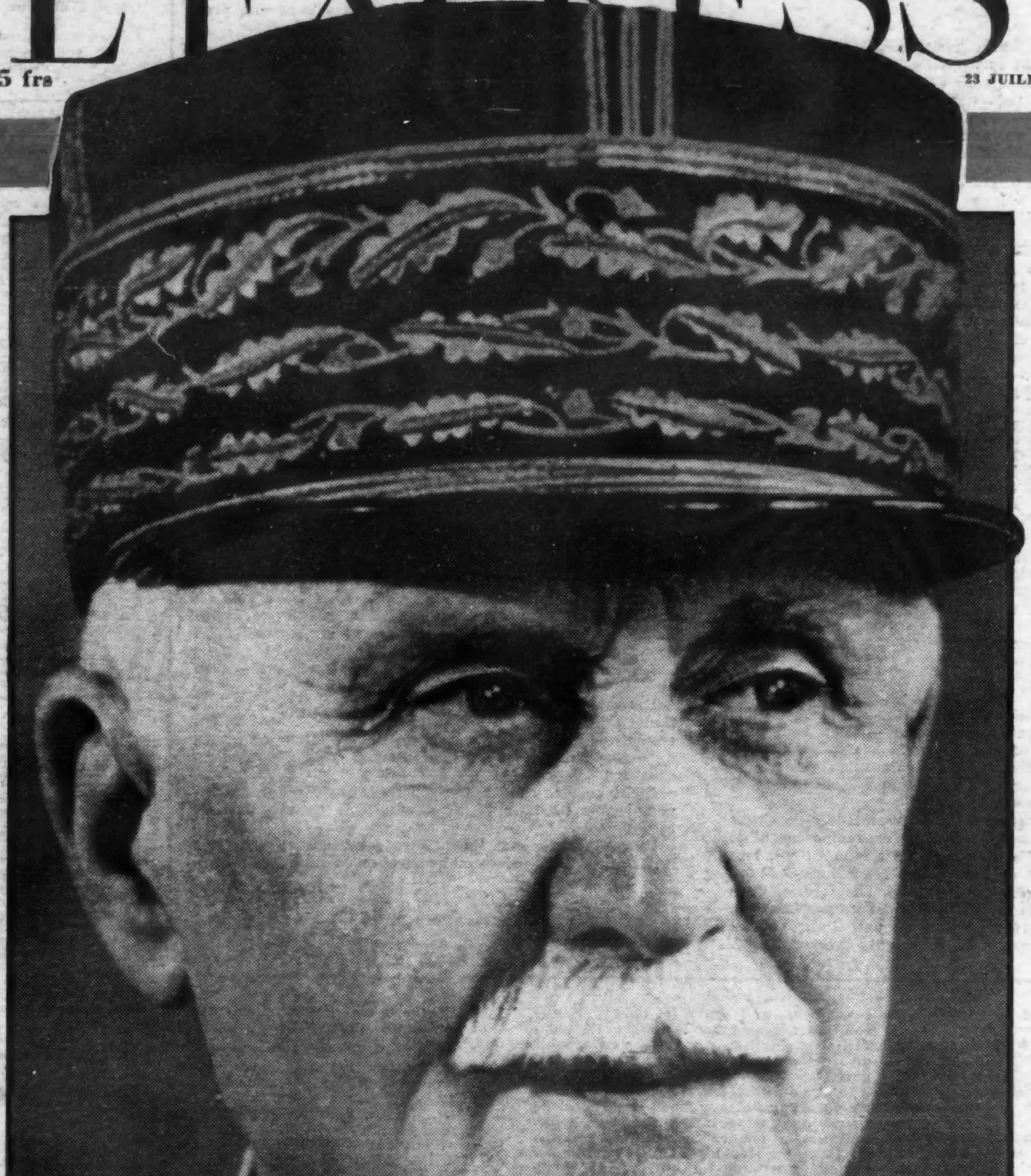
REPORTAGE : un après-midi avec Mme Walter
(*Voir pp. 23-24*)

JEU : savez-vous faire un petit discours ?
(*Voir pp. 13-14*)

L'EXPRESS

125 frs

23 JUILLET 1959. — N° 423



TRENTE ANS AVEC PETAIN (1914-1944)

(Archives.)

PETAIN

« En toutes choses il faut considérer la fin. »
(La Fontaine, « Le Renard et le Bouc ».)

B 1 ✱✱✱✱

La lettre de « L'Express »

« LIBERE du service militaire il y a deux mois, je ne puis libérer mon esprit de tout ce qui m'a hanté durant vingt-trois mois d'Algérie... La vérité est insoutenable pour un seul, le fardeau est trop lourd... Ce que nous ressentons, nous ne pouvons le garder en nous. Ça ronge... »

C'est un jeune homme de Maine-et-Loire qui écrit. Sa lettre a six pages. Elle est terrible.

Que faut-il en faire ?

« MA sœur, institutrice à l'école de X..., a été arrêtée. Elle a 51 ans passés, elle a fait deux ans de prison pendant le temps de Vichy pour faits de résistance qui lui avaient valu une condamnation à dix ans de travaux forcés. Qu'a-t-on fait d'elle ? Vous comprenez mon angoisse ? Et à qui m'adresser ? »

C'est une femme qui écrit. Sa lettre est brève. Elle est violente.

Que faut-il en faire ?

« C'EST à tous ceux qui, comme moi, ignorent beaucoup de la vie mais essaient d'avoir une idée de l'homme, que je m'adresse. Où veut-on nous mener ? Que veut-on nous faire croire ?... Il faut vivre en Algérie pour comprendre... Une force diffuse raidit les esprits dans la haine et interdit toute réaction. Le cœur se charge de ressentiment, l'espoir s'aigrit dans tous les contacts. Chaque jour, nous voyons fouler, nier ce que nous avons de plus précieux et nous ne pouvons rien faire... »

C'est un instituteur de 22 ans, en poste en Algérie, qui écrit. Sa lettre a huit pages. Elle est déchirante.

Que faut-il en faire ?

« MON fils a été arrêté il y a deux mois. J'ai frappé à toutes les portes pour que l'on me dise au moins s'il est encore vivant. La dernière réponse que j'ai obtenue : « S'il est crevé, vous le saurez toujours assez tôt... ». Je vous jure, ils ont dit : « S'il est crevé... ».

C'est un « notable » de 50 ans qui écrit. Sa lettre n'en dit pas plus.

Que faut-il en faire ?

QUE faire de ces lettres chaque jour plus nombreuses, si bien qu'il nous arrive — Dieu nous pardonne — de les trouver monotones ?

Renvoyer leurs auteurs à la Commission de Sauvegarde ? Il y a des bornes à l'indécence. A l'Elysée ? Il y a des bornes à la crédulité.

Dépêcher un enquêteur sur place pour tenter de situer les responsabilités, aussi pour évaluer l'importance de ces lettres, récits isolés ou reflets de méthodes qui, loin de s'amender, seraient en train de se généraliser ? Il n'y a plus d'enquête possible, aujourd'hui, en Algérie, dans ce domaine. Il n'y a plus que des confidences personnelles, des conversations privées, parfois de pathétiques aveux d'impuissance de la part de ceux qui, théoriquement, détiennent le pouvoir... Rien dont on puisse faire état au demeurant sans savoir que, le cas échéant, l'informateur qui a librement parlé se reniera.

ALORS, jeter ces lettres au panier ? Et, pour ceux qui ne peuvent pas, qui, physiquement, ne peuvent pas accomplir ce geste, les ranger en pile dans des dossiers en essayant de croire que la raison d'Etat, l'intérêt supérieur de la France exige de fermer les yeux sur les principes pour n'apprécier que les résultats ?

Il y a, derrière les coquins, d'honnêtes gens qui, profondément, le croient.

Mais où sont les résultats ? Voici les plus récents.

ENTRE le 13 et le 19 juillet, 47 militaires français ont été tués en opérations (51 la semaine précédente). Le 14, les rebelles attaquaient à l'aide de mortiers, de bazookas, de rockets au phosphore et, pour la première fois, de canons sans recul. L'aviation française a dû intervenir. Le 20, le Procureur de la République de Bône était abattu à bout portant par un terroriste.

Du côté du F.L.N., un millier de morts. Parmi la population, des centaines d'arrestations et, selon le correspondant du « Monde », « une angoisse chaque jour moins supportable » entretenue par « la recherche de renseignements ».

Cependant, parce que des policiers anglais sont suspectés d'avoir brutalisé un criminel, meurtrier de l'un des leurs, tout un pays gronde et s'insurge. Seraient-ils tellement meilleurs, tellement plus civilisés que nous, les Anglais ? Et moins sourcilleux en matière d'orgueil national ? Certes pas. Même aujourd'hui, après cinq ans d'occupation, après quinze ans de guerres coloniales, après l'Indochine, après la Tunisie, après le Maroc, après l'Algérie, nous serions prêts à parier que la France ne compte pas plus de brutes, de racistes et de fascistes que le Royaume-Uni.

Mais ce qui donne à un pays sa physionomie, c'est ce qu'il met en vitrine, ce sont les paroles, les actes, les hommes dans lesquels il choisit et il accepte de se reconnaître.

L'Angleterre, avisée, ne choisit pas ses moutons noirs parmi ceux qui dénoncent les atteintes à la dignité du dernier des hommes, mais parmi ceux qui les commettent. Elle préserve ainsi non seulement ses libertés mais son prestige de grande nation démocratique.

La France, il est vrai, livre une guerre. Mais avec quel objectif ?

Exterminer assez d'Algériens pour que les revendications nationalistes s'éteignent en même temps ? Ou conduire assez d'Algériens à se vouloir sinon Français, du moins dans le camp de la France, pour que la rébellion s'asphyxie ?

Entre ces deux méthodes, qui sont, par essence, incompatibles, le Chef de l'Etat a manifesté qu'il choisissait la seconde.

On s'étonnera que, jusqu'à ce jour, ses subordonnés civils et militaires ne semblent pas en avoir été informés.

Françoise Giroud.

Malheureusement exact

Dans votre article « A quoi sert la S. F. I. O. ? », R. Verdier signale que certaines municipalités socialistes ont fait alliance, au second tour des municipales, avec l'U.N.R. C'est (malheureusement) exact.

Déjà en 1940, la municipalité S.F.I.O. crut très malin de voter une adresse de confiance à Pétain, depuis ils ont fait mieux. A la Libération ils n'ont conservé le Capitole qu'avec des alliances contre nature. Aux dernières élections municipales, ils ont fait alliance avec l'U.N.R., les Indépendants et le M.R.P. Résultat : ils ont conservé l'écharpe de maire, mais c'est l'U.N.R. qui est toute-puissante.

Au prochain renouvellement de la municipalité, il n'y aura plus de socialistes S.F.I.O. au Capitole.

Les autonomes y entreront en masse.

J. F. F.
Toulouse.

Pour qui nous fait-on passer ?

Réunion de l'Internationale Socialiste à Hambourg : un délégué autrichien a pris à partie la politique algérienne qui détériore le climat d'entente occidentale et les prises de position des socialistes français à ce sujet.

M. Jules Moch, délégué français, intervient alors :

« Je puis vous dire que de nombreux jeunes gens antimilitaristes partis faire leur service militaire en Algérie sont revenus au bout de dix-huit mois de combat avec la conviction acharnée qu'il faut continuer cette guerre jusqu'à la victoire finale. »

Plus nombreux sont les jeunes qui, ayant foi en l'armée au départ, sont revenus de cette campagne sinon profondément antimilitaristes, du moins convaincus que seule le paix par une solution négociée sur la base de la fédération maghrébine ou autre sera capable de rétablir et améliorer une situation qui dure.

C'est pourquoi ces jeunes comme moi-même avons fait confiance au général de Gaulle pour imposer la paix. Nous avons toujours confiance et là je rejoins M. François Mauriac que je lis attentivement ainsi que les autres articles de votre journal d'ailleurs.

Louis Briens,
ancien d'Algérie,
Douarnenez (Finistère).

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

D'immenses manifestations

Mon petit-fils joue avec des enfants du village où je possède une petite maison avec cabane-clapier au fond du jardin. C'est devenu un fort qu'on cherche à prendre d'assaut — deux filles (10-12 ans) sont faites prisonnières. « Fais-les parler », dit un gars de 12 ans.

« Comment ? », lui dis-je.

« En lui faisant du mal ! » me répond-il. Sans commentaire !

De Gaulle a dit au Pape : « Oui, la France est chrétienne. » (J'ai entendu sa propre voix à Radio-Luxembourg - Dix millions d'auditeurs). Je ne sais si vous pensez comme moi, mais (j'ai 80 ans) je n'ai pas vu souvent de chrétiens dans ma vie, de ces gens qui méprisent les richesses, qui aiment leur prochain, qui ne tuent point, qui pardonnent, mais j'ai vu d'innombrables catholiques dont la religion est toute en rites, qui haïssent les juifs, les protestants, les libres-penseurs, fraudent le fisc, etc.

Il faut organiser d'immenses manifestations pour la laïcité et montrer ainsi à de Gaulle le vrai visage du pays.

L. Raux
Nancy.

Le vrai prix du blé

J'ai toujours apprécié les reportages remarquablement documentés de votre journal et souvent approuvé votre position politique principalement sur la question algérienne.

Mais, étant cultivateur, je trouve que vous manquez d'information sur la question agricole... Dans votre numéro du 2 juillet, page 4, vous écrivez : « Pour les céréales, les prix payés aux agriculteurs seront supérieurs de 6 % à ceux de 1958 (blé 3.800 fr. le quintal au lieu de 3.600 fr.). »

C'est un prix théorique de propagande gouvernementale pour faire croire aux citadins que les agriculteurs ont un revenu décent. Je tiens à vous communiquer le prix de mes livraisons de blé de l'an passé :

63 quintaux de poids spécifique 67 payés 195.594 fr., soit 3.104 fr. le quintal.

15 quintaux de poids spécifique 67, humidité 19 %, payés 44.790 fr., soit 2.986 fr. le quintal.

Nous sommes donc loin des 3.600 fr. Il s'agit évidemment d'un blé de qualité médiocre en raison des mauvaises conditions atmosphériques de l'an passé. Mais ces prix sont ceux qui ont été couramment pratiqués pour l'ensemble des agriculteurs.

M. Maire,
à Champagnol
par Chasseneuil (Charente).

Une étonnante circulaire

Vivement intéressé par votre article « Cinq architectes à « L'Express », je profite de l'occasion pour dénoncer un nouvel exemple de gérontisme administratif.

Après quelque dix années d'études secondaires et supérieures, l'architecte français de 1959 se voit pratiquement interdire, par une circulaire du 2 mai, signée par M. Sudreau, le droit d'étudier les logements dits « économiques et familiaux ». (Précisons d'ailleus que, ce faisant, le ministre n'a fait que suivre et confirmer une décision de son administration datant déjà du 28-8-1956.)

Or, le ministre s'est publiquement étonné que les logements actuels de ce type comportent de notoires défaillances, bien souvent dénoncées (d'où le récent « appartement référendum »).

Que voilà un bien singulier illogisme de sa part que de signer d'une plume alerte une circulaire qui stérilise pratiquement l'étude de ces logements et constitue, en outre, un grave préjudice moral et matériel à l'égard des jeunes générations d'architectes ; voilà qui est énorme, voilà qui ne manquera pas de scléroser un peu plus l'étude des « logements économiques et familiaux ».

Quant à mes confrères, qu'ils ne s'étonnent pas de la situation actuelle de notre architecture, les circulaires précitées n'ayant encore entraîné aucune réaction de leur part...

Gilbert Marestin,
architecte,
Oloron (Basses-Pyrénées).

Françoise Giroud, très touchée par les nombreux témoignages de sympathie qu'elle a reçus à la suite du décès de sa mère, prie tous ceux auxquels elle n'a pas encore pu répondre personnellement de trouver ici l'expression de sa reconnaissance.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

JE CHERCHE ETUDIANT
excellentes réf. capable faire travailler quelques heures par jour, 2 garçons dont 1 en 4e (sciences) du 15 août au 15 sept. Région Nîmes. Urgent. Ecrire No 4.333 l'Express, 29, rue de Marigan.

« L'EXPRESS » recherche courtiers. Abonnements Paris et province, fixe plus commissions. Situation d'avenir. Ecrire au journal, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

LOCATIONS (Demande)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. no 2605 L'Express, 29, r. Marignan

APPARTEMENTS (Vente)

A VENDRE STUDIO LIBRE
31, rue de Beaune, métro Bac, 2e ét. sur cour, petite salle de bain, kitchenette chauffe-eau. Pour visiter prendre r.-v. à BAL. 19-68

15e Beau STUDIO cuis., S. de b. Tt cft, bel imm. asc. IMS +. Cdt, Merc/Jeudi, 14 à 18 h. 8 av. Emile-Zola ou OPE. 53-66.

IMMEUBLES (Achat)

Achète comptant tous IMMEUBLES
P. MASSONI
21, rue Le Sueur - PARIS
KLE. 81-00
APPARTEMENTS LIBRES
A LA VENTE
ET A LA LOCATION

LOCAUX COMMERCIAUX

RUE DU HAVRE
à céder droit au bail, 3 pièces, bien agencées, 3e étage, asc., téléphone - Tél. à OPE. 56-74

CAPITAUX

Opérations Immobilières indéxées - Intérêt élevé
Garantie absolue
P. MASSONI
21, rue Le Sueur (16e) - KLE. 81-00

AUTOS (Vente)

DS 19 1957 PARFAIT ETAT A VENDRE
S'adresser MAR. 13-23

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris.

Tirage des I.P.R
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

UN DOCUMENT

TRENTE ANS AVEC PÉTAIN

1914-1944 Deux dates légendaires dans l'histoire récente des Français. Elles marquent aussi, très exactement, le début et la fin de la carrière publique active d'un homme qui, comme beaucoup d'autres individus prestigieux, a symbolisé et influencé notre histoire : Pétain.

Philippe Pétain a été mêlé à toutes les phases de la « grande guerre » (comme on l'appelait, dans ce temps-là) ; puis à l'évolution de l'armée française ; avant de devenir, enfin, le chef d'Etat du régime qui succéda, dans les circonstances que l'on sait, à la IIIe République.

Or il n'a pas tenu son journal, ni rédigé de « Mémoires ». Il était pourtant bien placé, pendant ces trente années, au centre des événements. La France, aujourd'hui, vit encore les conséquences de la glorieuse et terrible saignée de 14-18, et de l'effondrement républicain de 40 (unique en Europe). La manière dont les choses se sont réellement déroulées à Verdun et à Vichy, et comment le défenseur de Verdun devint le maître de Vichy — ce sont là les éléments d'histoire dont chaque détail peut contribuer à nous éclairer sur nos affaires d'aujourd'hui.

Ces « Mémoires » que Pétain n'a pas écrits, un homme les a consignés. Cet homme, c'est le collaborateur militaire et l'ami le plus intime du maréchal, le général Serrigny.

Estime et affection

En déposant en faveur du maréchal Pétain à son procès, après la Libération, le général Serrigny commence lui-même la description de ses rapports avec Pétain dans les termes suivants : « Je connais le maréchal Pétain depuis cinquante ans ; nous ne nous sommes jamais perdus de vue au cours de cette longue période. J'ai pu différer d'opinion à certaines heures avec lui, mais je n'ai jamais cessé de lui accorder mon estime et mon affection. Nous avons vécu, côte à côte, trois ans de l'autre guerre (1914-1917) ; chaque jour pendant la bataille de Verdun, nous passions la soirée en tête à tête au coin du maigre feu de bois de la salle à manger du notaire de Souilly, discutant les renseignements du jour et les opérations du lendemain. On ne dissimule pas longtemps ses pensées dans une pareille intimité ! »

Chaque jour pendant Verdun, chaque semaine — ou presque — pendant Vichy, le général Serrigny a parlé avec Pétain. Il le respectait et l'aimait. Mais il fut en profond désaccord avec lui à mesure que la collaboration du régime de Vichy se développa et que ses conséquences morales et politiques apparurent plus clairement.

A ce moment-là, de 1940 jusqu'en 1943, le général Serrigny, qui voulait passionnément voir Pétain rompre son immobilisme, était à chaque instant poussé par des amis — des « pétainistes de gauche » — à aller rendre visite au chef de l'Etat, à l'éclairer sur ce qui ce passait, à le convaincre d'agir.

« C'est le temps qui agira »

Pétain, sensible à ses arguments, attentif à ses exposés, lui répondait finalement toujours par la même objection fondamentale : « Que deviendraient nos compatriotes si je n'étais plus là pour amortir les coups ? »

Serrigny lui dit le 25 novembre 43, à l'hôtel du Parc de Vichy : « Vous ne pouvez pas continuer à patronner une politique que réprouve le pays. Beaucoup de braves gens s'y sont ralliés par confiance en vous ; ils ont fait taire leur répugnance à cause de vous... Vous troublez la conscience nationale au lieu de l'éclairer. Le moment est venu de vous ressaisir. »

Pétain, résolvant ce cas de conscience en sens inverse, décidant de se maintenir à la tête de l'Etat, « avalait, dit Serrigny, beaucoup de couleuvres » et répondait : « Ce n'est pas de gaieté de cœur ! mais je veux éviter à mes compatriotes le plus de souffrances possible... Peut-être avez-vous raison. Mais c'est le temps qui agira ; je n'ai qu'à le laisser faire. »

Dans sa déposition en faveur de Pétain, au procès, Serrigny résume l'attitude de son ami et de son chef, qu'il pressa tant de fois de réveiller la nation par une action brutale et spectaculaire : « A la couronne de gloire que je lui proposais, il a préféré celle d'épines pour mieux défendre sinon la France, du moins les Français. C'est tout de même un beau sacrifice que vous devez comprendre : l'Histoire, en tout cas, comprendra. »

Comment le chef militaire légendaire, le vainqueur de Verdun, devint-il la couverture consentante du régime Darlan et Laval ? C'est donc l'une des questions auxquelles répond le récit du général Serrigny, qui est mis sous les yeux du public pour la première fois. Cela suffirait à expliquer que « L'Express » se soit assuré les droits exclusifs, pour la presse française, de la publication de « 30 ans avec Pétain ». Car cette question pénètre dans notre vie nationale et présente un intérêt politique majeur, en dehors même de son côté humain passionnant.

(Archives « L'Illustration ».)

LE GÉNÉRAL SERRIGNY (1).
« Que deviendraient nos compatriotes, si je n'étais plus là ? », me dit Pétain.

L'Armée et la politique

Mais ce témoignage aborde aussi — par le biais de l'anecdote et du détail — d'autres problèmes qui n'ont cessé de marquer, en profondeur, notre vie publique depuis 1914 et, plus que jamais, dans les circonstances que nous traversons maintenant.

L'Armée et la guerre, L'Armée et la politique. Le récit du général Serrigny, qui vécut pendant cinquante ans au sein de l'armée d'active, nous montre bien des aspects insoupçonnés par ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'approcher de près la vie des états-majors ni de connaître les rapports entre les chefs militaires et le pouvoir civil.

La glorieuse épopée de 14-18 a été celle d'un peuple en armes, prêt à tous les sacrifices et qui a livré dans cet effroyable holocauste, pour la défense du patrimoine national, un million et demi de ses jeunes hommes. L'instrument d'encadrement de ce colossal effort humain, c'étaient l'armée d'active, les bureaux de la Guerre, l'état-major : Serrigny nous en apprend beaucoup sur la manière dont, à cette époque-là déjà, fonctionnait cet appareil.

Les scènes qu'il décrit, les méthodes qu'il expose, présentent une analogie saisissante avec les constatations qu'ont pu faire ceux qui ont connu les rouages, les comportements, du point de vue purement militaire, de l'armée d'active dans la guerre d'Algérie. Et cette mise en perspective est féconde. Elle permet de faire la part des choses, de mieux distinguer ce qui appartient proprement au phénomène de l'expédition coloniale et ce qui est de la nature même des bureaux de la Guerre qui, au fond depuis l'affaire Dreyfus, n'ont jamais été régénérés.

La Cour et le Monarque

Après les chapitres « Arras », « Douaumont » et « Verdun », dont nous commençons seulement dans ce numéro la publication afin d'établir d'abord la nature des rapports entre Serrigny et Pétain, le récit s'étendra, dans les prochaines semaines, à la guerre de 40, Vichy, Montoire, la collaboration, l'histoire de l'Etat Français.

Là encore, il nous fera pénétrer à l'intérieur d'un mécanisme qu'imaginent difficilement ceux qui ne le connaissent pas : comment fonctionne la machine du pouvoir politique lorsqu'il ne s'agit plus de la démocratie mais d'une Cour organisée autour d'un grand homme et fondée sur l'appareil militaire. D'autre part : comment évolue, au sein de cet appareil, le rôle du Monarque qui en est à la tête et dont tout le monde cherche à se servir.

Problèmes éternels et, pour nous Français, très actuels. Il ne s'agit pas d'établir, ni même de suggérer un parallèle entre l'ancien chef d'Etat militaire et le nouveau, entre Pétain et de Gaulle. Les deux hommes, on s'en apercevra mieux encore en lisant Serrigny, sont aussi dissemblables qu'il est possible. Mais les mécanismes, les phénomènes profonds — voilà ce qui domine tout et dépasse les hommes.

L'Armée dans les affaires publiques ; le rôle du Héros dans un régime consulaire ; la théorie politique du « moindre mal » — tout cela n'est pas d'aujourd'hui, tout cela est indépendant de la personnalité propre de tel ou tel protagoniste et, répondant à des causes analogues, produit des effets semblables.

Nous le comprenons mieux si, loin de l'actualité immédiate, qui prête à la polémique et aux préjugés, nous nous reportons à une histoire récente, mais passée, racontée par un témoin informé, lucide et précis.

L'EXPRESS.

(1) 1870-1954.

CORRESPONDANCES EXPRESS

GENEVE : UN NOUVEAU DULLES

● Mardi après-midi à Genève les diplomates américains affirmaient que les négociations seraient rompues dans les 48 heures. Huit jours plus tôt cependant, un optimisme raisonnable était encore exprimé au sein de la délégation des Etats-Unis.

Que s'est-il passé pendant ces huit jours ?

En fait, la lutte entre « possibilistes » et « intransigeants » au sein des délégations occidentales a abouti à une première victoire tactique de ces derniers qui sont représentés principalement à Genève par les Allemands de l'Ouest, les militaires américains et les diplomates français. Sous leur pression le projet d'une commission panallemande qui serait chargée pendant dix-huit mois d'étudier un nouveau régime pour Berlin, a été définitivement écarté alors que ce projet, d'origine occidentale, devait, la semaine dernière encore, être à la base d'un accord avec les Russes.

Un homme a joué un rôle déterminant dans cette décision : M. Jean Laloy, directeur d'Europe au Quai d'Orsay et principal expert des affaires soviétiques au sein de la délégation française. M. Laloy, qui est resté longtemps en poste à Moscou, est un « européen » convaincu. Il était le conseiller le plus écouté de M. Georges Bidault lorsque celui-ci dirigeait la diplomatie française. Aujourd'hui, M. Laloy tient dans le privé des propos très violents contre la politique gaulliste qu'il accuse surtout d'être insuffisamment « européenne ». Mais il jouit au Quai d'Orsay, comme auprès de la délégation américaine et de la délégation de l'Allemagne de l'Ouest, d'un prestige que lui confèrent sa connaissance des affaires soviétiques et le fait qu'il n'y a actuellement à Genève aucun autre expert qui ait son expérience des relations avec les Russes. Son influence sur les négociations actuelles l'a fait surnommer par les journalistes occidentaux : le nouveau Dulles.

Malgré le raidissement occidental, deux délégations restent optimistes : les Anglais et les Soviétiques se refusent à envisager une rupture et affirment qu'une solution de compromis peut encore être trouvée.

CERTAINES personnes, il est assez affligeant de le constater, ne sont pas convaincues que la France est une grande nation. Cette grandeur est pourtant, si l'on veut bien garder les yeux ouverts, assez évidente pour qu'il ne soit besoin ni de la démontrer, ni d'en faire étalage.

Pourquoi toujours rechercher la mise en scène d'une gr ndeur qui se suffit à elle-même ? Ainsi, la semaine dernière, on a voulu faire vivre à la France un 14 Juillet « *the greatest in the world* ». Etait-ce bien nécessaire ? Le 14 Juillet étant la fête de ma bonne amie la République, j'aime qu'on y danse sous les lampions, mais pourquoi les défilés, les fêtes de la Fédération, les discours, les hymnes à l'Etre suprême et autres carnavals ?

CROIT-ON que la grandeur d'une nation se mesure à l'enthousiasme collectif ? Quelle sottise ! L'enthousiasme (que seule la folie romantique a mis à la mode) est l'inspirateur de tous les crimes. La fête de la Fédération ne fut que le prélude bien intentionné de la Terreur. Quant aux braillards de la Convention, on leur attribue bien des mérites qui reviennent aux savants, aux techniciens, aux penseurs, aux soldats, qui ont travaillé pour eux. Aucun pays, et la France singulièrement, n'a jamais rien fait de beau, de grand, de généreux que dans le silence, l'obscurité et, je dirais presque, la solitude.

La grandeur française se construit et vit dans les laboratoires, les usines, les cabinets de travail, les ateliers, les stades, les avant-postes, les théâtres, les écoles, partout, en somme, où des Français font de leur métier une humble aventure quotidienne. Comme toutes les grandes passions, elle craint la lumière et la rhétorique.

LES lampions du 14 Juillet *new-look* sont éteints et refroidis. Balayeurs et démolisseurs ont fait leur œuvre. Le souvenir des discours s'est envolé avec les derniers flonflons. On peut de nouveau s'occuper de choses sérieuses, et en particulier des vacances.

Car c'est là encore une erreur trop souvent faite. Le repos n'a rien de déshonorant ni d'incompatible avec la grandeur. Il n'y a que les faibles et les incapables pour être hantés par le temps perdu. Les grands capitaines sont ceux qui savent dormir la veille de la bataille.

Et Dieu sait qu'à la rentrée, la bataille sera dure.

ROBERT ESCARPIT.

ALGERIE FRANÇAISE : « BONNES VACANCES ! »

● Un tract officiel est actuellement distribué en Algérie aux Européens qui partent passer leurs vacances en métropole. Intitulé « Bonnes vacances... Algérie française », ce tract conseille notamment :

« Souriez... soyez aimable... »

« Taisez-vous... écoutez... soyez modeste... mais ferme... »

« Parlez peu de politique... répondez seulement. »

« Conduisez vos autos « à la PAPA » en essayant de ne pas écraser les poules dans les villages... »

« Avant de répondre : pensez à l'œuvre de la métropole. »

« Parlez avec passion, mais sans haine. »

« Dites toujours « vous métropolitains » et non « vous Français ».

« Ne pas oublier que vous êtes en l'an 5 de cette bataille, alors que la métropole n'est qu'en l'an 2 de « votre 13 mai ».

« Bataille Algérie » — car il n'existe pas de « guerre d'Algérie » dans le cadre de cette guerre révolutionnaire permanente et totale qui dure depuis 1917.

« Pourquoi ce n'est pas fini ? » Eh bien ! parce que l'armée, en plus de son rôle de destruction, construit petit à petit cette nouvelle province.

« La guerre va vite, la pacification est longue... »

Enfin, le tract conclut :

« En arrivant vous trouverez des mécontents, mal informés, et aussi des « ennemis ». En partant vous devez laisser des amis qui savent ce que vous faites ici, et pourquoi vous le faites. Ceux qui restent vous disent MERCI, vous avez gagné une bataille... »

QUI A CONSTRUIT LE PONT DE TANCARVILLE ?

● Ouvert au trafic au début du mois, le pont de Tancarville sera inauguré officiellement à la fin de la semaine. L'ouvrage qui transforme profondément l'économie de la région est présenté comme une grande réalisation de la V^e^ République. Aucun journal n'a expliqué cependant dans quelles conditions la construction du pont avait été décidée et réalisée.

C'est le 10 septembre 1954, à la suite d'une conférence entre le président du Conseil (qui était M. Pierre Mendès France) et le secrétaire d'Etat à la présidence (M. Bettencourt, député de la Seine-Maritime), que la première décision de principe fut prise et se traduisit par une note de service signée personnellement par le président du Conseil, et enjoignant aux ministères techniques d'engager immédiatement les études nécessaires.

Le 27 novembre 1954, le ministre des Travaux publics approuvait les projets présentés par la Chambre de Commerce du Havre et donnait son accord pour que le financement soit fait au moyen d'un emprunt de 4 milliards et demi que devait lancer la Chambre de Commerce du Havre.

Des difficultés se présentèrent pour la réalisation de l'emprunt. M. Mendès France, toujours président du Conseil, donna l'ordre, le 3 janvier 1955, au commissariat général du Plan d'organiser une réunion de tous les services intéressés sous la présidence de M. Vergeot. M. Nester, représentant le président du Conseil, déclara qu'une décision devait être prise le jour même, et qu'au besoin on aurait recours à la Caisse des Dépôts et Consignations. M. Bloch-Lainé, directeur général de cet organisme, accepta de financer l'opération si la commission des investissements donnait son accord et les collectivités locales leur garantie. Le conseil général de l'Eure, dont le président était M. Mendès France, donna le premier son avis favorable et fut alors suivi par les conseils généraux de la Seine-Maritime et du Calvados.

Dans le même temps, pour réduire le montant des sommes à immobiliser, le président du Conseil décidait que les accès au pont et les travaux routiers seraient financés par le Fonds routier jusqu'à concurrence de un milliard, ce qui ramenait à trois milliards et demi le montant des sommes à réunir.

Lors du banquet qui fut organisé pour la pose de la première pierre, le président de la Chambre de Commerce du Havre, M. Roger Meunier, rendit hommage aux efforts du président du Conseil qui était parvenu, malgré tous les obstacles, à arracher la décision, après des années de discussions vaines, et à réaliser enfin un projet aussi important pour l'économie française.

L'AFFAIRE D'AIN-ZANA VUE D'ALGER

● La violente attaque d'environ 800 fellagha contre le poste d'Aïn-Zana, à la frontière algéro-tunisienne, est présentée, dans les milieux militaires d'Alger, comme un succès de l'armée française. Les officiers d'Action psychologique affirment que le but du F.L.N. était de déclencher une riposte des troupes françaises en territoire tunisien, afin de provoquer un nouveau Sakhiet que les Algériens auraient pu utiliser devant l'opinion internationale à un moment où leur prestige est en baisse. Sur le plan militaire, dit-on à Alger, il s'agit d'un échec total du F.L.N.

Malgré cette prise de position officielle, l'affaire d'Aïn-Zana est commentée dans des termes très différents par les responsables opérationnels en Algérie. Ceux-ci se montrent frappés, d'une part, de la puissance de feu que le F.L.N. a réussi à concentrer sur son objectif, d'autre part de la bonne organisation de l'attaque et du mordant des assaillants. Ils estiment généralement qu'il ne s'agit pas seulement d'une opération locale sans lendemain, mais d'un test qui peut laisser prévoir de nouvelles attaques de ce genre le long de la ligne Morice. Ils prévoient que ces attaques pourraient se développer avant la réunion de l'assemblée générale de l'O.N.U. pour appuyer la position du F.L.N. dans les débats.

La présence d'armement lourd n'est toutefois pas considérée comme une surprise à Alger où on sait, depuis déjà plusieurs semaines, qu'il s'agit de livraisons irakiennes prélevées sur le matériel anglo-américain que l'Irak continue à recevoir de Grande-Bretagne. Ces livraisons s'effectuent par la Libye, certaines d'entre elles par avions militaires de Bagdad à Tunis.

ECOLE : M. DEBRE JOUE LA PRUDENCE

● LE 21 JUIN, 175.000 personnes répondaient, à travers toute la France, à l'appel lancé par les organisations laïques hostiles aux projets scolaires du gouvernement.

● LE 6 JUILLET, devant le congrès du Syndicat National des Instituteurs, M. Denis Forestier dénonçait le « mythe » qui consiste à considérer les « deux enseignements » comme « deux blocs identiques que l'on peut, en définitive, traiter de la même manière ».

● LE 12 JUILLET, le congrès de la S.F.I.O. votait à l'unanimité une résolution proclamant sa « détermination de relever tous les actes risquant de remettre en cause la laïcité » et exigeait le départ de M. Lapie de la commission d'enquête scolaire.

● DIMANCHE DERNIER, le congrès de la Ligue de l'Enseignement demandait avec la même unanimité au gouvernement de « repousser purement et simplement... toute proposition qui tenterait de mettre en cause les lois scolaires de la III^e^ République ».

● LE MEME JOUR, à Phalempin, M. Guy Mollet, forcé de tenir compte de l'attitude prise par son parti, parlait de « folie » et de « crime » à propos

des projets de la majorité concernant l'affaire scolaire.

Ces manifestations répétées ont donné à réfléchir à M. Debré et l'ont conduit à modifier sur deux points importants ses desseins primitifs :

1) Il ne serait plus question d'une extension de la loi Barangé à l'enseignement secondaire.

2) Une allocation serait versée pour le prochain trimestre, c'est-à-dire pour assurer la rentrée scolaire, mais n'impliquerait aucune création de dépenses nouvelles. Les sommes seraient prélevées sur le reliquat du « fonds Barangé ». Ce fonds est excédentaire d'une quinzaine de milliards, en raison de la plus-value de la taxe sur la valeur ajoutée qui l'alimente pour la plus grande part.

En renonçant à toute extension, le premier ministre espère éviter une réaction trop violente des adversaires de l'aide à l'enseignement libre, et la démission de son ministre de l'Education Nationale, M. Boulloche.

Les difficultés se présenteront au moment de la rentrée scolaire.

CE QU'APPORTE LA REFORME FISCALE

● Le projet de « réforme fiscale » qui vient d'être adopté par le gouvernement n'a ni défauts ni vertus éclatants. Plutôt que d'une réforme, il s'agit d'un rajustement du système existant. Ce rajustement n'élimine aucun des vices de la fiscalité française ; il en aggrave certains.

La « réforme » poursuit officiellement trois buts : alléger la fiscalité, la simplifier, combattre la fraude.

Sur le premier point, elle semble faire des cadeaux à tout le monde. Ces cadeaux sont toutefois inégalement répartis : on donne un peu aux pauvres, un peu plus aux riches, beaucoup à la clientèle ex-poujadiste.

Les salariés, déjà désavantagés par rapport aux autres dans l'ancien système, le seront un peu plus par le nouveau : les impôts d'un célibataire salarié à 800.000 francs par an sont réduits de 10 % ; ceux d'un non-salarié le seront de 13 %.

Soucieux de désarmorcer les revendications poujadistes, le gouvernement offre un abattement de 300.000 à 440.000 francs sur les bénéfices industriels et commerciaux (les plus faciles à camoufler), ce qui revient à exonérer carrément les petits commerçants et artisans. Les mêmes professions, ainsi que les prestataires de services et loueurs de meublés (déjà difficiles à contrôler par le fisc) seront exonérés de l'impôt sur le chiffre d'affaires dans une proportion de 85 %.

Quant au problème de la fraude, le gouvernement le résout en abandonnant le terrain : il renonce simplement aux impôts sur les revenus les plus difficilement contrôlables.

Comment l'Etat va-t-il compenser les pertes qu'il subit du fait de tous ces allégements fiscaux ? Car il n'est pas question d'alléger réellement la fiscalité tant que les charges qui résultent de la politique d'ensemble restent les mêmes.

Le gouvernement entend donc reprendre sur l'industrie ce qu'il abandonne en faveur de l'artisanat et du commerce : il relèvera de 2,5 % le taux de la T.V.A. Cette décision est critiquable à deux égards :

1° réduire les charges fiscales des secteurs les moins productifs et aggraver celles des secteurs les plus productifs, c'est aller à l'encontre des exigences d'une fiscalité moderne ;

2° le relèvement du taux de la T.V.A. aura pour effet automatique une augmentation des prix de tous les produits.

En théorie, sans doute, ce renchérissement devrait être compensé — en raison de la suppression de la taxe locale de 2,75 % sur le chiffre d'affaires — d'une baisse de 2,75 % immédiate et générale de la plupart des produits alimentaires vendus au détail.

Il est toutefois très difficile de faire appliquer ce genre de baisse ; la suppression de la taxe de 2,75 % ne servira le plus souvent qu'à améliorer les revenus des détaillants.

En échange d'une baisse fort improbable sur les produits alimentaires, les salariés assisteront donc à une hausse certaine de toute une série de produits.

De plus, l'allégement de la fiscalité directe — la seule équitable, mais qui ne représentait déjà que 29,8 % de la masse fiscale — sera partiellement compensé par une aggravation de la fiscalité indirecte, la plus inique puisqu'elle frappe indistinctement tous les consommateurs — les plus modestes étant donc, par rapport aux autres, les plus atteints.

La justice fiscale ne sortira donc pas grandie de la « réforme ».

REPRISE DU TERRORISME EN FRANCE ?

● L'arrestation à Lyon des chefs F.L.N. de la Wilaya 3 a mis en lumière la rapidité avec laquelle les rebelles agissant en métropole réussissent à reconstituer les réseaux décapités par la police et les services de sécurité du territoire. En avril dernier la Wilaya 3 qui couvre à peu près le tiers de la France — elle se situe au sud d'une ligne allant de la Vendée au Jura et se divise en quatre « zones », Lyon, Marseille, Nice et Toulouse — avait déjà été décapitée pour la deuxième fois : près de 500 Algériens avaient été arrêtés, parmi lesquels les deux chefs les plus importants, Bel Khatir et Abdallah Mansouri.

La découverte des plans de sabotage et de stocks d'explosifs prouve que le F.L.N. n'a pas renoncé d'une manière définitive à « porter la guerre en France même » : la police estime que malgré la décision politique qui avait imposé l'arrêt des opérations en métropole, la « Fédération de France du F.L.N. » s'organise comme si cette décision pouvait être un jour ou l'autre reconsidérée.

INTERLOCUTEUR PAS SORTABLE

— Tatata, Tititití... E-TIO-PIA I-TA-LIA-NA, qu'ils scandaient sur leur Forum...

PARIS
13, Bd des Italiens
128, Rue de Rivoli
44bis, Bd Saint-Michel
56, Rue de Passy
69-71, Rue Lafayette
55, Rue de Rennes
107, Bd Sébastopol
79, Faubourg du Temple
29, Rue des Batignolles
25, Rue du Commerce
26, Rue Louis Blanc
100.000 CHEMISES.

LILLE - BORDEAUX - MARSEILLE - CHATEAUROUX

RÉCIT

30 ans avec Pétain

● ***L'homme qui a le mieux connu Pétain, son adjoint et son confident pendant trente ans, de la veille de Verdun au lendemain de Montoire, a tenu son journal, jour après jour. C'est un document irremplaçable à verser au dossier de notre Histoire. Le voici (*) :***

1914. 21 OCTOBRE. Le général Pétain arrive au P.C. à 10 heures du matin pour prendre le commandement du Corps d'Armée. Il nous trouve bien mal installés et n'a pas tort. C'est un vieil ami pour moi. Nous avons jadis servi ensemble au 8e Bataillon de chasseurs et sommes toujours restés en relation depuis cette époque (...).

25 OCTOBRE. — Le général Pétain aura pour ses débuts des heures difficiles. Depuis trois jours, les Allemands mènent sur le front de la 77e Division un assaut impressionnant. Ils ont attaqué le 159e sur le front Maison-Blanche et celui-ci a lâché pied. Du coup, voilà le père Barbot (1) complètement « chaviré ». Avoir vu ses braves alpins, ceux qu'il commandait au début des hostilités, se trouver au-dessous de leur réputation lui a porté un coup terrible. Aussi, dans son compte rendu du soir déclare-t-il la situation « dangereuse ». En réalité, l'événement n'avait rien d'extraordinaire. Son vieux régiment avait été renforcé trois jours auparavant par un millier d'hommes des dépôts, en grande partie territoriaux ; on les avait déguisés en réservistes, l'amalgame n'était pas fait. Mais l'âme simple du père Barbot ne voyait pas si loin. Tout homme revêtu d'un béret devait être un héros ; du moment où il flanchait, c'est que l'ennemi engageait des forces supérieures.

Le général Pétain, heureusement, ne perd pas son sang-froid. Le 24 au matin, il prescrit d'organiser face au nord la ligne Saint-Nicolas-Sainte-Catherine-Anzin-Saint-Aubin, afin de maintenir, quoi qu'il arrive, l'occupation d'Arras, puis fait venir le général Barbot pour le remonter.

L'état-major de l'Armée est affolé. On craint la perte d'Arras qui aurait, dit-on, un grand retentissement dans le pays : on nous donne l'ordre de tenir à tout prix. Toute la journée, le général de Maud'huy et son chef d'état-major, le colonel Desvallières, sont pendus au téléphone. Celui-ci me supplie d'actionner le « général Philippe » (2). Finalement, je pars pour Saint-Pol, afin de les rassurer de vive voix. On m'y accueille à bras ouverts quand on apprend qu'à l'heure où j'arrive (17 h. 30) notre attaque est déclenchée. Je donne tous les détails voulus concernant cette opération. Maud'huy trouve alors qu'on engage trop de monde, mais il saute bien vite à une autre idée et n'en parle plus. Cet homme a insuffisamment de calme pour un commandant d'Armée ! Ses idées se présentent en ligne et non en colonne, de sorte qu'il est incapable de les ajuster. La nuit se passe sans nouvelles, ce qui est mauvais signe. Au matin, j'apprends enfin que la Maison-Blanche reste au pouvoir de l'ennemi, mais nous tenons les tranchées environnantes.

Huîtres et saint-estèphe

Les nègres ont été pitoyables ! Ce ne sont plus les vieux soldats de Mangin, mais des mercenaires cueillis un peu au hasard et envoyés au combat après quelques jours seulement d'instruction. Ils se sont fusillés réciproquement. Leurs officiers se sont fait tuer pour les entraîner : 21 manquent à l'appel !

Le soldat français, me dit mon camarade Sainte-Beuve, plie sous le poids des « dons patriotiques ». Chaque homme possède deux tricots, des moufles, des chaussettes ; aussi est-il incapable de fermer sa capote et de faire la plus petite étape à pied.

26 OCTOBRE. — Notre calme n'aura pas été de longue durée. Dans la nuit, les Boches nous ont expulsés de Saint-Laurent. Du coup, voilà nos craintes pour Arras qui renaissent. Pétain heureusement ne s'émeut pas. Il est vraiment très crâne et beaucoup plus abordable que son prédécesseur. Nous ne sommes plus réduits comme du temps de ce dernier au rôle de simples plumitifs. Chacun peut exprimer un avis, il écoute, puis décide. Très fantassin, il étudie toutes les questions dans les moindres détails.

A 11 heures, Maud'huy m'appelle au téléphone pour me recommander de dire au général Pétain que les Russes viennent de remporter une grande victoire, que dans le Nord Marwitz réclame du secours par radio (radiogramme intercepté), que par conséquent nous devons tenir à tout prix ! Je lui réponds que notre moral est excellent. Nous rions tous de son coup de clairon téléphonique.

Notre popote est excellente ! Quel changement avec le régime précédent où tout le monde mourait de faim ou souffrait de l'estomac. Pétain comprend l'importance de l'équilibre physique pour le succès des opérations. Il a amené avec lui un lieutenant de dragons, Molinier, qui est spécialement affecté au ravitaillement et n'hésite pas à aller chercher à Arras ou à Boulogne tout ce qui nous est nécessaire (huîtres, saint-estèphe, etc.). Le citoyen Molinier est un peu envahissant ; il aura besoin d'être remis à sa place.

3 NOVEMBRE. — Les nouvelles du Nord ne sont pas fameuses. On a dû remplacer les Belges par des Français. Quant aux Anglais, ils retirent leurs divisions après deux jours de travail pour les mettre au repos et les faire jouer au football. Si les « tommies » défendaient le sol britannique, ils ne penseraient probablement pas à de pareilles distractions.

Poincaré, qui doit arriver à une heure, passera en revue un détachement de toutes armes et décorera le père Barbot. Personne ne se doute de sa venue, même parmi les troupes chargées de lui rendre les honneurs. On attend seulement le général de Maud'huy. Aussi la stupéfaction est-elle grande lorsqu'on voit le président débarquer d'auto avec Millerand. Ces messieurs sont accompagnés d'un jeune capitaine très pommadé, tout clinquant neuf et nanti de bottes jaunes impeccables qui font tiquer les poilus ; lui naturellement ne se rend nullement compte de l'effet déplorable qu'il produit et qui rejaillit un peu, hélas ! sur la personne du chef de l'Etat.

Cette remise de décorations méritées entre soldats et au son du canon est vraiment impressionnante. Le sous-préfet de Péronne, qui accompagne le cortège officiel, est relégué parmi les ordonnances.

(Archives « L'Illustration ».)

1914 : Un groupe de chasseurs dans une tranchée conquise.
« Je suis de plus en plus hostile aux petites opérations. »

Le général est furieux

5 NOVEMBRE. — La nuit dernière, les tirailleurs et les zouaves ont été attaqués entre la Maison-Blanche et Roclincourt. Comme le général Drude voit maintenant tout en noir (alors que la veille il voyait tout en rose, puisqu'il prétendait que les Allemands n'attaqueraient jamais sa division par crainte des tirailleurs), il prétend que l'ennemi aurait assez sérieusement progressé entre Ecurie et Roclincourt. Les choses une fois remises au point, la situation apparaît moins mauvaise. En réalité, un simple poste de six hommes a été enlevé entre ces deux villages, mais on ne parviendra pas à le reprendre tant est devenue faible la valeur offensive de nos troupes.

Des zouaves sont mêlés aux tirailleurs pour les étayer. Pourvu qu'ils tiennent ! On oublie trop que ces indigènes ne sont pas des soldats ; on les a racolés au petit bonheur sur les quais de Tunis en leur promettant de les laisser en Afrique ; puis un beau jour on les a embarqués de force pour la France, ils se sont révoltés ; on en a fusillé quelques-uns et tout est rentré dans l'ordre, mais comment s'étonner de leur attitude au feu ?

6 NOVEMBRE. — Les Allemands n'ont heureusement pas continué leurs attaques sur la 45e Division. Ecurie et Roclincourt n'auraient pas manqué de céder ; l'évacuation d'Arras se serait naturellement ensuivie. Le moral des chefs de cette grande unité est toujours aussi bas.

Nous lançons un pont de bateaux sur la Scarpe en arrière d'Arras pour permettre aux troupes de la 77e de se replier dans le cas où les Allemands s'empareraient de Roclincourt. J'ai choisi l'endroit ; il sera prêt demain.

Excédé de l'insuffisance des renseignements qu'on lui fournit, furieux des comptes rendus mensongers qu'il reçoit, le général Pétain décide de faire visiter en plein jour toutes les tranchées de première ligne par des officiers de son état-major. Ce sont naturellement mes adjoints, les capitaines Glaizot, Keller et Warrocquier qui sont chargés de cette mission périlleuse (3), mais indispensable. Ils constatent que les tirailleurs ont à peine gratté la terre ; ainsi s'explique leur attitude au feu de ces jours derniers.

La queue de la vache

13 NOVEMBRE. — Le calme du front aidant, des relations commencent à s'établir entre les tranchées françaises et allemandes. A Ablain-Saint-Nazaire où les deux partis se trouvent nez à nez, une fontaine se trouve située entre les lignes... et chaque matin une vache sort du front ennemi pour aller boire et paître vers le nôtre. On la laisse faire et les deux partis utilisent la queue de l'animal pour s'adresser des messages. Hier le message envoyé par les Allemands déclarait :

« A 10 heures, les Français iront à l'eau ; à 11 heures, les Allemands. »

Les Français répondirent « accepté » et la consigne fut de part et d'autre fidèlement observée.

Avant-hier, un lièvre passe sur le front du 10e Corps vers Beaurain, entre les deux lignes de tranchées. Des deux côtés, on tire naturellement sur lui et, chose extraordinaire, on l'abat. Dès lors, un problème difficile se pose : à qui doit-il appartenir ? Tout à coup, des tranchées allemandes sortent des cris : « Tabak, tabak ! » Nos adversaires manquent en effet de cette denrée si nécessaire aux soldats, bien que le Kaiser, lors de son passage, ait fait distribuer un cigare à chaque homme. Un véritable marchandage s'établit de tranchée à tranchée ; les enchères montent comme à l'Hôtel Drouot et on finit par s'entendre ! Les Français donneront quatre paquets de tabac et prendront l'animal. Un des nôtres va le ramasser et pose à sa place lesdits paquets, qu'un Boche vient chercher quelques minutes plus tard.

Il est certain que l'animosité diminue entre combattants. Les Français estiment les Allemands pour leur courage et réciproquement. Quelque trois ou quatre ans après la guerre, l'alliance franco-allemande se fera, j'en ai la conviction. Si du moins nous savons manœuvrer diplomatiquement.

20 NOVEMBRE. — Je suis de plus en plus hostile aux petites opérations journalières qu'on nous prescrit et où l'on fait tuer du monde sans résultats. Elles ne retiennent pas un Allemand de plus devant notre front et on regrettera profondément les effectifs ainsi dilapidés le jour de la marche en avant.

Le Bulletin de renseignements de l'Armée signale sur le front allemand des mouvements par voie ferrée. Maud'huy, qui prend ses désirs pour des réalités, entrevoit déjà une retraite de l'ennemi. Il nous envoie Brugère pour nous recommander la vigilance. En réalité, nous ignorons à peu près tout ce qui se passe en face de nous (4). Notre service de renseignements a été complètement détraqué au lendemain de l'affaire Dreyfus.

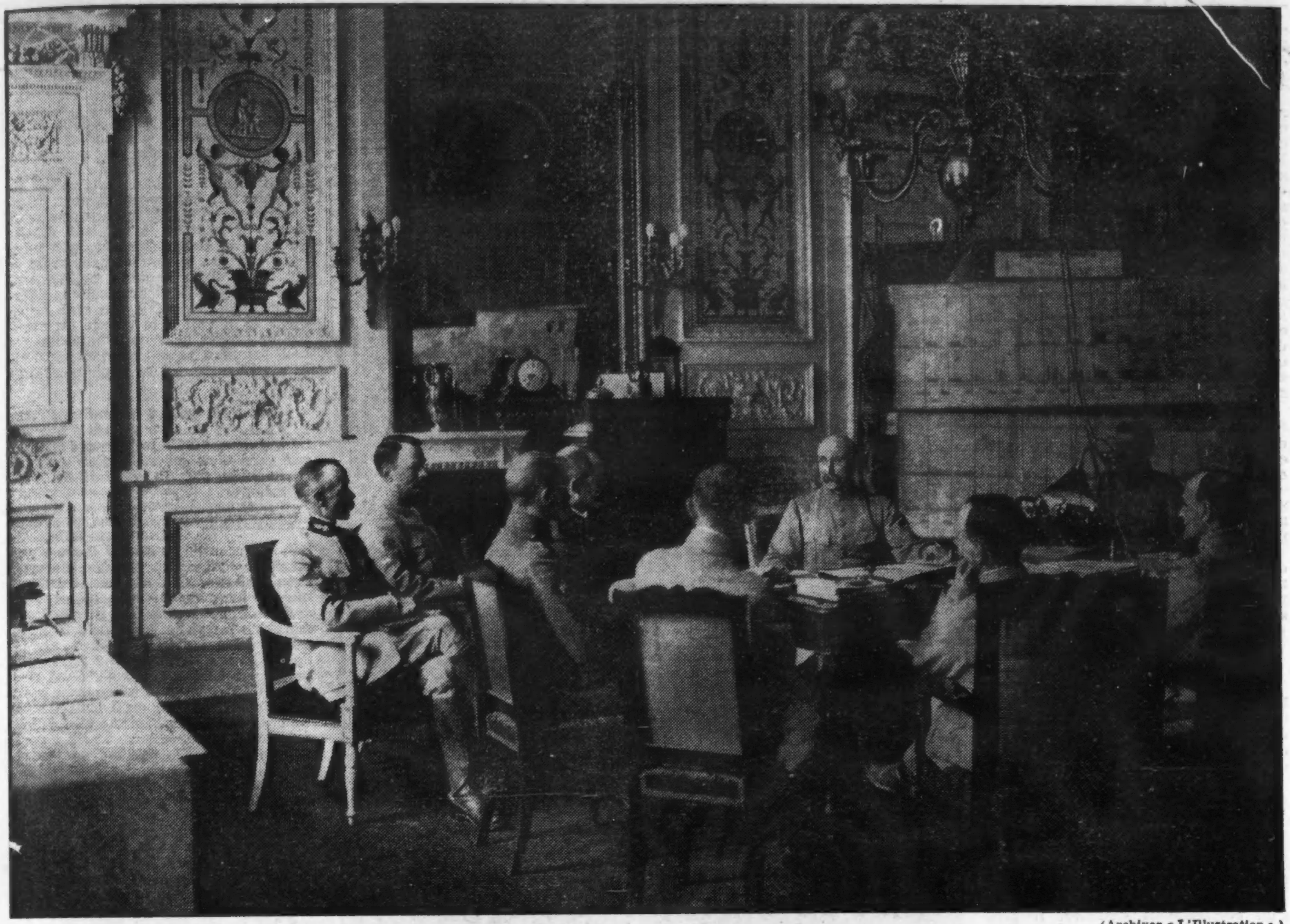
(*) « L'Express » publiera, par accord spécial, une série d'extraits du livre « Trente ans avec Pétain » par le général Serrigny, qui paraît à la librairie Plon.

(1) Général Barbot, commandant la 77e Division.

(2) Prénom du général Pétain.

(3) Il n'y a aucun boyau.

(4) Cette appréciation était fausse. J'en ai eu la preuve plus tard.



(Archives « L'Illustration ».)

L'ETAT-MAJOR DU GÉNÉRAL *PÉTAIN* (1).
« A des enfants, dis-je au général, il faut donner des jouets. »

28 NOVEMBRE. — Depuis huit jours, Desvallières me demande à tout instant de préparer « la grande action de Souchez ». Je croyais l'avoir convaincu et lui avoir démontré que cette opération ne pouvait s'effectuer qu'avec de gros moyens et dans un ensemble. Je m'aperçois que je m'étais trompé. En réalité, Foch est derrière tout cela. Il actionne Maud'huy pour qu'il fasse quelque chose et celui-ci nous harcèle afin de n'être pas accusé d'inertie.

Dans la nuit du 20 au 21, trois tranchées de 50 mètres chacune nous ont été enlevées et avant-hier nous avions l'impression que les Allemands se préparaient à développer leur succès. La situation est d'autant plus sérieuse que grâce à l'inertie générale de la 45ᵉ Division, la deuxième ligne de fortifications n'existe pas. Pour en finir, Pétain organise le 26 une attaque sur les tranchées perdues au moyen des 57ᵉ et 60ᵉ bataillons de chasseurs. Il donne lui-même tous les ordres, se substituant au commandement local qui est inexistant.

Tout le monde bluffe

Ces ordres donnés, Pétain, qui n'aime cependant pas beaucoup les exécutions, écrit au général de Maud'huy afin de se débarrasser de Drude et de Trafford. Le premier, d'ailleurs malade, est l'indécision même ; son état-major ne le seconde guère. Le second, brillant cavalier, n'est pas à sa place dans l'infanterie. Notre sous-chef, le commandant Noreigne, a la mission désagréable de communiquer aux deux généraux la lettre de « limogeage » avant de l'expédier. Trafford prend une attitude fort digne, Drude geint comme un enfant. Venu pour tenter de fléchir son commandant de Corps d'Armée, il n'y parvient naturellement pas et part en refusant de lui serrer la main. Pétain, qui n'a fait que son devoir, s'en montre très affecté.

30 NOVEMBRE. — Hier, grande réunion à Saint-Pol à laquelle assistait Foch. On s'y est longuement entretenu de la future attaque de Souchez qui paraît maintenant décidée en principe. Foch aurait promis tous les moyens nécessaires, mais le général Pétain considère que ce sont des mots et qu'il convient d'attendre des précisions. Je vais donc *proprio motu* les demander à Desvallières et solliciter les instructions écrites nécessaires. Maud'huy ne me semble guère disposé à les donner. C'est la caractéristique de cette guerre ; tout le monde « se défile » quand il s'agit de prendre des responsabilités.

Au retour, je raconte mon entrevue au général Pétain qui s'en divertit fort. Comme il est en belle humeur, je n'hésite pas à lui dévoiler que le 33ᵉ Corps est assez mal jugé en haut lieu parce que nous ne savons pas raconter l'histoire de nos hauts faits. Nos voisins expédient chaque jour des comptes rendus magnifiques et sont cités comme des modèles. En réalité, ils font comme nous, c'est-à-dire s'organisent pour hiverner et leurs opérations se réduisent à néant. « A des enfants, dis-je au général, il faut donner des jouets » et je l'engage à corser ses papiers. Foch et Joffre pressent continuellement leurs subordonnés d'agir ; ceux-ci ont peur d'être envoyés à Limoges pour manque de cran ; finalement, tout le monde bluffe !

9 DÉCEMBRE. — Depuis huit jours, je travaille jour et nuit. L'opération de Souchez est en effet décidée sur les bases proposées. Mon premier projet a été littéralement reproduit par le général de Maud'huy et j'ai préparé un plan d'attaque qui à son tour a été approuvé par Pétain.

J'ai eu beaucoup de peine à convaincre le général Pétain de la nécessité de traverser les lignes fortifiées ennemies sans s'y arrêter. Il m'objectait que le fantassin s'abrite toujours, qu'on le veuille ou non, au premier obstacle qu'il rencontre. L'étude qu'il avait faite à l'école de guerre de la bataille d'Auerstedt le lui aurait démontré. Malgré tout, j'ai tenu bon et j'ai obtenu gain de cause (...).

Pétain est maintenant convaincu et montre grande confiance dans l'opération brusquée que j'ai préparée : « Seule, elle semble de nature actuellement à donner des résultats décisifs. » (Note du 7 décembre.)

10 DÉCEMBRE. — Tout est changé ! Maud'huy a peur d'une action brusquée qui, dit-il, ferait tuer trop de monde ; il écrit à Pétain pour lui recommander l'exécution d'une attaque méthodique, c'est-à-dire, d'une opération où nous ne profiterons ni de notre supériorité en artillerie, ni de la surprise et où on laissera à l'ennemi le temps d'amener ses réserves.

Joffre et Foch, m'a-t-on dit, partagent ses idées. En réalité, on veut simplement avoir l'air d'agir parce que les Russes le réclament. On fera donc une petite attaque sur Carency, une autre sur La Targette ; on perdra 2.000 hommes dans chacune d'elles, et tout le monde sera content. Les journaux français et russes pourront en effet emboucher la trompette épique et nous attribuer une victoire !

Pétain, qui n'aurait plus de responsabilité, est enchanté. J'arrive cependant à le convaincre une fois de plus.

Une âme sensible

12 DÉCEMBRE. — Je prépare un plan d'emploi d'artillerie (c'est le premier, je crois, qui ait été fait) ; nos batteries courtes se réduisent à trois, c'est bien peu, et nous avons bien de la peine à convaincre leur chef, le commandant Barbier, de la nécessité de les pointer sur les tranchées ennemies. Celui-ci en effet prétend que ses canons ne peuvent tirer que sur des rectangles et non point sur des lignes ! La préparation d'artillerie doit durer quelques minutes ; c'est tout ce que nous permettent nos approvisionnements si réduits de munitions.

Quant à l'attaque d'infanterie, elle se formera comme de juste par vagues successives.

16 DÉCEMBRE. — On a encore rediscuté à nouveau pour savoir si oui ou non l'attaque serait effectuée avec quelque ampleur. Grâce à mon intervention et à celle de Desvallières, la grosse attaque a été décidée.

Maud'huy ne veut pas laisser à Pétain la gloire éventuelle du succès. L'opération sera donc une opération d'Armée, mais comme tous les moyens sont réunis au 33ᵉ C.A., le commandant de la Xᵉ Armée se réservera simplement le soin de diriger l'équipage de siège. On arrive ainsi à ce résultat fantastique que tout est subordonné à l'artillerie lourde.

17 DÉCEMBRE. — L'attaque Fayolle-Stirn devait se déclencher ce matin, mais l'artillerie lourde du général Besse étant indisponible, il a fallu la contremander. On veut la reprendre dans l'après-midi ; à 13 heures, je me rends au P.C. de la Xᵉ Armée établi à Cambligneul, où Foch a rejoint Maud'huy. J'explique que l'heure est trop tardive et qu'il convient de remettre l'opération au lendemain. Foch approuve, Maud'huy reste muet. Desvallières lui reproche vivement devant moi d'abandonner les rênes du commandement.

En réalité, ce n'est ni Foch ni Maud'huy, mais Besse qui commande et grâce aux bâtons qu'il nous met dans les jambes, deux jours ont été perdus. Les Allemands ont dû en profiter pour se renforcer sérieusement, car les marmites commencent à pleuvoir autour de notre P.C.

16 FÉVRIER. — J'ai laissé pendant deux mois mon carnet sans y inscrire un seul mot. Le 25 décembre, la messe de minuit a été célébrée dans notre bureau ; le général Pétain est venu y assister. Le lendemain, me reparlant de la cérémonie, il me disait : « C'est curieux combien en vieillissant je me sens impressionné par les cérémonies du culte. Mes souvenirs d'enfance remontent en masse à mon cerveau et il faudrait bien peu de chose pour me convertir. » Au fond, sous son masque rigide, cet homme cache une âme extrêmement sensible.

Le 27 décembre, notre attaque s'est déclenchée dans les conditions prévues. Tout d'abord, magnifique pétarade d'artillerie lourde à laquelle l'ennemi ne répond rien, puis l'infanterie s'élance à l'assaut. Bien entendu, les premiers coups de téléphone reçus nous annoncent un succès complet. Mais dans la soirée, le bilan était tout différent (...).

L'échec était lamentable.

Je vais enquêter auprès des com-

(1) A Compiègne, en 1917. De g. à dr. : les colonels Duval, de Cointet, Zeller, le général Pétain, le général de Barbescut, le colonel Serrigny, le général Debeney.

→

→

mandants de chasseurs, afin d'établir les causes de notre insuccès. Tous ces enseignements ne seront pas perdus.

Le général Foch ne garde aucune rancune à Pétain de son échec. Il commence au contraire à se rendre compte de la versatilité de Maud'huy. Le frère de ce dernier, Adrien, qu'il a attaché à son quartier général et qui, chaque jour, emplit la presse de ses hauts faits imaginaires, contribue d'ailleurs beaucoup à le démonétiser. Foch traite directement les affaires importantes avec nous. A l'entrevue de Permes, le commandant de l'Armée n'a même pas été convoqué. Aussi parle-t-il couramment d'aller prendre le commandement d'un bataillon de chasseurs. Ces fonctions lui conviendraient beaucoup mieux que celles qu'il exerce actuellement. C'est un soldat, un beau soldat, mais rien qu'un soldat.

A la suite de l'entrevue de Permes, Foch avait décidé que nous reprendrions l'étude de l'opération sur Souchez ; on passerait à l'exécution lorsque le temps le permettrait. Le général Pétain qui, de jour en jour, me manifeste une confiance plus grande, me laisse toute indépendance pour préparer les nouveaux ordres. Une intimité très grande est née entre nous du fait que nous travaillons dans la même pièce et que je passe mes soirées avec lui ; nos esprit d'ailleurs se rencontrent presque toujours.

Il connaissait le troupier

La doctrine officielle ayant depuis longtemps fait faillite et nos premières tentatives de réforme ayant échoué en décembre, il devient urgent de trouver de nouvelles règles tactiques pour l'avenir.

(...) Il me semblait préférable de supprimer la possibilité des contre-attaques de l'ennemi que de s'organiser pour les attendre ; seules la traversée rapide des lignes de tranchées ennemies et l'arrivée en terrain libre devaient nous procurer ce résultat.

Le plan ainsi préparé était à l'usage d'un commandant d'Armée. Il prévoyait en effet à côté de notre action celle du 21e Corps d'Armée au nord de Souchez et de deux Corps d'Armée hypothétiques entre la Folie et la Hauteur du Télégraphe. Le général Pétain décida de l'envoyer en haut lieu à titre d'étude. J'étais un peu inquiet de l'accueil qui lui serait réservé. On aime peu en général des initiatives de cette nature de la part des subordonnés. Grâce à l'intervention opportune de Desvallières, tout se passa cette fois pour le mieux ; le projet fut adopté et c'est lui qui en fin de compte servit de base à l'ordre de la Xe Armée pour les opérations de mai.

Il n'y avait plus, dès lors, qu'à procéder à la préparation morale des unités. Le général Pétain, qui connaissait parfaitement le troupier, y donna toute son attention.

Le moral du 33e Corps d'Armée était très brillant. De nombreuses mesures avaient été prises au cours de l'hiver pour le maintenir en haut état ; chaque semaine des représentations dramatiques étaient données dans les cantonnements de l'arrière, auxquelles les nombreux acteurs et musiciens de profession incorporés dans nos régiments prêtaient volontiers leur concours entre deux gardes ou deux coups de main. On avait également institué, sur la demande du père Barbot, des « permissions de détente » à Amiens. Ces contacts avec l'arrière et surtout avec ses éléments féminins contribuaient puissamment à « chasser le cafard » ! Le rigide colonel Monroé qui les trouvait immorales avait bien cherché à en empêcher la réalisation, mais Pétain voyait plus haut. Convaincu de leur nécessité, il avait fini par les faire admettre à Joffre au cours d'un entretien particulier auquel j'assistai.

Joffre décore Pétain

Tout cela n'était pas suffisant cependant pour électriser les troupes. Il fallait encore que le chef payât de sa personne. Pétain visita donc tous les bataillons de première ligne, parut dans toutes les tranchées, s'entretint avec tous les officiers. Il ne négligea ni le génie ni l'artillerie dont le rôle devait être si important. Dans chaque batterie, il vérifia les éléments de tir, si bien que le matin de l'attaque nos troupiers répétaient à qui voulait les entendre « qu'on pouvait y aller de tout cœur, puisque le général avait pointé lui-même les canons ».

Le 9 mai, notre attaque se déclencha dans les conditions prévues. Pour assister à son départ, nous nous étions installés, le général Pétain et moi, aux pieds des ruines du mont Saint-Eloi d'où notre vue embrassait l'ensemble du champ de bataille. Nous espérions assister à un spectacle magnifique : en réalité, il ne se produisit pas ! La préparation d'artillerie qui, cette fois, était intense, embruma dès la première minute tout le champ de bataille et nous ne vîmes ni un Français ni un Allemand !

Rentrés au P.C. établi pour la circonstance au village de Mont-Saint-Eloi, nous ne tardâmes pas à y recevoir les premiers renseignements : à la 77e Division comme à la Division marocaine, l'élan irrésistible de nos

(Archives « L'Illustration ».)

JOFFRE ET FOCH EN 1914.
« Les semaines les plus tristes... ».

troupes avait brisé toutes les résistances ; les deux positions successives avaient été enlevées d'un seul élan. Vers midi, nos éléments avancés atteignaient Givenchy et Petit-Vimy où ils « faisaient la soupe ». Le vide était complet devant eux !

Dès 11 heures du matin, le général Blondlat, commandant la Division marocaine, se rendant compte du succès de la percée, me téléphonait personnellement pour réclamer la mise en marche immédiate des troupes de réserve. N'était-il pas indispensable en effet d'assurer l'exploitation du succès et le passage à la guerre de mouvement ? Convaincu d'avance de notre victoire, j'avais à différentes reprises, les jours précédents, demandé à Desvallières les numéros et les emplacements des Divisions qui, d'après les plans de l'Armée, devaient être chargées de ce rôle. Je n'avais reçu que des réponses assez vagues. On ajoutait invariablement : « Dites bien au général Pétain qu'il n'ait aucune préoccupation à ce sujet. Les troupes nécessaires à la poursuite seront à pied d'œuvre et entreront en action à temps pour exploiter ses succès. »

Au reçu du coup de téléphone de Blondlat, je réclamai à Desvallières la mise en mouvement des réserves. A 13 h. 30, une simple brigade était mise à notre disposition. Cantonnée très en arrière, elle ne devait arriver à Mont-Saint-Eloi qu'à 17 h. 15, incapable d'intervenir dans la journée. Pendant ce temps, les Allemands amenaient sur le champ de bataille les réserves nécessaires pour boucher le trou. « L'étau un instant desserré était refermé. L'heure fugitive de la percée était passée » (5). La faute commise était capitale : elle incombait entièrement au général d'Urbal qui s'affirmait aussi incompétent pour diriger une Armée que précédemment à la tête d'un Corps d'Armée.

Le succès du 33e Corps d'Armée était considérable ; malgré les contre-attaques de l'ennemi, nous avions effectué un bond sérieux en avant. Mais par la faute du haut commandement, ce succès devait rester d'ordre tactique. Il donna un vigoureux coup de fouet moral à nos troupes, mais, hélas ! servit aussi de leçon à nos ennemis. Dans les mois qui suivirent, on vit sortir de terre sur tout le front allemand une deuxième position placée hors de portée de notre artillerie. En septembre, nous nous briserons contre elle. Ce qui prouve une fois de plus que parfois un succès local trop marqué peut, en ouvrant les yeux de l'adversaire, avoir des conséquences fâcheuses sur la suite des opérations.

Le père Joffre et le ministre de la Guerre vinrent féliciter le général Pétain et lui remettre la cravate de la Légion d'honneur. Celui-ci désira me faire participer à sa gloire et demanda pour moi au général en chef une citation à l'ordre de l'Armée qu'il rédigea lui-même. Il voulut y rappeler que j'avais contribué puissamment à la création de la tactique qui avait emporté le succès. C'était un lien d'affection de plus entre nous !

Chaque jour, des morts inutiles

Les semaines qui suivirent notre victorieuse avance comptent certainement parmi les plus tristes que j'aie connues pendant la guerre. Dans le rapport sur les opérations du 9 au 11 mai, je m'étais appliqué à démontrer que la « brèche se referme rapidement si l'ennemi dispose de quelques réserves ». Celles qu'avaient amenées les Boches étaient considérables. Toute nouvelle attaque de notre part dans cette région se produisant contre un ennemi prévenu et renforcé devait être vouée à l'insuccès et fort coûteuse ; nous y étions donc nettement opposés. Mais en haut lieu, la doctrine était différente : on espérait lasser l'adversaire par la répétition des attaques et l'amener ainsi à un repli important.

(5) Rapport sur les opérations du 33e Corps d'Armée pendant les journées des 9, 10 et 11 mai 1915.

Pétain fit tout ce qu'il put pour convertir d'Urbal et le G.Q.G. à sa manière de voir. On réattaqua plusieurs fois et en fin de compte on perdit beaucoup de monde. Le moral de l'Armée si brillant quelques semaines plus tôt baissa rapidement. Heureusement pour lui, malheureusement pour ses troupes, le général Pétain quitta le 33e Corps d'Armée, le 21 juin, pour prendre le commandement de la IIe Armée où je le suivis rapidement. La responsabilité des opérations d'Arras ne nous incombait plus, mais notre cœur se serrait à la pensée du nombre de braves gens que l'impéritie du haut commandement condamnait délibérément chaque jour à une mort inutile !

1915. ***En juillet, le général Pétain et l'auteur du récit sont en Champagne, où ils préparent l'attaque qui aura lieu en septembre sous le commandement du Général de Castelnau.***

26 JUILLET. — Tandis que nous cheminons en auto, Pétain me raconte pourquoi il n'est pas marié. « J'ai, dit-il, une âme de veuf avec enfants. J'adore ces derniers, mais je me sens totalement incapable d'enchaîner ma liberté. » Et pourtant, maintenant que je le connais bien, je sais qu'il possède une âme pleine de tendresse. Une femme a joué dans sa vie un très grand rôle. C'est une jeune fille du monde rencontrée jadis dans le Midi, alors qu'il était lieutenant de chasseurs alpins ; elle s'était donnée spontanément à lui ; par crainte de perdre son indépendance, il avait refusé de l'épouser. De dépit, la pauvre femme s'était mariée avec un peintre assez connu ; le ménage marchait naturellement assez mal. En apprenant les succès militaires de son ancien amant, Mme X... lui avait écrit pour le féliciter ; des relations intimes s'étaient ainsi renouées, et l'empire de son ancienne maîtresse, même physiquement, était devenu si grand sur lui qu'on pouvait tout craindre d'elle... et de son ambition.

(L'attaque est déclenchée le 25 septembre. L'auteur raconte comment ce qui devait être une victoire stratégique prit, en dépit de succès tactiques, l'allure d'une défaite.)

Le 29 septembre, à minuit 20, je recevais un coup de téléphone du G.A.C. qui me disait textuellement :

« La brèche est faite par le 6e C.A.; trois brigades sont passées et le reste suit ; la cavalerie est en train de passer, une brigade vers l'est, une vers l'ouest, une au centre. Faire l'impossible pour au jour contrebattre au moins par l'artillerie la gauche du front de la IIe Armée et préparer le passage. » Quelques minutes après, le général de Castelnau, prenant à son tour l'appareil, me confirmait son message et me déclarait qu'il y avait urgence pour nous d'attaquer.

Je me rendis dare-dare au wagon du général Pétain (6) pour lui communiquer l'extraordinaire nouvelle. « A la guerre, ce sont décidément les fous qui ont toujours raison », me dit-il en se réveillant. En tout cas, il n'y avait qu'à marcher ; il me prescrivit donc d'établir un ordre pour la reprise immédiate des opérations actives.

Je téléphonai au général Paulinier qui commandait le 20e C. A. à notre gauche, et lui demandai ce qu'il savait de la situation de la tranchée des Tentes où venaient de se dérouler de si impressionnants événements, il me répondit : « J'en reviens : je peux vous affirmer que la percée n'est pas faite. J'ai d'ailleurs prévenu le général de Langle qui n'a pas voulu tenir compte de mes renseignements. » Fort perplexe, je reprends mon téléphone pour expliquer au général de Castelnau mon embarras. Celui-ci me répond qu'entre les renseignements du général de Langle et ceux de son subordonné, il n'a pas à hésiter, qu'il a d'ailleurs toute confiance dans le général de Langle ; « ce dernier, ajoute-t-il, a fait vérifier sur place l'exactitude des faits par un officier de son état-major » ! Qui croire ? Je réveille une deuxième fois le général Pétain, qui à son tour actionne Paulinier. Devant ses dénégations, il renonça à expédier l'ordre que j'avais préparé pour porter en avant la IIe Armée (7). Bien lui en

(6) C'est une des rares fois dans la guerre où j'ai réveillé le général Pétain.

(7) Il figure dans mes papiers personnels.

prit. La percée n'avait jamais été faite que dans l'imagination de quelques chefs trop enclins à prendre leurs désirs pour des réalités et qui, dans l'après-midi du 29 septembre, à 14 heures, affirmaient encore que trois de nos Divisions avaient franchi la brèche.

Cette galéjade eut des conséquences formidables. Elle fit tuer en pure perte des milliers d'hommes.

Verdun

1916. *L'état-major de la IIe Armée est installé à Noailles où le général Pétain dirige l'instruction de divisions de réserve.*

Le 24 février, vers 4 heures du soir, le général Pétain m'annonça qu'il partait pour Paris et rentrerait le lendemain à l'heure du déjeuner. Comme nous n'avions aucune nouvelle particulière du front, il négligea, contrairement à ses habitudes, de me dire où il comptait descendre.

A 22 heures, alors que nous faisions entre camarades un bridge extrêmement calme, le colonel de Barescut, chef d'état-major de l'Armée, me communiqua le télégramme suivant :

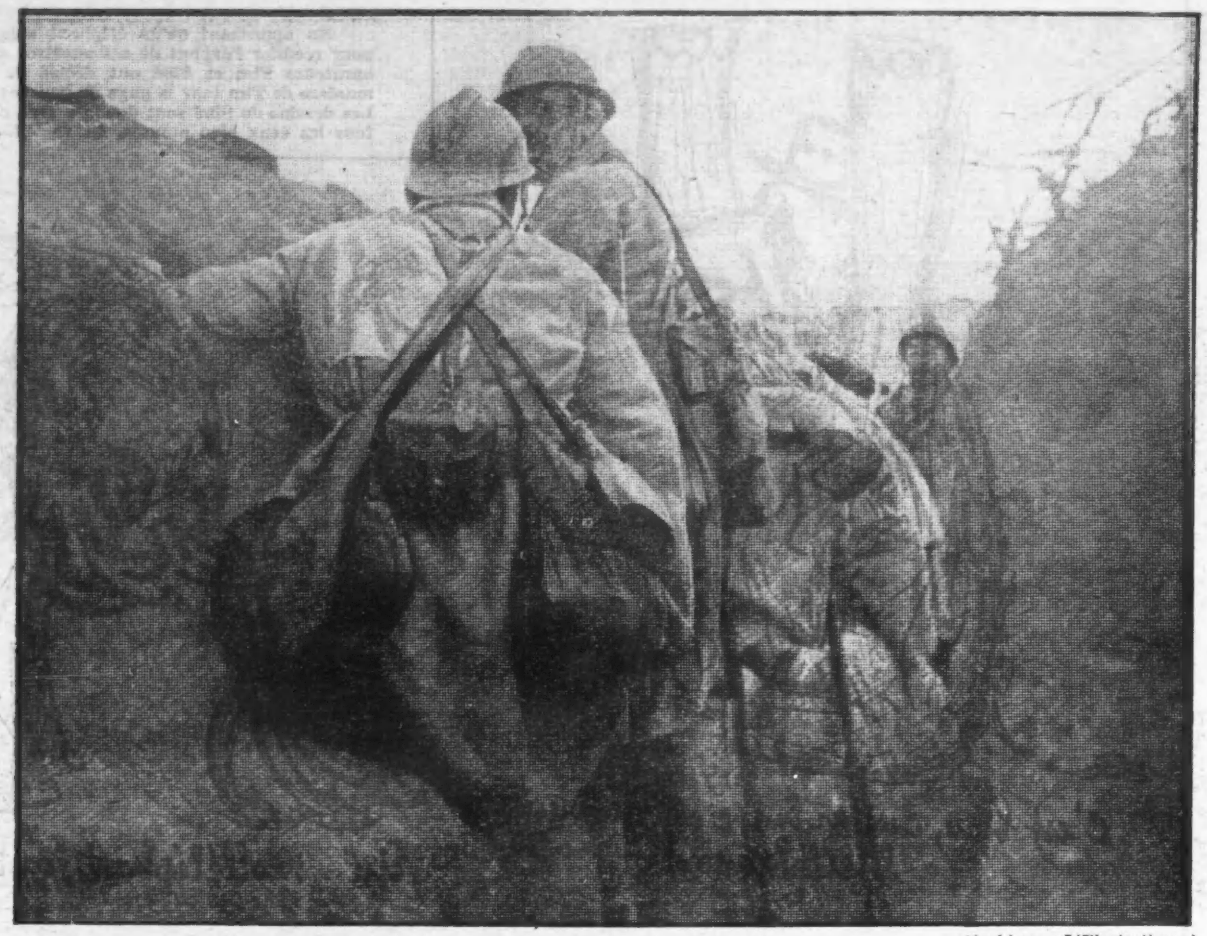
« *Général en chef à commandant Armée Noailles :*

« 1° *Général Pétain devra se trouver au G.Q.G. vendredi à 8 heures du matin pour être reçu par le commandant en chef ;*

« 2° *L'état-major et le Q.G. du général Pétain devront être alertés dès ce soir prêts à rejoindre demain matin nouvelle destination en utilisant dans toute la mesure possible les autos de l'Armée ;*

« 3° *Général Pétain devra être accompagné des officiers qui sont chargés d'aller préparer l'installation de son nouveau quartier-général.*

« *Signé :* JOFFRE. »



1915 : AVANT L'ATTAQUE, DANS UNE TRANCHÉE DE CAMPAGNE.
« Il fallait des hommes et des obus ; les avions-nous ? ».
(Archives « L'Illustration ».)

Mon inquiétude était grande. Comment retrouver un homme en pleine nuit dans la capitale ? Où était-il descendu ? Que faisait-il ? Je n'avais aucun point de repère.

En arrivant à Paris, le hasard ou la providence me fit frapper à la porte de l'hôtel Terminus de la gare du Nord. Ayant réveillé la maîtresse de cet établissement, je lui demandai à brûle-pourpoint si le général Pétain n'était pas descendu chez elle. Elle nia tout d'abord énergiquement, mais comme j'insistais, lui expliquant qu'il s'agissait en la circonstance du salut de la France, elle m'avoua finalement que le général se trouvait bien à l'hôtel.

La chance m'avait, comme d'habitude, favorisé. On me conduisit à la chambre tant désirée. Sur le pas de la porte, je reconnus bien vite les bottines jaunes à tige renforcée du grand chef, mais qui voisinaient agréablement ce soir-là avec de charmants petits souliers « molière » tout à fait féminins. Le mystère était éclairci. C'était l'amour qui était en cause. N'était-ce pas d'ailleurs le droit du général puisqu'il était garçon ? Je frappai à la porte et presque instantanément il vint m'ouvrir dans un costume des plus légers ; les mauvaises langues diraient en bannière. Il était 3 heures du matin ; les couloirs de l'hôtel étaient déserts, sa chambre occupée, ce fut donc dans cette tenue et dans ce lieu public que se tint notre conférence. Elle fut brève ; en quelques minutes, le général Pétain fut au courant de la situation et décida que je coucherais également à l'hôtel (mais seul !) et que nous partirions ensemble pour Chantilly à 7 heures du matin.

D'après ce qui me fut raconté le lendemain, la jeune femme qui partageait son lit cette nuit-là, en apprenant la lourde tâche qui allait incomber à son amant, fut prise d'une véritable crise de larmes. Elle se montra tendre et passionnée si bien que le souvenir de cette nuit hanta désormais le souvenir du général.

A 8 heures, nous arrivions à Chantilly. La panique était à son comble : on annonçait que les Allemands avaient fait 20.000 à 25.000 prisonniers, qu'ils avaient pris 800 canons, qu'enfin la chute de Verdun était à prévoir. Comme toujours en pareil cas, on cherchait un responsable et chacun déclarait à l'envi qu'il fallait fusiller le général Herr, commandant la région fortifiée de Verdun. Quelques minutes plus tard, nous pénétrions dans le bureau du général Joffre. En voyant entrer son subordonné, pour lequel il avait un réel attachement, le généralissime se porta à sa rencontre avec toute la célérité dont il était capable, et prenant sa main entre les siennes, il s'empressa de lui dire avec son bon sourire : « Eh bien ! Pétain, vous savez, cela ne va pas mal du tout. » Quelle différence d'atmosphère ici et là-bas ! Un pareil calme dans des circonstances aussi tragiques était vraiment impressionnant et digne du vainqueur de la Marne ! Qu'il ne fût pas un grand stratège, c'est possible, en tout cas il savait encaisser et cette faculté qui avait fait sa force en 1914 le servait encore heureusement ce jour-là.

Gouraud et Nini

Le général Joffre ayant mis en quelques mots le général Pétain au courant de la situation, à 10 heures nous prenions la route. Au début de l'après-midi, nous parvenions enfin à Châlons où Gouraud nous conviait à déjeuner. Comme nous étions à jeun depuis la veille et que l'amour et les émotions creusent généralement les appétits, l'invitation du commandant de la IVe Armée fut acceptée avec reconnaissance. Malgré tout, le repas commença fort tristement : la bataille engagée prenait mauvaise allure ; les nouvelles de Châlons étaient plus déprimantes encore que celles de Chantilly. Le général Pétain clignait continuellement de l'œil droit, ce qui chez cet homme si maître de lui était l'indice d'une violente inquiétude intérieure. Une diversion me parut nécessaire. Par une curieuse coïncidence, nous nous trouvions réunis ce jour-là, les deux grands chefs et moi, comme nous l'étions vingt ans auparavant à Amiens alors que nous servions tous les trois au 8e bataillon de chasseurs. Je le fis remarquer, et aussitôt s'ouvrit le tiroir aux souvenirs. Pétain me rappela combien j'étais mauvais lieutenant à l'époque, ajoutant non sans ironie : « Vous n'étiez déjà bon qu'à faire un général. »

Moi-même, j'évoquais Nini, délicieuse petite personne brune qui, à l'époque lointaine de notre réunion, ensoleillait de sa beauté le ciel triste d'Amiens ; tout le monde en était alors épris mais parmi tous ses amoureux, le plus ardent était sans conteste le capitaine Gouraud. Aussi, quand son nom tomba dans la conversation, l'œil bleu de ce dernier s'adoucit rapidement et on y vit passer de très vibrants souvenirs. Nini, pendant quelques instants, resta sur le tapis et finalement j'ajoutai en guise de conclusion : « Chose curieuse, nous sommes quatre ici et tous nous avons obtenu les faveurs de Nini, seulement Molinier, c'est vingt ans après ! » Celui-ci avait, en effet, rencontré cette charmante amie seulement au cours de ces dernières semaines. Ce fut un rude coup pour Gouraud, mais le général Pétain retrouva son sourire et grâce à cette petite histoire, il quitta Châlons en pleine sérénité.

A 8 heures du soir, nous entrions enfin dans le château de Dugny, propriété de Charles Humbert, sénateur de la Meuse, où le général Herr avait installé son poste de commandement.

J'eus l'impression très nette que nous pénétrions dans une maison de fous, à moins que ce ne fût au Parlement un jour d'interpellation. Tout le monde parlait et gesticulait à la fois. Un homme semblait cependant exercer sur les autres un ascendant spécial : le général Claudel.

Il parvint à obtenir un peu de silence et exposa la situation qui n'était guère brillante ! Les colonnes ennemies qui avaient attaqué la rive droite se trouvaient aux abords mêmes du fort de Douaumont. La poche de la Woëvre était en voie de résorption. Les réserves paraissaient réduites à néant. Quant aux communications avec l'arrière, elles semblaient des plus précaires. (...)

Le général Pétain accueillit cet exposé avec son flegme habituel : il demanda simplement qui avait prescrit l'évacuation de la Woëvre. Celui qui avait donné cet ordre avait assumé, en effet, une lourde responsabilité morale, non pas que cette mesure pût entraver ultérieurement la reprise de notre offensive, mais parce qu'à cette époque on jugeait criminel tout chef qui abandonnait du terrain sans combat. Cette circontance me permit d'apprécier une fois de plus la noblesse de caractère du général de Langle de Cary : « C'est moi, dit-il, j'ai donné l'ordre verbal au général Herr ; il l'a transformé en ordre écrit, mais l'initiative m'appartient. » A cette heure où chacun cherchait à esquiver les responsabilités, lui, prenait résolument la sienne.

Un geste capital

En la circonstance, ses ordres étaient d'ailleurs parfaitement logiques ; le général Pétain expliqua pourquoi il partageait sa manière de voir.

Le général de Castelnau, qui n'avait rien dit jusque-là, se décida enfin à clore le débat. S'adressant au général Pétain, il lui dit : « Le général en chef m'a donné tout pouvoir de décision. Je décide donc que vous prendrez le commandement à minuit. » Le général Pétain lui objecta bien qu'il ignorait la situation, que son état-major n'arriverait que le lendemain, qu'il serait par conséquent préférable à tous points de vue de remettre de quelques heures sa prise de commandement. Mais le général de Castelnau demeura intraitable : « Non, à minuit », conclut-il. Et il eut raison. Etant donné le désarroi qui régnait alors dans l'état-major de la R.F.V., le changement de direction s'imposait. Il était environ 10 heures du soir. Le général Pétain s'inclina, puis se retournant de mon côté : « Dans ces conditions, nous allons nous installer à Souilly où nous trouverons, je l'espère, un peu plus de calme. »

On raconte volontiers que le général de Castelnau a joué dans la bataille de Verdun un rôle capital ; qu'il a, en somme, rétabli les affaires avant l'arrivée du général Pétain. Lui-même le laisse entendre. En réalité, ce jour-là son action se réduisit au changement de commandement que je viens de signaler : il ne donna ni un ordre ni un conseil. Son geste n'en fut pas moins capital.

Celui du général Pétain changeant en pleine action un quartier général de place pour échapper au contact déprimant d'un état-major en décomposition mérite lui aussi d'être souligné. A la guerre, où le moral joue un si grand rôle, la démoralisation attaque, en effet, les états-majors plus rapidement que les troupes de choc. Loin de la bataille, on se laisse facilement suggestionner ; le moindre incident, aux heures tragiques, prend l'importance d'une catastrophe. L'affolement d'un grand chef et de son entourage entraîne des conséquences incalculables. En allant à Souilly, le général, qui connaissait bien le cœur humain, prenait donc la plus sage des précautions.

Il était environ 11 heures du soir lorsque nous arrivâmes dans cette pauvre petite localité de la Meuse encombrée par les trains et les parcs, envahie par les éclopés et nombre d'isolés fort peu soucieux de rejoindre leurs unités.

Le matin du 26, le général Pétain se réveilla fort mal en train, il était fébrile, toussait et avait un teint blafard. Le médecin appelé diagnostiquait aussitôt une double pneumonie.

La semaine prochaine :

DE VERDUN A VICHY

VIVE

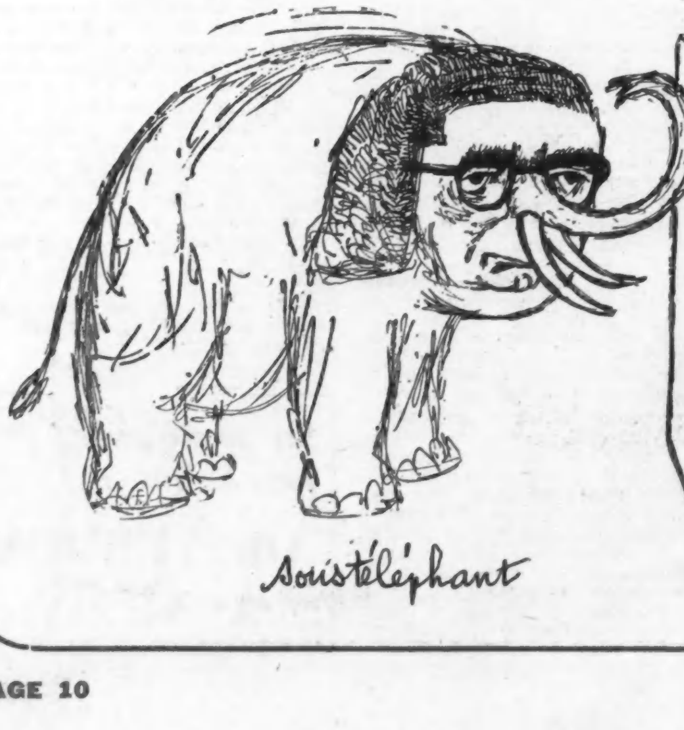
En apprenant qu'un éléphant nommé Jumbo allait franchir les Alpes pour rééditer l'exploit de ses ancêtres au service d'Hannibal, nos deux collaborateurs Tim et Siné ont décidé de s'occuper des éléphants, Siné à la manière de Tim (sur la page de gauche), Tim à la manière de Siné (à droite). Les dessins de Siné sont donc de Tim, ceux de Tim étant de Siné. Ils se sont tous les deux bien amusés. Et vous ?...

C'est beau, c'est grand, c'est généreux l'éléphrance!

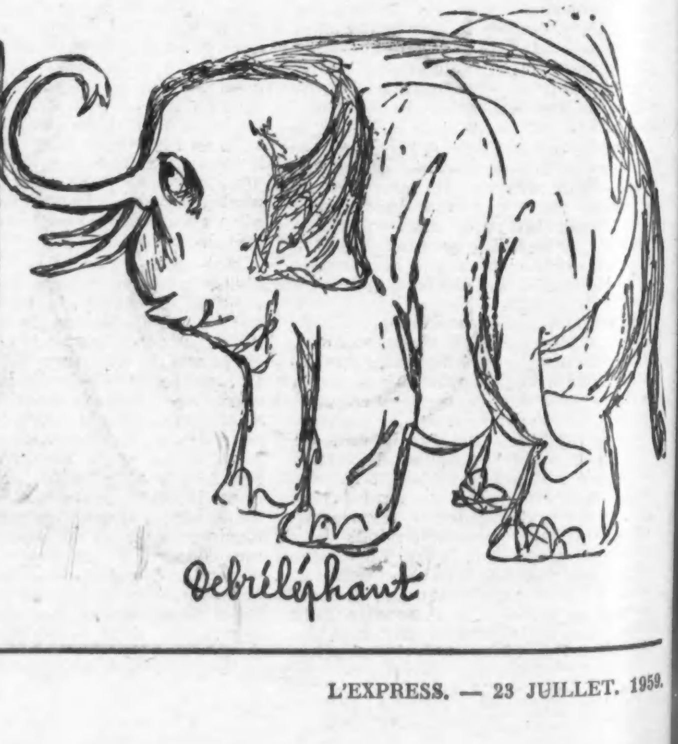
Un molléléphant, ça trompe énormément !

l'éléphranc lourd

l'Algérie : eléphrançaise !..



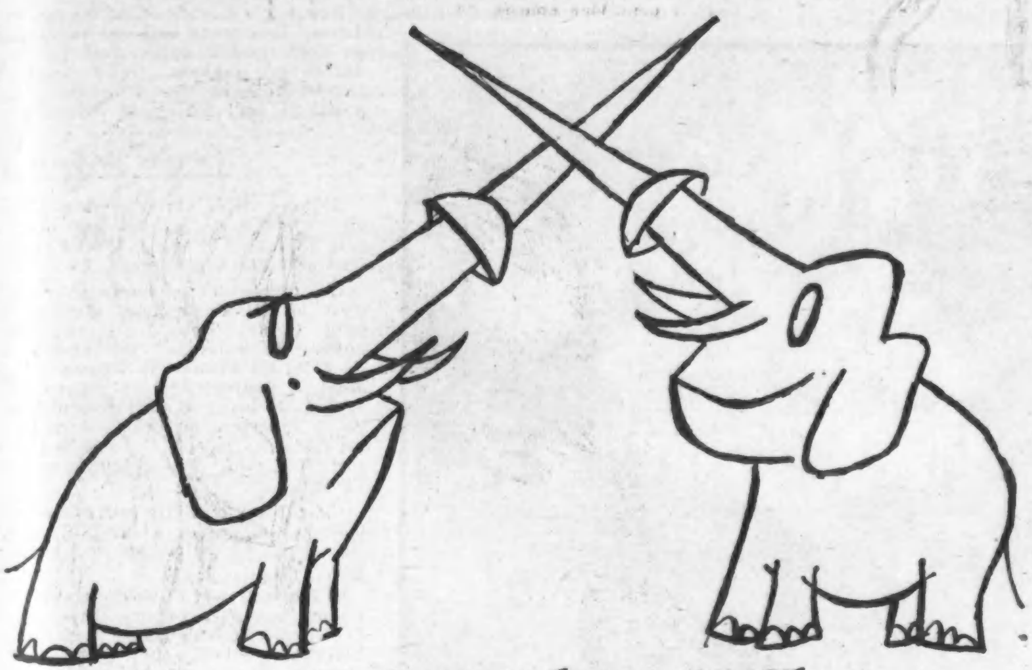
Soustéléphant



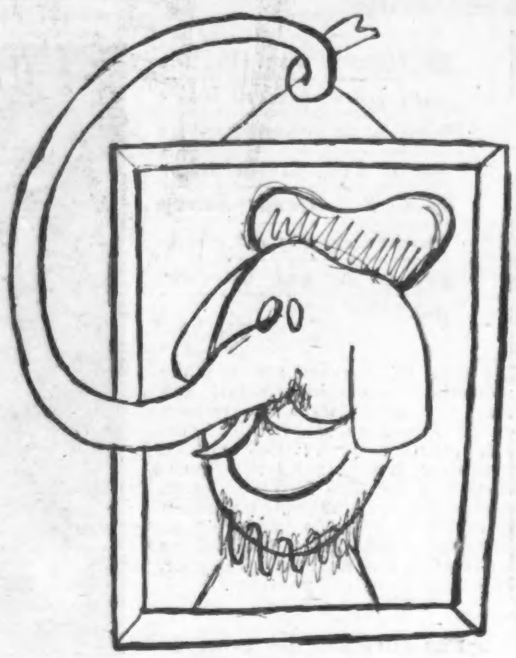
Debréléphant

L'ÉLÉPHRANCE

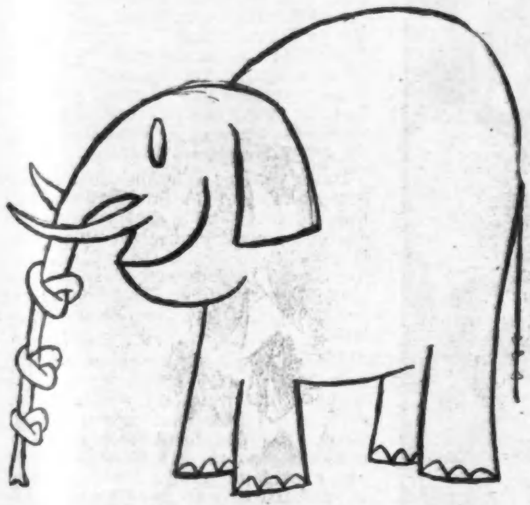
par TIM et SINÉ



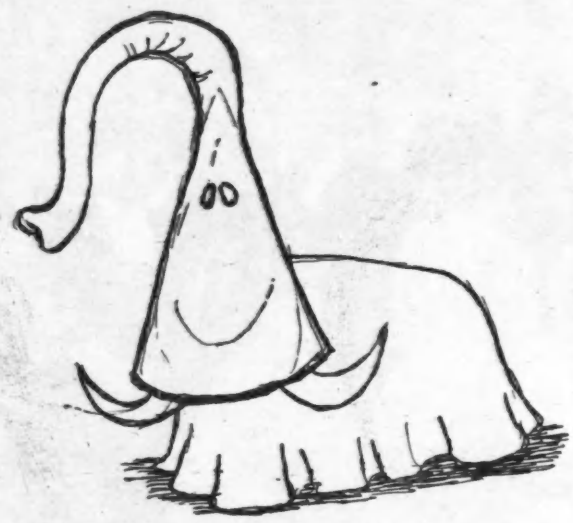
ELEPHANFAN LA TULIPE



ELEPHRANCOIS Ier



MEMOIRE D'ELEPHANT



ELEPHANTOME

ELEPHANTASSIN

ELEPHANPHARE

ELEPHANT DE COEUR (1)

ELEPHE-OFFICIER

(1) Cœur ? Non, chœur. Tim est de mauvaise foi. Siné ne fait pas de faute d'orthographe.

ÉCONOMIE

Ecueils et illusions du libéralisme

● *Dans la nouvelle République comment fonctionne et comment se porte l'économie française ? Alfred Sauvy montre ce qui est changé, et ce qui ne l'est pas.*

IL y a un an, le débat autour d'une nouvelle Constitution battait son plein. Les plus éminents juristes pesaient les arguments, faisaient surgir les distinctions les plus subtiles, prévoyaient avec soin les conséquences de telle ou telle façon de voter. Les plus officiels s'attachaient surtout aux divers moyens de conserver un Parlement, comme on a une Galerie des Glaces ou une Académie française, tout en lui ôtant ses pouvoirs.

Pas question des groupes de pression

Dans tous ces débats, il n'était jamais question du pouvoir de fait, sans responsabilité, constitué par les groupes de pression. Puisque aucun texte ne les avait prévus, il était impossible de les abroger. Ce raisonnement fort logique, test d'une civilisation brillante et évoluée, était sans réplique, encore que l'existence de taxes parafiscales perçues par l'Etat et versées ensuite aux professionnels auraient pu être signalée par quelque mauvais esprit.

Quoi qu'il en soit, il ne fut pas question de groupes de pression. Du reste, un peu plus tôt, dans un congrès de science politique, un éminent parlementaire, maillot jaune en droit constitutionnel, n'avait-il pas nié expressément l'existence même de groupes de pression en France ? En dehors peut-être de quelques modestes interventions de betteraviers, concédait-il, il n'avait, pour sa part, jamais constaté de telles pressions. Une salamandre au XX[e] siècle, qui l'eût cru ?

Le résultat de la Constitution, nous le voyons bien aujourd'hui : n'ayant plus de responsabilité, le Parlement — lorsqu'il s'exprime — est 100 % démagogique. De l'extrême droite à l'extrême gauche souffle un esprit aussi éloigné que possible de l'intérêt général.

Mais les groupes de pression — non abolis, puisque sans existence — n'ont pas limité leur action à la diffusion, trop facile, de cet état d'esprit. Ayant du personnel et des moyens disponibles, par la neutralisation du Parlement, ils ont pu faire porter leurs efforts particulièrement sur les pouvoirs publics et l'administration. Le court-circuit est, en somme, une simplification.

Vu sous cet angle, le changement survenu depuis un an est bien dans la ligne antérieure. Un pouvoir en remplace un autre.

Les lois malthusiennes maintenues

La politique financière et économique du gouvernement a reçu de vives critiques. Pour ma part, je l'ai défendue sur certains points où elle était peut-être particulièrement attaquée. Ancien combattant, j'approuve la suppression de la « retraite » de ceux qui n'en ont pas besoin. Mais le point essentiel est ailleurs : il faut bien constater que les améliorations financières ressenties ne sont que de surface ; dues essentiellement au palliatif

UNE RÉCEPTION A L'ELYSÉE. (Dalmas.)
Le court-circuit est une simplification.

dévaluation et à la limitation du pouvoir d'achat, elles ont pour corollaire une difficulté sérieuse à faire reprendre l'expansion, sans repartir vers l'hémorragie de devises. *C'est que le fond n'a pas été changé.*

Le fond d'une économie n'est pas constitué par les finances ; celles-ci ne sont qu'un résultat de surface. Le fond, c'est la population active, sa structure et la façon dont elle travaille, dont elle sécrète des richesses. Tant que la population active sera mal répartie, sous-enseignée, sous-employée ou mal employée, tant que sera encouragée la sous-productivité, *l'équilibre financier ne pourra se faire qu'au détriment de l'expansion économique.* Pourquoi ? Par divers canaux. Si l'économie produit peu de richesses, le Trésor dépensera peu. Si les produits français sont chers, ils se vendront mal à l'étranger ; l'insuffisance des exportations obligera à réduire aussi les importations. Il y a des pays sous-développés en parfait équilibre financier.

Or, l'arsenal des lois qui protègent directement ou qui laissent des fortifications s'établir est sorti intact d'une aventure qui, théoriquement, aurait dû lui coûter fort cher.

Parmi d'autres, les bouilleurs de cru, symbole vivant de l'encrassement, bien que revêtus cette fois de robes de capucins anti-alcooliques, continuent avec succès leur sinistre pression. De grandes industries françaises prêtes à investir et à décentraliser avouent hésiter fortement à franchir le seuil de la Bretagne et de la Normandie (bien pourvues en main-d'œuvre cependant), reculant devant ce fléau intouchable.

Dès que le hasard d'une correspondance, d'un menu fait, me porte sur un secteur déterminé, c'est pour y découvrir quelque truffe malthusienne. Mais, en chaque occasion, les positions sont fortement défendues.

Le prix de l'argent

Restons même sur le terrain financier : le test décisif qui peut consacrer le succès d'une politique est le taux d'intérêt de l'argent.

L'avantage d'une monnaie stable, c'est la baisse du taux d'intérêt à long terme. Dans certains pays, comme la Suisse, il est au-dessous de 4 %. En France, il dépasse 7 % ; ainsi, à confort égal et subventions égales, le loyer d'un logement sera 75 % supérieur en France à ce qu'il est dans ces pays et à ce qu'il pourrait être. On voit l'importance de l'enjeu.

Or, ce taux d'intérêt est resté élevé: 6,32 % (chiffre de l'I.N.S.E.E.) pour les valeurs du secteur public à revenu fixe.

Si l'industrie et l'Etat doivent payer un tel taux en économie saine, toute l'économie sera lourdement frappée. Investissements en baisse, prix surchargés, développement retardé, seront l'inévitable rançon.

Pourquoi le prêteur est-il si réticent ? Parce que quarante ans d'inflation ne s'effacent pas d'un trait de plume et parce que l'épargnant sent bien, plus ou moins confusément, que l'arsenal malthusien, à peu près intact, obligera fatalement à une nouvelle dégradation de la monnaie. La preuve se lit aisément sur les cours des valeurs indexées du secteur public : 3,24 %, taux honnête qui réduit de moitié les charges de capital, ou plutôt qui pourrait les réduire...

Devant cette situation, qu'a fait le gouvernement ? Il a interdit l'emprunt indexé, loyal pour le prêteur, peu onéreux pour l'emprunteur, donc pour la collectivité, et a réservé ses préférences à l'emprunt classique, en monnaie tout-venant, actuellement très coûteux et d'une moralité contestable.

Lorsqu'il emprunte ainsi en « francs courants », avec les hasards de ce terme, l'Etat a intérêt à résorber sa dette par l'inflation, comme par le passé. Il se comporte comme un propriétaire de courses qui recommande son cheval au public, tout en jouant le cheval adverse. Du point de vue technique, *et dans le cadre strict de l'orthodoxie qu'il s'était imposée*, c'est là l'erreur la plus sérieuse de la politique Rueff-Pinay. Elle a négligé le facteur temps, tout en maintenant toutes les charges de l'improductivité.

Singulière optique

D'autres pays voisins ont, nous dira-t-on, aussi leurs défauts ; l'essentiel, m'a-t-on assuré, est de rester dans la ligne générale en matière d'erreurs. Singulière optique, petit horizon. Comme M. Rueff et comme M. Pinay, je crois à la concurrence, à l'émulation, à la compétition. Mais, de nos jours, la concurrence ne s'exerce pas seulement entre entreprises et entre Etats ; elle joue aussi entre régimes. Si l'Est continue à progresser à 6 % par an, tandis que l'Ouest, bon an mal an, n'obtient que 3 %, si l'Est produit des ingénieurs, des techniciens, des savants à un rythme double du nôtre, il n'y a pas besoin d'augures spécialisés en économie ou en science politique pour prévoir la victoire de l'Austrasie sur la Neustrie.

ALFRED SAUVY.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE EAGLE
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
Angle Boulevards · Parking dans l'immeuble
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
PROVOS

ABONNEMENTS DE VACANCES
Pendant la durée de l'été, « L'EXPRESS » sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques
Cependant, si vous voulez être certain de trouver « L'EXPRESS » chaque semaine, vous pourrez souscrire des abonnements spéciaux de vacances au prix de :
125 francs par numéro
Règlement à « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P. 7378-19 Paris.

Un jeu pour les vacances

METTEZ-VOUS A LEUR PLACE...

MM. A. Doriac et G. Dujarric sont les auteurs d'un ouvrage étonnant. 475 pages, intitulées : « Toasts, allocutions et discours modèles, pour toutes les circonstances de la vie privée et publique. » (Ed. Albin Michel.)

Le tirage de ce précieux manuel (67.000 exemplaires à ce jour) prouve le succès dont il jouit parmi les responsables et les militants des partis politiques. Il fut d'ailleurs l'un des ouvrages les plus demandés, au cours du dernier Congrès S.F.I.O.

Après en avoir apprécié la saveur, nos lecteurs seront armés pour participer au jeu de vacances que nous leur proposons : développer en deux feuillets (si possible dactylographiés, à double interligne) le thème de discours que nous leur fournirons chaque semaine.

Le meilleur envoi sera récompensé par cinq disques microsillons ou cinq livres de la collection de la Pléiade, au choix du gagnant.

Le thème de la première épreuve : « Un ministre U.N.R. prononce une allocution à l'inauguration d'un ouvrage d'art, le pont de Tancarville, construit par la IVe République. Que dit-il ? »

Les réponses doivent être adressées avant le 30 juillet à « L'Express », Service Jeu, 91, Champs-Elysées.

● Discours d'un président de comité électoral.

Messieurs,

(ou : Chers Concitoyens et Amis)

Je vous remercie, au nom des idées qui nous sont chères, d'avoir accepté la tâche de former avec moi ce comité et je vous exprime toute la gratitude que me cause la confiance dont vous m'avez honoré en me nommant votre président.

Croyez, messieurs, que mon activité et mon dévouement seront à la hauteur de la mission qui m'incombe.

Je ne crois pas avoir besoin de vous présenter M. X..., qui a bien voulu accepter, dans notre circonscription,

la candidature au mandat de député. Il est personnellement connu de chacun de nous. Chacun de nous, au cours de longues relations, a pu apprécier les hautes qualités, le savoir, qui font de M. X... une des personnalités les plus éminentes de notre département et le désignaient depuis longtemps à l'attention des électeurs.

Mais M. X... a, à notre dévouement, un titre de plus que le mérite que tous s'accordent à lui reconnaître : et un titre qui ne saurait laisser aucun de nous indifférent ; c'est qu'il est un enfant de ce pays, où il a été élevé, où il possède tous ses intérêts, enfin où sa famille est fixée et honorablement connue depuis de nombreuses générations.

Il est donc un des nôtres, dans l'acception la plus complète de ce terme ; et il est plus qualifié qu'aucun autre pour représenter à la Chambre des Députés les électeurs de N...

Quant au programme de M. X..., que nous examinerons à fond tout à l'heure, pour en arrêter définitivement les termes, vous le connaissez déjà dans ses grandes lignes. Vous avez pu remarquer qu'il est réellement inspiré par l'amour de la République, le souci du bien de la France, l'intérêt de nos populations : vous avez pu constater que c'est avec autant de prudence que de netteté, que M. X... a exposé ses vues sur les principales questions à la solution desquelles il promet de consacrer tous ses efforts.

Nous ne pouvons que lui être reconnaissants d'avoir si bien compris nos besoins et nos aspirations ; et, au nom du comité, je lui adresse, avec nos félicitations, nos plus vifs remerciements.

Or, messieurs, nous sommes ici réunis pour aviser aux moyens à employer pour faire aboutir la candidature de M. X...

Comme vous le savez, sans doute, notre candidat a déjà des concurrents qui, assurément, ne peuvent lui être comparés, mais auxquels il serait injuste de refuser toute valeur. Ces candidatures, quel que soit le peu de chances qu'elles aient d'aboutir, dans un pays de sens rassis et de fermes convictions comme le nôtre, menacent cependant de désagréger plus ou moins le bloc électoral et peuvent provoquer quelques scissions qui, même n'étant que passagères, n'en seraient pas moins regrettables.

Ces divers objets s'imposent avec une égale force aux préoccupations du comité.

Nous devrons, tout d'abord, étudier un plan complet de campagne électorale en faveur de M. X..., nous aurons ensuite à assurer l'exécution de ce plan et nous devrons enfin nous employer sans relâche à maintenir parmi les électeurs de N... la bonne discipline sans laquelle aucun groupement humain ne saurait connaître le succès.

Avant de donner la parole à notre dévoué secrétaire, je vous invite, messieurs, à crier avec moi : Vive la République ! Vive notre ville de N... ! Acclamons ensemble la candidature de M. X... !

● Allocution d'un écolier (collégien ou lycéen) à l'occasion de la visite d'un général.

Mon Général,

Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de pouvoir vous exprimer combien, mes camarades et moi, nous sommes touchés du grand honneur que vous avez bien voulu nous faire en rendant visite à notre école (ou : collège ; ou : lycée).

En nous enseignant la pratique des vertus civiques, nos excellents maîtres n'ont point manqué de nous inspirer, avec l'amour de la patrie, l'amour de ceux qui en défendent si jalousement, et avec tant d'héroïsme, le précieux symbole : le drapeau.

Nous tous, mon général, qui serons des soldats un jour — placés sous vos ordres, peut-être — nous saluons en vous un des plus glorieux mem-

bres de notre Armée dont les lauriers ne sauraient jamais se flétrir sous la direction d'aussi remarquables chefs.

Nos jeunes cœurs vous assurent, mon général, de notre inébranlable dévouement à la patrie et au drapeau tricolore.

● Toast et félicitations adressées par le maire d'une petite commune du littoral à un gardien de phare qui vient de recevoir une distinction honorifique.

Mon cher X...,

Chers Administrés et Amis,

Ce n'est pas tous les jours qu'un des nôtres reçoit une décoration et si les pouvoirs publics savaient combien il se dépense ici, quotidiennement, de dévouement et d'abnégation,

pour ne pas dire d'héroïsme, la plupart des hommes qui m'écoutent auraient leur boutonnière ornée d'un ruban. Mais, il faut bien le dire, nous ne faisons rien pour appeler sur nous l'attention du gouvernement !

Nos dirigeants sont trop loin, tandis que la mer, qui ne cesse de réclamer notre activité, et de nous créer de nouvelles occasions d'exposer notre vie en secourant nos semblables, la mer est toute proche. Aussi devons-nous être doublement fiers de voir qu'enfin le ministre a appris notre existence et a récompensé le plus méritant d'entre nous, soit dit sans vouloir diminuer le mérite des autres.

Yves X..., mon vieil ami, nous savons tous quelle rude et triste existence est celle de gardien de phare.

Oui, c'est une rude existence que la vôtre ! Veiller nuit et jour, oublier que l'on a froid, que l'on a sommeil, que l'on a faim, car le bateau ravitailleur ne peut pas toujours aborder l'îlot à jour fixe, quand la tempête jalouse jette ses vagues contre lui.

Je vous souhaite de pouvoir continuer encore pendant quelques années le service du phare ; je vous le souhaite aussi pour les passants de la mer auxquels chaque nuit vous indiquez, *indirectement*, leur chemin.

Tout le monde dans cette commune — à commencer par moi — vous estime et rend hommage à vos qualités. Tout le monde se réjouit de ce qui vous arrive. Aussi, mon cher X..., suis-je certain que personne ne se dérobera et que tous m'imiteront lorsque je vais lever mon verre à votre santé.

Tous mes amis, dites avec moi : A la santé de X..., notre vieil ami !

● Discours d'un conseiller général présidant la distribution des récompenses d'une société de tir.

Messieurs,

Je vous remercie tout d'abord de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'invitant à présider cette patriotique cérémonie. Nulle occasion plus favorable ne pouvait m'être offerte de prendre intimement contact avec votre active et utile société de tir, que je tiens en haute estime et pour laquelle j'ai, vous n'en doutez pas, une très vive sympathie. Certes, républicains convaincus, nous désirons la paix. La guerre est un redoutable fléau et nous devons tout faire pour l'éviter ; mais n'est-ce pas justement en nous y préparant que nous tiendrons nos adversaires en respect ?

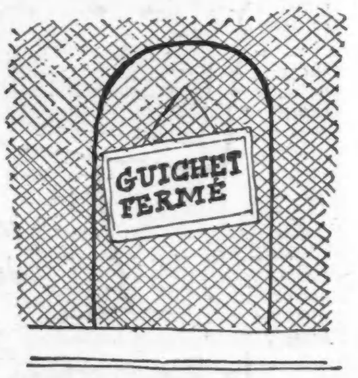
Votre tâche, messieurs, va être plus lourde encore avec cette nouvelle loi de deux ans que nous devons au gouvernement de la République et qui, établissant l'égalité entre tous les citoyens, nous donnera une armée véritablement nationale et définitivement républicaine. Mais il faut, pour que cette armée républicaine reste la première du monde, que vous aidiez ses chefs dans leur tâche difficile, et votre passé m'est un sûr garant que vous n'y manquerez pas. Je souhaite de voir toutes les communes du canton de Z... former, à l'exemple de la vôtre, des sociétés de tir qui sont la meilleure école du culte de la patrie et du dévouement aux institutions républicaines.

La nécessité de pareils groupements n'est plus à démontrer et les récompenses que leur accorde tous les ans le gouvernement font foi de l'intérêt qu'il leur porte. Le développement des sociétés de tir dans tout le pays nous préparera une génération de jeunes hommes au coup d'œil juste, à la main sûre, qui seront la force de la patrie et sa sauvegarde.

● Discours d'un directeur des Postes aux obsèques d'un receveur.

Mesdames, Messieurs,

La mort impitoyable et aveugle frappe autour de nous à coups redou-



blés. Les fleurs que nous apportâmes il y a quelques semaines sur la tombe du regretté X... sont à peine fanées, qu'il nous faut aujourd'hui dire adieu à celui que nous venons conduire à sa dernière demeure. Le destin n'a pas voulu que l'homme qui nous quitte achevât dans le calme du soir, après la tâche accomplie, une carrière dont il avait gagné toutes les étapes par un travail opiniâtre : il s'en va dans la plénitude de sa belle intelligence, jeune encore, terrassé par un mal qui a pu (mais après quelles luttes !) avoir

raison de sa résistance et de sa volonté de vivre, de vivre pour les siens. Car notre pauvre ami X... était doué des plus rares et des plus précieuses qualités de cœur et personne ne poussait plus loin que lui le culte de la famille. Cette délicatesse de sentiments redoubla la tristesse et l'amertume des derniers jours de sa vie, car sentant sa fin prochaine, il ne cessait de penser à ceux que sa disparition allait plonger dans une affreuse détresse et dans une inconsolable affliction.

Vous parlerai-je du fonctionnaire dont plus que quiconque je déplore la perte ? Je ne saurais mieux faire que de résumer ici sa laborieuse carrière administrative. Par son affabilité et la sûreté de son jugement, M. X... avait su conquérir l'estime et la sympathie de ses chefs et du personnel tout entier.

Né en... (retracer ici la vie du défunt).

C'est dans les fonctions de receveur qu'il donna enfin la mesure de sa réelle valeur, apportant dans son service un zèle et une application exemplaires. Sans cesse à la recherche d'améliorations et de réformes, il soumit à l'administration de nombreux et remarquables rapports, tendant à simplifier le travail des agents, à donner de nouvelles facilités au public, en un mot à tirer le meilleur parti des moyens d'action dont dispose l'administration.

Doué d'une puissance de travail remarquable, passionnément épris de son métier, il était pour moi un collaborateur précieux, d'un dévouement à toute épreuve. C'est avec une douloureuse émotion que je lui rends publiquement cet hommage mérité.

Que sa fidèle compagne, qui a été admirable de dévouement pendant sa longue maladie, et ses pauvres enfants, me permettent de leur exprimer ici, non de vaines consolations, mais notre profonde et sincère sympathie.

Au nom du personnel tout entier des Postes et des Télégraphes du département, j'adresse à l'excellent collaborateur que je perds en la personne de X... un suprême et douloureux adieu !

Toast à des conscrits

Jeunes Soldats,

Le temps est passé où les conscrits pleuraient en prenant le chemin de la caserne. Aujourd'hui, le départ des conscrits est une fête, et tous vous avez le cœur joyeux. Le régiment n'est plus matière à épouvante. Vous savez que vous y serez bien accueillis, bien nourris, bien vêtus, que vous y trouverez une nouvelle famille, plus grande, il est vrai, et qui est aussi

une excellente école, l'école de l'honneur et de l'égalité.

Vous nous reviendrez sous peu après avoir payé votre dette à la patrie. Vous vous serez fortifiés, aguerris et vous aurez appris à remplir le plus sacré des devoirs du citoyen : défendre le territoire contre l'envahisseur.

Conscrits, je lève mon verre en votre honneur ! Vive la classe 19... !

Toast à l'issue d'une réunion (ou congrès) de marchands de vins.

Après avoir étudié, débattu et solutionné les questions qui étaient inscrites à l'ordre du jour de notre réunion, il est bien juste que nous nous réjouissions en vidant nos verres en l'honneur de notre commerce et de ses représentants présents et absents.

Boire un coup de temps à autre est d'ailleurs une nécessité chez nous: vous le savez comme moi. D'abord il est naturel que nous nous rendions compte par nous-mêmes de la qualité des boissons que nous vendons. Ensuite on a fréquemment l'occasion de trinquer avec un client, et comme c'est lui qui paie, on ne doit pas la laisser échapper.

Au fond, quoi qu'en disent des moralistes atrabilaires, notre profession est une des plus utiles pour le maintien du régime et à beaucoup d'autres égards. Sans nous, comment se feraient les élections ? Y aurait-il même des élections ?

Grâce à nous, les gens altérés ou fatigués par le travail, ou assombris par les déceptions, peuvent se rafraîchir, se réconforter, retrouver leur bonne humeur. Chez nous, on se retrouve, on cause, on fait des projets, on agite des rêves — tout en consommant. Sans nous, les hommes redeviendraient sauvages, ou tout au moins, étant beaucoup plus chez eux, feraient de leur maison un enfer et rendraient leur femme malheureuse.

Et de quoi, sans nous, vivrait le viticulteur ; ne serait-il pas réduit à boire tout seul sa récolte ? Et le fisc ? Qui donc l'entretient gros et gras, si ce n'est nous ; n'est-ce pas dans nos tiroirs-caisses que, par d'invisibles suçoirs, il puise sa santé en pompant notre substance ? Vous le voyez, chers confrères, nous sommes des citoyens vraiment utiles, nous sommes les

piliers de la société, des commerçants honorables et bien pensants et, ce qui résume tout, nous sommes dans le Bottin.

Alors, buvons sans arrière-pensée et plutôt deux fois qu'une à la prospérité du commerce de vins, de vins et liqueurs. Buvons à la bonne santé et à la bonne humeur des débitants dont l'âme reluit comme le zinc de leur comptoir.

Vidons nos verres et adoptons cette devise : un verre plein, je le vide — un verre vide, je le plains.

Discours adressé au gagnant d'un prix automobile.

Mon cher Camarade,

Au nom de la grande industrie française, nous venons vous saluer et vous dire merci, à vous qui avez ramené à notre patrie la gloire de conquérir les lauriers dont tant d'autres nations se paraient depuis que nous avons été dépassés par les ouvriers étrangers pour leur avoir trop permis de copier nos œuvres.

Oui, vous avez droit à toute notre reconnaissance et à toute notre admiration. Car, par la fécondité de votre cerveau, par votre habileté et votre science, vous avez pu mettre au point et régler ce moteur merveilleux, capable de tourner à des vitesses fantastiques sans se briser. Par votre opiniâtreté au travail, vous êtes arrivé à vaincre la matière et à la préparer à un effort magnifique ; puis, sans crainte des mille dangers au milieu desquels vous vous aventuriez à la vitesse de X... kilomètres à l'heure, vous riant des dérapages, des pneus qui éclatent, des ressorts qui cassent, des roues qui se détachent de la fusée; malgré toutes ces embûches, dangers mortels pour vous, avec une habileté de conducteur incomparable, avec un sang-froid magnifique, vous êtes parvenu à battre vos redoutables concurrents. Oh ! oui, redoutables... et combien redoutés. Nous les craignions tous et tout bas chacun se disait qu'une fois de plus la France allait être vaincue dans cette lutte pacifique.

Pendant les premiers tours de cette ronde diabolique, nous avons cru toute chance perdue. Puis, soudain, un grand frisson a parcouru toute cette foule assemblée pour vous voir : vous veniez de dépasser plusieurs concurrents devant les tribunes, avec la vitesse d'un boulet de canon.

De longues minutes s'écoulèrent au milieu d'une anxiété fébrile, puis une acclamation formidable, poussée par des milliers de poitrines et suivie d'un tonnerre d'applaudissements, salua le petit point bleu que faisait au loin sur la route votre monstre d'acier, cependant semblable à un jouet entre vos mains de maître. Vous arrivez, vous passez en trombe, vous disparaissez de nouveau et, à chaque tour, vous ajoutiez une nouvelle avance. Pas un instant votre merveilleuse voiture n'a montré de défaillance, pas un instant votre volonté de vaincre, votre foi en vous et votre machine n'ont été ébranlées... et vous avez vaincu !

Oui, je vous le répète, nous sommes fiers à juste titre qu'une voiture française ait triomphé dans cette lutte, mais ce dont nous sommes plus fiers encore, ce qui fait notre orgueil, c'est que c'était un Français qui conduisait cette voiture. Non, notre prépondérance ne diminuera pas. Avec des hommes tels que vous, nous sommes sûrs de la conserver, notre industrie va prendre un nouvel essor et cela grâce à vous.

Encore une fois, je vous remercie au nom de tous.

Supplément 4 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Madame Express a :

● ***Servi*** à sa famille un « rosbif économique ». Présenté sous l'aspect d'un rôti normal, entouré de bardes, il s'agit, en fait, de viande hachée, assaisonnée et « reconstituée ». Un filet qui s'enlève d'un seul coup en le coupant aux deux bouts, remplace les habituelles ficelles. Si ce rôti n'a pas exactement le goût du vrai rosbif, il ne coûte pas non plus le même prix : 350 francs la livre. Attention ! Contrairement à ce qui est indiqué sur l'étiquette, il est préférable de le faire cuire un peu moins longtemps qu'un rôti ordinaire. (« Rosbif économique », dans toutes les chaînes de magasins à succursales multiples.)

● ***Assorti*** son bracelet de montre à ses robes. On en trouve maintenant en plastique de toutes les couleurs (bleu, vert, rose, jaune, blanc, rouge, etc.) et à des prix extrêmement raisonnables. Faciles à poser et à enlever, ils sont plus agréables, quand il fait chaud, que les bracelets de cuir ou de daim noir et... charmants sur un poignet bronzé. (250 fr. dans les « Prisunic ».)

● ***Parcouru*** une petite brochure que tout automobiliste n'ayant que de vagues notions de secourisme devrait avoir à son bord : « Que faire en présence des accidents de la route ». Sous une forme très succincte, toutes les possibilités d'accidents y sont passées en revue (du corps étranger dans l'œil à la fracture ouverte, en passant par la plaie à l'abdomen, l'hémorragie, etc.), avec les soins à donner et, surtout, les erreurs à ne pas commettre, par exemple : faire boire de l'alcool à un blessé.

A la fin du livre, un petit chapitre, réservé aux automobilistes débutants, indique toutes les choses à ne pas faire si l'on veut éviter le ridicule de s'accidenter tout seul avec une voiture à l'arrêt. (Edité par la Croix-Rouge, aux Editions médicales Flammarion, 125 fr.)

● ***Acheté*** pour partir en vacances un « nécessaire à couture » qui ne tiendra aucune place dans ses bagages. C'est un étui en plastique en longueur qui se replie et contient sept aiguilles et des torsades de fil de couleurs diverses (25 nuances environ, y compris le noir et le blanc). (290 fr.; rayon Mercerie des Galeries Lafayette.)

● ***Expérimenté*** pour son chien (après approbation d'un vétérinaire) une pâtée toute préparée conditionnée en boîte métallique.

Très commode en vacances pour assurer à l'animal une nourriture saine et équilibrée, facile à emporter, cette conserve permet, en outre, de confier une bête (chien ou chat) à des amis ou à sa concierge sans leur infliger la corvée d'une préparation.

Cette nouvelle spécialité alimentaire pour animaux contient de la viande fraîche (bœuf ou cheval), carottes, poireaux, oignons frais, riz, flocons d'avoine, huile de foie de morue et levure de bière comme apport vitaminique, ainsi que du phosphate de calcium. Dans la pâtée pour les chats, une partie de la viande est remplacée par du poisson (Canigou pour chiens et Ronron pour chats ; 150 fr. la boîte pour deux à quatre repas, selon la taille de l'animal. Duquesne, 32, rue Caumartin, et certains « Prisunic » parisiens).

CUISINE :

● **11 recettes pour ménagères d'été**

(Photos Eve.)

EN FAISANT VOTRE MARCHÉ, PENSEZ A...
(Voir pages III et IV.)

● ***Appris*** qu'une « unité téléphonique » interurbaine ne dure pas trois minutes comme on le croit généralement, mais trois minutes onze secondes. Comme on se téléphone beaucoup plus de ville à ville en période de vacances, il peut être utile de savoir que la sonnerie que l'on entend au bout de trois minutes n'est qu'un avertissement. Il reste encore onze secondes sans surtaxe, ce qui devrait être largement suffisant pour terminer une conversation téléphonique.

● ***Marché*** sans fatigue tout un jour d'été en mettant dans une paire de ballerines des semelles à voûte plantaire « standard ». Ces semelles ne sont pas vraiment des semelles orthopédiques (elles ne sont pas faites sur mesure) mais correspondent aux pointures courantes de chaussures. Elles permettent de résoudre le problème « talons hauts » - « talons plats », les deux étant également fatigants à porter pendant les grosses chaleurs. (800 fr. Pharmacie Canonne, 90, boul. de Sébastopol, Paris.)

● ***Posé*** sur le pare-brise de sa voiture un dispositif qui permet de rouler la nuit sans être gêné par l'éblouissement des phares. Il s'agit d'un simple petit rectangle de mica filtrant. Il se fixe par une ventouse et peut se relever grâce à une rotule. Tout le problème consiste à trouver le bon emplacement sur la vitre, c'est-à-dire le point précis où les phares des voitures venant en sens inverse projettent généralement leur faisceau lumineux. (Dispositif Bob. Tous marchands d'accessoires auto : 975 francs.)

MARCHÉ D'ÉTÉ

L'ÉTÉ, on rencontre au marché deux sortes de néophytes : les maîtresses de maison dont « la bonne » est en vacances et les hommes provisoirement célibataires. A leur intention Madame Express a réuni quelques conseils d'achat (et de conservation) que les premières ont peut-être oubliés et que les seconds ignorent probablement :

● Le melon : il est à point lorsque sa queue se détache facilement. Il est plus sucré s'il est « mâle » c'est-à-dire s'il porte un petit point noir sur la base opposée à la tige.

● Les yaourts et le lait : ils portent sur le couvercle une date indiquant la limite de consommation sans risques.

● Les « herbes », pratiquement introuvables à Paris pendant l'été (faute d'arrivages) : on peut les remplacer en utilisant les herbes en poudre vendues en flacon (à Paris, 80 francs chez Hédiard, 21, place de la Madeleine).

● Les quantités : il faut éviter autant que possible d'avoir des restes quand on est seul ou à deux. C'est autant de gâché. Les hommes surtout

VICHY PARTOUT : A PARIS, AU MARCHÉ DE L'ALMA.

ENQUÊTE

La mode spontanée

● *En six mois, 13.000 tonnes de vichy ont été épuisées. Comment est née l'épidémie ?*

ROBES, bikinis, chapeaux et chemises, jupes, sandales, shorts et pantalons : le vichy à carreaux est partout. L'uniforme a envahi les plages, de la Côte d'Azur à la Côte basque, émaille les « planches » de Deauville, transforme les Champs-Elysées en damier multicolore.

D'où vient cette mode fulgurante qu'aucun couturier n'a imposée ? Qui a donné le mot d'ordre ?

L'épidémie a germé à Saint-Tropez dans la boutique de Mme Vachon. Sporadique et localisée pendant trois saisons, elle a pris son essor au printemps, lorsque plusieurs grands magazines féminins — hebdomadaires et mensuels — ont consacré leur numéro d'été, paraissant à la fin du mois de mai, à un reportage « mode Côte d'Azur ».

Provinciales et Parisiennes ont alors été attirées... mais vexées.

La réaction générale a été : « *Tous ces journalistes sont d'un snobisme révoltant ; comme si nous pouvions toutes aller faire nos courses à Saint-Tropez !* »

Trois semaines plus tard, la presque totalité des articles photographiés à Saint-Tropez était disponible dans tous les magasins à succursales multiples.

Le mouvement était lancé ; les 62 cotonniers français fabriquant le « vichy » et son frère jumeau, plus fin et plus serré, le « zéphyr », étaient débordés de commandes, les détaillants dévalisés, les intermédiaires suppliés : « Vous ne pourriez pas m'avoir un petit coupon parme ? », les boutiques prises d'assaut. Le prix de la matière première ne changeait pas (300 à 400 francs le mètre), mais l'offre demeurant toujours en deçà de la demande, les robes de vichy qui valaient 3.000 francs dans les magasins à prix uniques s'arrachaient bientôt pour 20.000 francs dans les magasins de luxe.

Ce phénomène de « mode spontanée » est, selon les spécialistes du textile, une des nombreuses manifestations de l'imagination moderne qui tend de plus en plus à utiliser des objets simples à des fins bizarres et insolites. Exemples : « Ce cor de chasse ferait une lampe ravissante », ou : « Ce carton à chapeau pourrait devenir un sac élégant », ou encore : « Ce coffre à pain ancien serait idéal pour classer mes disques. » La mode du vichy relève du même principe : tabliers et rideaux de cuisine autrefois, il est presque devenu robe du soir aujourd'hui.

La fin de la saison

C'est surtout une constatation impressionnante :

1) du pouvoir de la presse ;

2) du rôle que joue désormais la confection dans la diffusion d'une mode.

10.270 tonnes de vichy ont été fabriquées en France en 1956, plus de 13.000 tonnes cette année ; les stocks, constitués en janvier, sont presque totalement épuisés. Juillet est considéré comme la fin de la saison et près de quatre mois sont nécessaires à la fabrication d'un tissu (tissage, teinture, etc.). Il est évident que les industriels ne se risqueront pas maintenant à stocker du « tissé carreaux ». Si l'on excepte la chemise ou la marinière déjà « classiques », il est probable que robes et pantalons (rose et blanc, vert et blanc, bleu et blanc, etc.) seront l'année prochaine violemment démodés et que « le temps du vichy » sera révolu le 27 juillet prochain, date de la première présentation des nouvelles collections.

Couleurs choisies par les couturiers dans les collections de tissus : le noir, le jaune, le vert sombre, le marron foncé. Bref, dans l'ensemble, des couleurs sourdes, en réaction contre les couleurs vives.

à l'heure du cocktail

OLD NICK

le véritable « petit punch » antillais

bien glacé

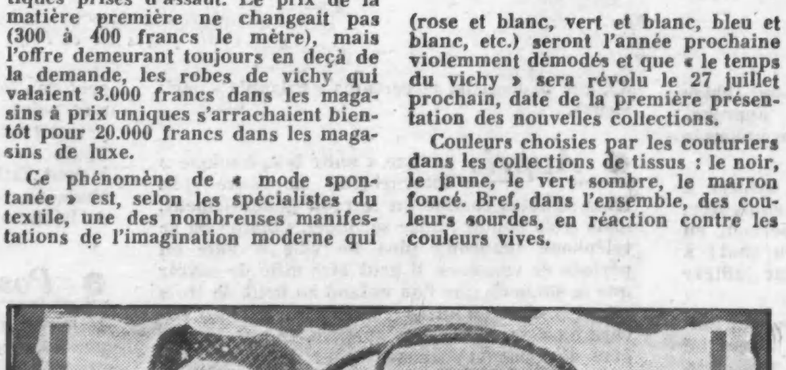
sur un cube de glace
2 doigts d'OLD NICK PUNCH
1 zeste de citron

préférez-vous le préparer ?
2/3 OLD NICK RHUM BLANC
1/3 sirop de sucre de canne
1 zeste de citron

exclusivités Bardinet-Negrita

...A CANNES, PAR-DESSUS LA TÊTE

...A SAINT-JEAN-DE-LUZ, SUR TOUTES LES JUPES



...EN ITALIE, POUR LES COLLIERS DE CHIEN

CUISINE

Pour réveiller l'appétit

● *11 recettes qui vous éviteront de passer l'été derrière vos fourneaux*

ON n'a pas faim quand il fait chaud ; pourtant, il faut manger. On n'a pas envie de faire la cuisine quand on est en vacances ; pourtant, il faut nourrir sa famille. Cuisiner quand on est un homme seul chez soi pendant l'été est bien fastidieux ; pourtant, on se lasse vite du restaurant à tous les repas. Le plat « cuisiné » acheté chez le charcutier du coin ou chez le rare « italien » ouvert en août n'est tout de même qu'une solution de secours.

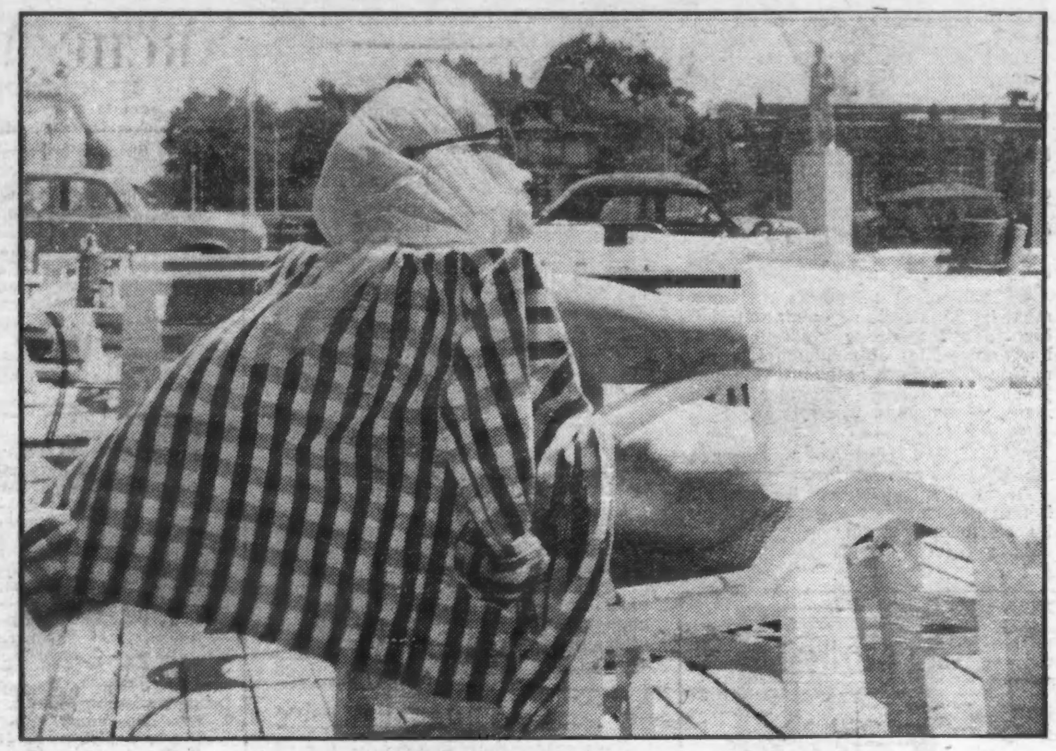
Pour les maîtresses de maison qui, chez elles ou dans une villa louée, continueront cet été à faire la cuisine ou à composer des menus, voici onze recettes de plats agréables à manger l'été et qui vous éviteront de prendre la cuisine en horreur pendant les chaleurs :

● Des plats rafraîchissants :

ils renouvelleront la gamme des salades et des crudités en tous genres

TOMATES FOURRÉES

8 *tomates.*



...A DEAUVILLE, SUR TOUS LES DOS

essuyées. Vous ajoutez la farine, le gruyère, le sel, le poivre, les œufs battus. Vous mettez cette pâte à la poêle dans un fond d'huile fumante, vous l'aplatissez et, au bout de six à sept minutes, vous retournez comme une crêpe. Vous laissez cuire sur l'autre face environ huit minutes.

Des plats à faire par les hommes :

préparées par ces messieurs, les grillades sont souvent de grandes réussites

BROCHETTES DE FOIE

350 gr. de foie.
200 gr. de lard.
30 gr. de beurre.
De l'huile.
Citron, persil.

Pour les grillades, deux principes essentiels : badigeonnez d'huile ce que vous voulez griller ; assurez-vous que les barreaux du gril sont brûlants.

Vous coupez le foie et le lard en petits carrés d'environ 4 centimètres sur 2. Vous passez très rapidement (deux minutes) le foie dans la poêle avec un peu de beurre ou d'huile très chauds (ce n'est pas indispensable mais cela facilite beaucoup la mise en brochettes). Vous enfilez sur les brochettes un carré de foie, un carré de lard. Vous trempez dans l'huile et vous faites griller environ dix minutes. Arrosez de jus de citron et de persil haché très fin.

COQUILLAGES

1 litre 1/2 de coquillages.
1 verre de vin blanc.
2 cuillerées d'huile.
2 oignons.
1 carotte.
1 gousse d'ail.
Persil.
Poivre.

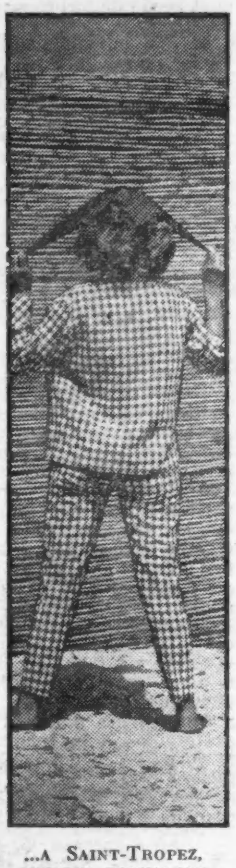
D'abord, laver les coquillages à grande eau. Puis vous les mettez dans une casserole avec le vin blanc, les oignons et la carotte émincés, le persil, l'ail, le poivre. Vous faites cuire à feu vif pendant environ quinze minutes. Quand ils sont ouverts, vous les mettez sur un plat, puis vous passez la sauce et vous les arrosez.

Des plats pour celles qui veulent cuisiner :

Madame Express ne voudrait pas les décourager de mijoter quelques petits plats pendant qu'elles en ont le temps

UNE BOUILLABAISSE

2 rascasses.
1 petite dorade.
2 merlans.
4 rougets.
1 saint-pierre.
1/2 verre d'huile d'olive.
3 tomates.



...A SAINT-TROPEZ, SUR LES PANTALONS

2 oignons.
1 gousse d'ail.
1 verre de vin blanc.
Persil, thym, fenouil.
Laurier, safran.

Pour ceux qui vont dans le Midi.

Vous mettez les merlans, la dorade, les rougets dans une grande casserole avec l'huile, les oignons émincés, les tomates épépinées et coupées en morceaux, l'ail, les herbes, le vin, et assez d'eau bouillante pour couvrir le tout. Vous faites bouillir cinq à six minutes. Puis vous ajoutez rascasses et saint-pierre. Laissez bouillir encore huit à dix minutes.

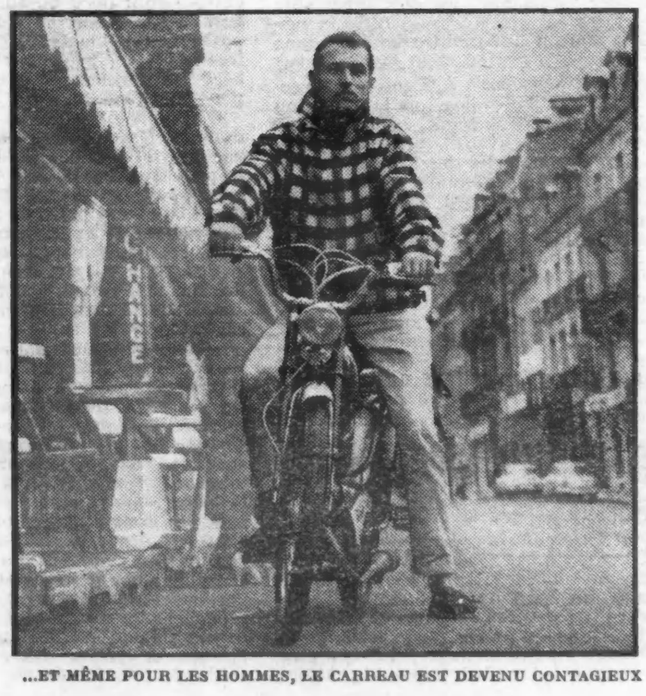
Vous versez le bouillon sur des tranches de pain posées au fond des assiettes. Le poisson peut se servir en même temps ou bien à part avec une sauce à l'ail.

LAPIN AU VIN BLANC

Un lapin coupé en morceaux.
1 cuillerée à bouche de beurre.
1 cuillerée à bouche de saindoux.
2 cuillerées à bouche d'huile.
1/2 litre de vin blanc.
3 oignons émincés.
1 gousse d'ail.
Du persil.
Une douzaine (ou plus) de saucisses chipolatas.

Vous mettez dans la poêle le saindoux, le beurre et l'huile. Vous faites dorer les morceaux de lapin. Vous ajoutez les oignons, l'ail, le persil la moitié du vin blanc. Salez. Laissez mijoter à petit feu pendant environ trente-cinq minutes. Alors, ajoutez le reste du vin blanc et les saucisses. Laissez encore quarante-cinq minutes sur le feu.

Réchauffé, ce plat est excellent.



...ET MÊME POUR LES HOMMES, LE CARREAU EST DEVENU CONTAGIEUX

Vous pouvez l'accompagner de riz blanc.

Des plats qui attendent :

ils peuvent être préparés la veille, conservés plusieurs jours et mangés n'importe quand

LES MAQUEREAUX FROIDS

6 ou 8 maquereaux moyens.
4 verres de vin blanc.
2 verres de vinaigre.
1 grosse carotte.
2 oignons.
Laurier, persil.
Sel, poivre.

Vous faites bouillir pendant quinze minutes, dans le vin blanc additionné de vinaigre, la carotte et les oignons coupés en rondelles fines, le laurier, le persil avec sel et poivre. Vous jetez ce liquide sur les poissons préparés que vous avez disposés dans un plat creux allant au feu. Vous laissez frémir à feu modéré pendant quinze minutes. Vous laissez refroidir. Vous mettez au frais. Ainsi préparés, les maquereaux se conservent plusieurs jours. On s'en sert quand on n'a pas envie de faire la cuisine.

LE RIZ D'ÉTÉ

Vous en faites cuire pour trois fois (on compte deux cuillerées par personne) et vous le divisez en trois parties :

1) vous l'accommodez en salade avec une vinaigrette bien relevée, et vous le mélangez avec des crevettes ou des moules, ou du thon. Ou bien avec des restes de viande coupés en dés, du cervelas, des oignons, des cornichons.

2) Vous le servez comme dessert, mélangé avec des fruits coupés en morceaux (abricots, pêches, poires), ou des framboises, des fraises des quatre-saisons. Vous sucrez le tout et vous recouvrez d'un peu de crème fraiche. Servez frais.

3) Le troisième jour, faites-en la base d'un plat unique : par exemple, mélangez-le avec de la sauce tomate, disposez dessus du jambon, une couche de sauce tomate, du gruyère, et passez au four pendant quinze minutes.

Et une boisson d'après-dîner :

1/2 bouteille de champagne frappé.
1/2 bouteille de vin blanc très sec glacé.
Le zeste d'un citron.
Le jus d'un demi-citron.
1 kg. de pêches.
Attention : laissez glacer au moins 3heures.

Jetez soit dans le champagne, soit dans le vin blanc (indifféremment) le zeste et le jus de citron. Epluchez ensuite le kilo de pêches, dénoyautez-les, coupez-les en morceaux et mettez-les au réfrigérateur ou à la glacière.

Juste avant de servir, mélangez le tout.

MAISON

Le confort dans la cuisine

Si vous profitez de l'été pour faire de grands travaux.

LA cuisine est le pivot de l'appartement. Une maîtresse de maison dépourvue de personnel domestique y passe en moyenne quatre heures par jour (plus, si elle a des enfants). De cette pièce utilitaire par excel- →

Au-dessus d'AIX-LES-BAINS
à PUGNY-CHATENOD
LA CHATAIGNERAIE
Ecole secondaire de Jeunes Filles
Enseignement du 1er cycle
Inscriptions
pour la rentrée de septembre

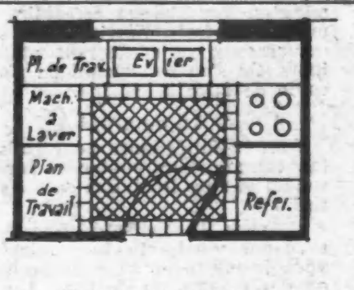
lence, il faut donc tenter de faire un lieu agréable à vivre. Pour des raisons strictement financières, rares sont ceux qui peuvent faire appel à un spécialiste. Mais, avec un peu de réflexion, des frais judicieusement répartis et un bon plan d'ensemble, il est relativement facile d'aménager une cuisine en fonction des besoins de celle qui y travaille.

A l'attention de ceux qui désirent profiter de l'été (moment où les enfants sont en vacances) pour faire exécuter des travaux dans cette pièce, voici quelques suggestions pratiques.

L'architecture commande

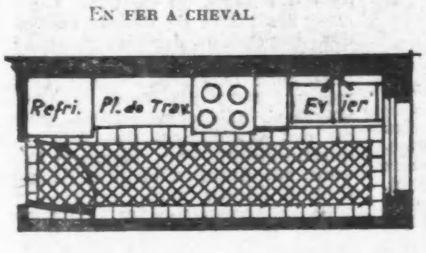
Les frais à engager étant souvent importants, il est nécessaire d'établir à l'avance un plan général, quitte à procéder ensuite par étapes.

L'erreur à ne pas commettre consiste à acheter un appareil coûteux, en disproportion avec les ressources du moment, et à lésiner sur la chose utile.

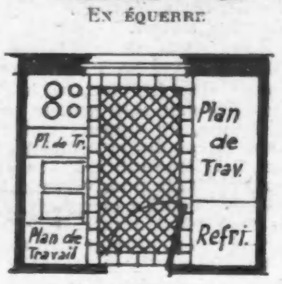


En fer a cheval

En équerre



En ligne



En couloir

En fonction de l'architecture générale de la pièce, plusieurs dispositions peuvent être envisagées :

1) Cuisine en ligne : Tout le centre de travail est du même côté. C'est la disposition à choisir lorsque la pièce est étroite et longue.

2) Cuisine en couloir : Un étroit passage sépare les deux cloisons parallèles où sont développés les centres de travail. (Disposition classique lorsque la porte d'entrée fait face à la fenêtre et qu'il est impossible d'installer l'évier so cette dernière.)

3) Cuisine en fer a cheval : Parfaitement adaptée aux lois du travail, elle occupe trois côtés d'un rectangle ou d'un carré.

4) Cuisine en équerre : Deux murs en angle droit sont équipés, laissant le reste de la pièce libre pour une table roulante, une planche à repasser ou un coin repas.

Quel que soit le plan arrêté, la disposition des éléments doit être prévue en fonction du travail, c'est-à-dire dans l'ordre :

- Stockage des denrées (réfrigérateur, resserres à légumes, etc.).
- Préparation des aliments (plan de travail, table).
- Cuisson des aliments (appareil de cuisson, réchaud, four, etc.).
- Vaisselle (évier, paillasses, égouttoirs muraux ou non).
- Rangement (éléments de rangement de la batterie de cuisine et, dans bien des cas, de la vaisselle et de l'argenterie, les appartements modernes de dimensions restreintes ne comportant pas de salle à manger et rarement de meubles vaisseliers).

L'ordre des travaux

Avant d'entreprendre les travaux, il faut déterminer l'ordre dans lequel ils se feront, sinon on s'expose à devoir refaire toutes les peintures parce qu'on aura oublié de revoir l'installation électrique. Voici le déroulement logique des opérations :

1) Déplacement des compteurs : Un compteur mal situé peut compromettre un aménagement correct. Il faut demander une autorisation à l'E.D.F. ou au Gaz de France qui enverront un inspecteur et vous donneront l'adresse d'un spécialiste habilité à faire ces travaux. Le même inspecteur viendra ensuite vérifier s'ils ont été correctement exécutés.

2) Maçonnerie : Dans les cuisines anciennes, on peut avoir à supprimer une paillasse d'évier mal située, un vieux fourneau, une hotte encombrante (avant de la supprimer, bien faire vérifier par un fumiste qu'elle n'est pas indispensable à l'aération). Il faut alors faire appel à un maçon. Ce dernier peut aussi, si besoin est, entreprendre de rehausser le mur de soubassement de la fenêtre, lorsque l'on veut y placer l'évier. (Demander un devis préalable et faire entreprendre ces travaux par une maison qui tiendra compte dans ce devis de l'enlèvement des gravats.)

3) Carrelages : Les sols en carrelage ou la réfection de carrelages muraux existants doivent être faits avant la plomberie dans la grande majorité des cas. Il importe cependant que plombier et carreleur se mettent d'accord pour que l'un n'abîme pas ce que l'autre a terminé.

S'il s'agit d'un revêtement plastique (Dalami, Dalflex, Gerflex, etc.), la mise en place se fera tout à la fin, après le passage des peintres.

4) Plomberie : La mise en place d'un nouvel évier, les travaux d'amenée d'eau chaude et froide, l'installation d'un chauffe-eau, sont du ressort du plombier. Ils sont en général coûteux et demandent à être faits avec grand soin. Il importe de surveiller les ouvriers pour qu'un minimum de tuyauterie soit apparente, aussi bien pour des raisons d'esthétique que d'entretien.

5) Electricité : La remise en état générale du circuit, les installations d'appareils d'éclairage, les branchements de réfrigérateurs, cuisinières et fours électriques, ainsi que les prises pour petit appareillage électro-ménager, doivent être considérés dans leur ensemble. Attention aux prises de courant au sol, dangereuses, qui risquent en outre de gêner la mise en place des blocs de rangement existants ou futurs.

6) Menuiserie : Dans une cuisine de dimensions standard, avec des murs bien d'équerre, et pas de renfoncement, des éléments fabriqués en série trouvent facilement leur place. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une pièce mal équilibrée, aux murs de travers avec coins et recoins. Dans ce cas, un menuisier est indispensable, il fabriquera des éléments sur mesures et installera des planches, étagères, placards, encadrant les appareils de base : réfrigérateur, cuisinière, machine à laver, etc. Ce travail se fait sur devis. En faire établir plusieurs comparatifs.

7) Peinture : S'il est un domaine dans lequel la qualité paye, c'est bien la peinture dans une cuisine, murs et plafonds devant être lessivés au minimum une fois par an.

(Si, pour des raisons d'économie, il est impossible de faire exécuter tous les travaux préalables, à l'exception de maçonnerie, électricité et plomberie, les « fonds », apprêts, rebouchages bien faits faciliteront des raccords ou une nouvelle couche de laque ultérieure.)

Les dépenses qui valent la peine

Sans entrer dans une remise à neuf complète d'une cuisine, il est un certain nombre d'améliorations qui changent la vie de la préposée aux travaux culinaires :

- Un chauffe-eau au-dessus de l'évier donne de l'eau chaude en permanence, évite des transports dangereux d'eau bouillante et permet de faire une vaisselle hygiénique. (Prix moyen : 35.000 francs, installation comprise.)
- Un évier à double bac, qu'il soit en grès émaillé ou en acier inoxydable, supprime la manipulation des bassines et cuvettes, fait gagner un temps considérable, rend la corvée de la vaisselle plus facile. (Prix variant suivant le modèle choisi, depuis 40.000 francs s'il n'y a pas de changement de place.)
- Des revêtements de tables et de plans de travail en plastique stratifié sont non seulement esthétiques, mais solides, résistant à la chaleur et d'un entretien extrêmement facile. Attention ! Les stratifiés noirs sont plus difficiles à entretenir.
- Une hotte de verre armé ou de plastique dissimulant le tuyau d'évacuation des gaz brûlés et un aspirateur de buée protègent les peintures et évitent aux odeurs de cuisine de se répandre dans le reste de l'appartement.

Attention ! Sans aspirateur, la hotte est la plupart du temps insuffisante et même nuisible, car elle renvoie vers la pièce (donc le reste du local) fumée et odeurs.

- Plusieurs points d'éclairage sont préférables à un plafonnier central, le corps de la personne qui travaille faisant ombre. L'idéal consiste à en placer trois. Au-dessus de l'évier, du plan de travail et de la cuisinière.

Ce qu'il faut savoir

- Les normes françaises en ce qui concerne la hauteur des éléments de cuisine sont de 0 m. 80. Si vous êtes grande (au-dessus de 1 m. 68), faites poser vos éléments sur socles. Il est très fatigant d'avoir à travailler courbée. Les normes suédoises par exemple sont de 0 m. 90.
- La profondeur des éléments bas dont le dessus forme plan de travail varie de 50 à 57 cm. La distance entre le plan de travail et la base des éléments suspendus doit être de l'ordre de 40 à 45 cm pour ne pas gêner les mouvements. Ces éléments suspendus sont en général profonds de 30 à 35 cm pour ne pas être une entrave lorsque l'on travaille debout.
- Rien ne vaut le carrelage comme revêtement des sols et les carreaux de faïence muraux dans une cuisine. Prix : depuis 4.000 francs le mètre carré posé pour le sol et 8.000 pour les murs. A défaut, les revêtements thermo-plastiques (genre Dalami) posés par un spécialiste sur une chape spéciale offrent l'avantage d'être insonores (prix : depuis 3.000 francs le mètre carré posé).
- Les grands magasins parisiens se chargent des travaux d'aménagement des cuisines, totaux ou partiels, et possèdent des gammes étendues d'appareils électro-ménagers allant du réfrigérateur au moulin à café électrique. Ils consentent pour l'ensemble, travaux et achats, des conditions de crédit fort intéressantes.

A VOIR, A ÉCOUTER

cinéma

Le Beau Serge : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Bonaparte.*)

Drole de drame : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

Quai des brumes : Gabin et Morgan dirigés par Carné. (*Celtic.*)

Quai des Orfèvres : Jouvet dans un bon policier mis en scène par Clouzot. (*Actua-Champo, Rambouillet-Palace.*)

Les Visiteurs du soir : complaintes et diableries, une visite inoubliable. (*Capri.*)

Les Inconnus dans la maison : les débuts de Clouzot. (*Variétés-Parisiennes, Nouveau-Théâtre, Montparnasse.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Concordia.*)

Les Tricheurs : surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle. Les « tricheurs » y amènent leurs parents. (*Hollywood.*)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », un film de Claude Chabrol imparfait et savoureux. (*Raimu.*)

L'Homme aux colts d'or : un western de Dmytryk et des cow-boys qui réfléchissent. (**Marbeuf.*)

De la bouche du cheval : Alec Guinness dans une vie de bohème insolite vous fera rire... jaune. (*Studio Bertrand.*)

Le Couple invisible : une comédie américaine de la bonne époque. (*Studio 43.*)

Yang Kwei Fei : un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. (**Studio de l'Etoile.*)

Hiroshima, mon amour : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (**Vendôme, *George-V.*)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (**Marignan, *Français.*)

Les 400 Coups : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (**Marivaux, *Colisée.*)

Les chemins de la haute ville : un film anglais audacieux et libre. Simone Signoret y est une amoureuse émouvante. (**Lord Byron.*)

Rio Bravo : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Elysées-Cinéma.*)

Pour qui sonne le glas : Peu de Hemingway mais beaucoup d'Ingrid Bergman (*Studio 28.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures) (*La Pagode.*)

Les Enfants du paradis : Carné-Prévert. (*Studio Raspail.*)

Le Million : René Clair poétique, et la plus célèbre poursuite du cinéma. (**Monte-Carlo.*)

La Bandera : la Légion étrangère, selon le « réalisme » de 1935. Ce qui faisait vibrer nos parents. (**Studio Publicis.*)

* *Salles climatisées ou « ventilées ».*

son et lumière

Paris, Hotel des Invalides : « Le retour des cendres de Napoléon », tous les soirs à 22 h. et 23 h. (300 fr.; places assises : 500 fr.).

Beaugency (Loiret), 140 km. de Paris : les jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 21 h. 45 (100 fr.).

Chambord (Loiret), 160 km. de Paris: tous les soirs à 22 h. 30 et 23 h 30 (250 fr.).

Chantilly (Oise), 41 km. de Paris : les samedis et dimanches, à 21 h. 45 (200 fr.).

Compiègne (Oise), 76 km. de Paris : « Les Impromptus de Compiègne », samedis, dimanches et fêtes, à 21 h. 45 (200 fr.).

Grosbois, 21 km. de Paris : « Napoléon à Grosbois », tous les soirs à 22 h. (250 fr.; le vendredi, places assises : 500 fr.).

Versailles (Seine-et-Oise), 21 km. de Paris : « A toutes les gloires de France », les vendredis, samedis et dimanches (450 fr.; le vendredi, places assises : 1.500 fr.).

Vézelay (Yonne), 225 km. de Paris : tous les soirs à 21 h. (300 fr.).

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Djenane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

L'Institut d'Etudes Supérieures
Cours Denis Huisman
organise sur place
UNE PREPARATION DE VACANCES
(groupes à effectifs limités) aux examens suivants :
BACCALAURÉATS
TOUTES SERIES
3 août au 6 septembre
BACCALAURÉATS
admissibles de juin
17 août au 6 septembre
PROPÉDEUTIQUE
Toutes options
24 août au 20 septembre
M.G.P. - M.P.C. - S.P.C.N. - P.C.B.
Licence et capacité en droit
(1re et 2e années)
H.E.C. - Jeunes Filles
Institut d'Etudes Politiques de Paris
24 août au 30 septembre
Certificats de
LICENCE ES LETTRES
1er au 30 septembre
RENSEIGNEMENTS et INSCRIPTIONS :
76, rue d'Assas - PARIS-6e
LIT. 20-18

AMÉRIQUE

Les chances du « fidélisme »

● *Fidel Castro, après une démission spectaculaire, est revenu au pouvoir à Cuba. Tout-puissant dans son île, il se heurte à l'hostilité déclarée des Etats-Unis. Quelles sont ses chances de réussite ?*

EN décembre dernier, à la veille de sa victoire, Fidel Castro affirma plusieurs fois à des observateurs américains que son gouvernement ne projetait ni nationalisations, ni expropriations, ni réforme agraire radicale et qu'il se montrerait amical à l'égard des Etats-Unis.

Il y a un mois, Fidel Castro annonçait la réforme agraire la plus radicale depuis la révolution mexicaine de 1910, l'expropriation des compagnies sucrières américaines, sa résolution à exporter la révolution dans le reste des Caraïbes et sa volonté de tenir tête au géant nord-américain.

La semaine dernière, face aux résistances provoquées par sa politique, M. Castro donnait sa démission. Des grèves spontanées éclatèrent dans tout le pays, un rassemblement monstre s'organisa devant le palais présidentiel, la foule clama qu'elle suivrait Fidel « jusqu'à la mort » et, vingt-quatre heures après sa démission, Fidel avait gagné une nouvelle manche : le président Urrutia, en désaccord avec la politique « fidéliste », s'était effacé et Fidel Castro était en selle plus solidement que jamais. Il est maintenant seul maître du terrain et, plébiscité par voie d'acclamation, libre de développer la politique radicale inaugurée il y a un mois.

L'exemple du Guatemala

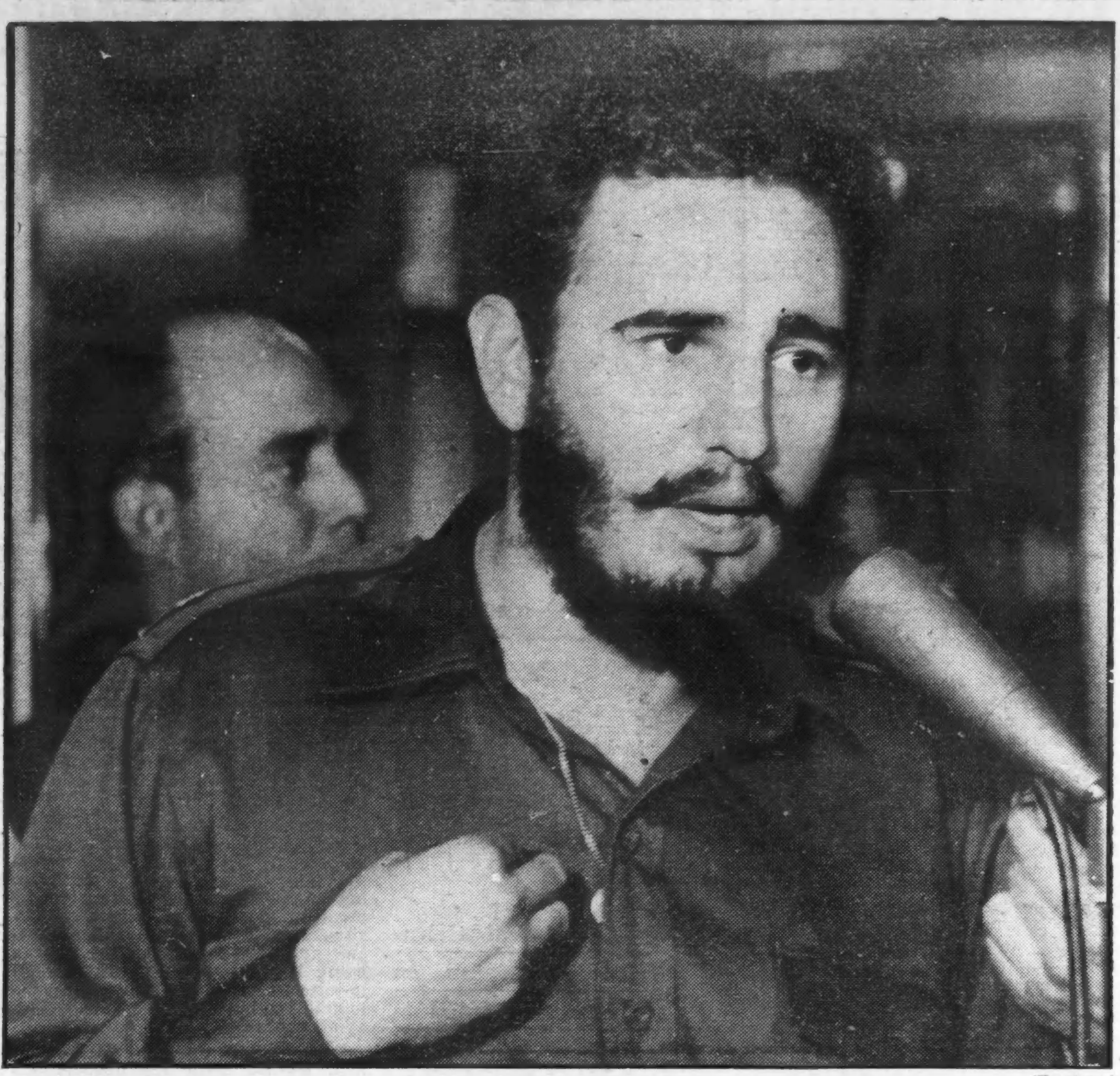
Pourquoi cette radicalisation ? Fidel Castro aurait-il caché son jeu en se présentant comme un réformateur modéré six années durant ? La vérité paraît plus complexe. Depuis sa victoire, M. Castro semble avoir étudié avec attention l'histoire récente de l'Amérique latine, à commencer par celle du Guatemala.

Chaque fois que la révolution triomphe de la dictature dans un pays latino-américain où les intérêts « yankees » sont prépondérants, une campagne d'intimidation s'organise aussitôt aux Etats-Unis. Le gouvernement révolutionnaire est accusé de sympathies communistes, la liste de ses membres « suspects » est répandue par la presse et des exilés viennent témoigner devant des commissions du Congrès, à Washington, sur le noyautage de l'équipe révolutionnaire par les « agents du Kremlin ».

Au Guatemala, cette campagne avait produit l'effet attendu. Soucieux de ne pas s'attirer les foudres nord-américaines, le gouvernement Arbenz s'était borné à une réforme agraire modérée. Il n'avait pas osé appliquer intégralement et rapidement les mesures d'expropriation et de redistribution prévues. Pourtant, au lieu de lui accorder le répit escompté, les puissances financières « yankees » poursuivirent de plus belle leur campagne de dénonciation. Elles financèrent, sur le sol de dictatures voisines, des armées de mercenaires et d'exilés politiques qui, en 1954, passèrent à l'assaut.

Faute de s'être attaché, par l'exécution de réformes audacieuses, les paysans et ouvriers qui l'avaient porté au pouvoir, le gouvernement Arbenz, mollement défendu par l'armée de métier, s'effondra en quelques jours.

Fidel Castro a sans doute médité cette leçon. Les accusations de communisme pleuvent sur lui comme elles plurent sur Arbenz. Dès le mois de mars dernier, le « généralissime » Trujillo, tyran capricieux de la République de Saint-Domingue — où, officiellement appelé « el Benefactor », il possède 70 % des plantations sucrières et la presque totalité des raffineries — forma une légion internationale de 25.000 réfugiés et mercenaires.



(Keystone.)

M. FIDEL CASTRO A LA HAVANE.
« Quels que soient leurs sentiments anticommunistes... ».

Face aux périls extérieurs, Fidel devait choisir ses appuis : devait-il miser sur les gros et moyens propriétaires et sur les cadres (peu sûrs) de l'armée de métier, ou, au contraire, sur la grande masse des petits paysans et des fermiers exploités par les sucreries (nord-américaines) et sur les syndicats ouvriers ?

Poser la question, c'était déjà y répondre : le « fidélisme » devait sa victoire aux masses opprimées, c'est en satisfaisant, voire en devançant leurs revendications, qu'il pourrait se maintenir.

C'est pourquoi Fidel Castro, faisant délibérément la part du feu, lança la réforme agraire qui lui a aliéné les possédants. Cette réforme n'est pas aussi folle que certains le prétendent : la superficie maximum des propriétés est fixée à 1.340 hectares pour les planteurs de sucre et les éleveurs, à 400 hectares pour les autres cultures.

Avancer ou pourrir

Des superficies aussi considérables n'empêchent en rien les méthodes de culture extensive. L'expropriation et le morcellement des plantations yankees (1.340.000 hectares) n'ont donc pas le caractère anti-économique qu'avancent ses adversaires : le nombre des unités d'exploitation dépassant 1.400 hectares ne doit pas être bien élevé. Quant aux fermiers et métayers, qui obtiennent la propriété de la terre qu'ils travaillent, l'Institut de réforme agraire se réserve de leur imposer les méthodes de culture techniquement les plus avantageuses.

Sur le plan administratif et économique, les risques d'échec demeurent sans doute considérables. Sur le plan politique, en revanche, la réforme agraire assure au fidélisme une puissance plus grande qu'une armée de 100.000 hommes. Dans tout le monde caraïbe, en effet, et particulièrement dans les dictatures qui pourraient servir de bases de départ à une expédition anti-fidéliste, les réformes cubaines catalysent la révolte latente des « peones » contre le pouvoir des latifundiaires et affaiblissent d'autant les féodalités régnantes.

Fidel Castro se trouve donc dans une situation étrange : la révolution doit avancer ou pourrir, elle doit être exportée dans le monde caraïbe ou succomber aux attaques de l'étranger. Or, les Caraïbes forment le triangle sud de l'organisation de sécurité des Etats-Unis. Le gouvernement américain ne peut accepter que des régimes hostiles s'y établissent.

Cependant, depuis la chute de la dictature au Venezuela, le Département d'Etat craint de passer pour l'ennemi des démocraties et pour l'allié des despotismes. Il n'aidera pas le « généralissime » Trujillo à se maintenir et à envahir Cuba. Il sait que des représailles économiques contre Fidel se heurteraient à une vive hostilité de l'opinion américaine, malgré l'extraordinaire campagne de propagande lancée pour prouver que Castro est un communiste. Cette campagne elle-même est discutée aux Etats-Unis. Le président Eisenhower s'est bien gardé de reprendre les accusations de communisme lancées contre Fidel Castro, accusations qui, selon le « New York Times », *« ont provoqué plus d'amertume et de ressentiment contre les Etats-Unis qu'aucun autre événement dans l'histoire des relations américano-cubaines... La fierté des dirigeants cubains est telle que, si profonds que soient leurs sentiments anti-communistes, ils ne les manifesteront pas pour ne pas paraître s'humilier devant les menaces et les pressions américaines...*

« La popularité et le pouvoir de Castro sont immenses, ses chances de durer si grandes que le réalisme nous commande une politique à long terme... Le Dr Castro et les Cubains avec lui sont convaincus que leur mouvement représente l'avenir pour toute l'Amérique latine et pas seulement pour Cuba. La voix de Fidel, c'est la voix des « jeunes gens en colère » de notre temps. »

MICHEL BOSQUET.

GRÈCE

● Première victime du procès Glezos : la justice militaire grecque.

ATHÈNES (*de notre correspondant particulier*)

BIEN avant le verdict par lequel les juges militaires grecs ont conclu le procès de Manolis Glezos et de ses quinze coinculpés, ils avaient donné au procès sa coloration politique.

Le colonel Scordas, procureur, avait, en effet, déclaré d'emblée : *« Des accusés, il n'y a qu'un mot à dire : ce sont des communistes. Par conséquent, ils sont capables de tout. »*

Tout le procès était échafaudé sur ce *« par conséquent »*. Il suffisait aux juges militaires de savoir que Glezos, héros de la Résistance, dirigeait le principal journal d'opposition d'Athènes pour être convaincus de sa culpabilité ; il leur suffisait de savoir que ses coinculpés étaient communistes ou avaient combattu les Allemands aux côtés des communistes, pour les tenir pour des espions et les inculper de haute trahison.

Dans cette interprétation de la culpabilité, ils étaient aidés par la loi 375 — loi promulguée sous le gouvernement fasciste de Metaxas, en 1936, et subrepticement rétablie en 1950 — qui permet de poursuivre et de condamner pour espionnage quiconque a (ou pourrait avoir) « même la pensée, même l'intention » d'espionner.

L'officier de police Papaspiropoulos pouvait donc conclure avec une parfaite logique que *« puisque »* les accusés étaient ou avaient été communistes, *« leur intention et leur pensée ne pouvaient faire de doute »* et qu'ils étaient *« par conséquent »* des espions.

En partant de ce genre de syllogisme, l'administration de la preuve devenait une affaire secondaire. Aux uns, on reprochait d'avoir eu des contacts avec deux *« espions internationaux »* (recherchés par la police qui ne les trouva jamais), aux autres (dont Glezos) on reprochait d'avoir eu des contacts avec les premiers.

Devant les merveilleuses facilités qui lui étaient accordées, la police ne s'était pas compliqué le travail : elle se borna à arrêter une femme, à la séquestrer pendant plusieurs semaines (illégalement), puis, forte des aveux de la dame (qui s'est rétractée depuis), à livrer seize opposants aux juges militaires.

Ceux-ci, d'ailleurs, en avaient aux anciens résistants autant qu'aux « espions » :

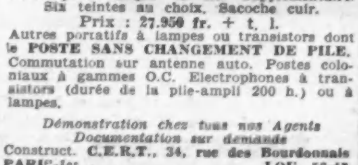
— *Un héros, Glezos ?* s'exclama le colonel Scordas. *Il n'était pas bien difficile d'aller arracher la croix gammée de l'Acropole. Ce qui seul est certain, c'est que le communiste Glezos est toujours le communiste Glezos.*

Sans la présence d'avocats et de journalistes étrangers, les juges militaires eussent tenu des propos bien plus révélateurs encore de leur état d'esprit.

A l'étranger et en Grèce même, ce procès a soulevé un scandale qui a débordé bien au-delà des milieux d'extrême-gauche. Qu'un procès d'intention puisse être monté contre des opposants près de vingt ans après la fin de la guerre civile, a incité jusqu'au parti populiste (centre-droit) à manifester son inquiétude pour l'avenir de la démocratie grecque.

(Keystone.)

MANOLIS GLEZOS (*) PENDANT SON PROCÈS.
« Il n'y a qu'un mot à dire... ».



Le POUSSINET, modèle de poche à TRANSISTORS
Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 800 gr. PO - GO
Prise pour casque ou HP supplémentaire.
Six teintes au choix. Sacoche cuir.
Prix : 27.950 fr. + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE.
Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O.C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 h.) ou à lampes.
Démonstration chez tous nos Agents
Documentation sur demande
Construct. C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais PARIS-1er, LOU. 56-47

● Le général Grivas ouvre un bureau en attendant « un appel de la nation ».

LE « gaullisme » fera-t-il école en Grèce ? C'est la question que se posent, non sans inquiétude, les diplomates anglo-saxons en poste à Athènes.

De nombreux indices leur donnent à penser que le général Grivas — qui, à la tête de l'E.O.K.A., mena avec un admirable courage physique le combat pour la libération de Chypre — est prêt à monnayer sur la scène politique son auréole de héros national.

Les politiciens qui poussent Grivas à former, d'ici l'automne, son « rassemblement national » sont légion : leaders et anciens députés des partis de droite, tombés en poussière à la suite de leurs luttes de personnes et de leurs querelles démagogiques ; députés « radicaux » qui ne pardonnent pas au gouvernement Karamanlis de leur avoir refusé un portefeuille de ministre ; officiers en retraite, qui regrettent l'époque de la croisade anticommuniste et de l'administration militaire ; officiers d'active qui se préparent à soutenir Grivas avec la puissance de feu de leurs unités.

Grivas, après avoir nié toute ambition politique, a finalement confié à un journal qu'il répondrait « à un appel de la nation ». Il vient d'ouvrir un bureau à Athènes « afin de recevoir les députés et les délégations qui désirent le voir ». Une bruyante campagne publicitaire s'orchestre sur son nom ; il multiplie les meetings, dont la mise en scène théâtrale commence toutefois à indisposer certains de ses admirateurs du début.

De nombreux Grecs lui pardonnent mal, d'autre part, les négociations « vulgaires » qu'il a engagées avec une firme de Hollywood désireuse de consacrer un film à ses exploits en Chypre.

Le passé anticommuniste de Grivas, également, ne rebute pas seulement les militants de l'extrême-gauche. Durant l'occupation allemande, en effet, Grivas fonda « l'organisation X » dans le but de combattre, pour le compte de la monarchie, les maquis républicains.

Son prestige est-il néanmoins assez grand pour rassembler derrière lui (et derrière ses clients politiques douteux) une majorité de Grecs ? Le culte du héros, l'attrait de « l'homme providentiel » sont assez grands, en Grèce, pour que Grivas conserve sa chance. Le précédent du maréchal Papagos l'a démontré.

Il est vrai, en revanche, que l'expérience Papagos ne fut pas très heureuse.

(Agip.)

LE GÉNÉRAL GRIVAS A ATHÈNES
Et un film pour Hollywood.

SUISSE

● Les pays pauvres aux pays riches : « Supprimez votre aide. Mais réglementez le commerce ! »

GENÈVE (*de notre correspondant particulier*)

SUR les 82 pays de l'O.N.U., 60 s'intéressent bien moins à la « grande » conférence de Genève (celle des quatre ministres des Affaires étrangères) qu'aux débats qui se déroulent actuellement, dans le même édifice, sur les prix des matières premières.

Au Palais des Nations se tient en effet, en ce moment, la réunion annuelle du Conseil économique et social (ECOSOC) de l'O. N. U., consacré aux progrès accomplis, grâce à l'aide internationale, par les 60 pays sous-développés du monde.

Ces progrès, à écouter les rapports des pays « donateurs », seraient considérables. En fait, comme le précisait M. Hammarskjoeld, *« le fossé entre pays riches et pauvres continue de s'élargir »*.

En pratique, les pays développés enlèvent d'une main aux pays pauvres des revenus plusieurs fois plus élevés que ceux qu'ils leur accordent de l'autre main, sous forme d'aide technique.

Les délégués africains, asiatiques, latino-américains, interrogés dans les couloirs du Palais des Nations, le déclarent unanimement : *« Nous renoncerions volontiers à toute assistance technique en échange d'un accord sur le commerce international des produits de base. Car toute notre économie dépend des fluctuations du marché de ces produits. »*

Souvent mono-exportateurs, ne disposant, pour assurer leur développement, que des devises que leur procure la vente de minerais ou de produits dits « coloniaux », les pays sous-développés subissent comme une catastrophe toute baisse trop accentuée sur le prix de leurs exportations.

Or, la récession américaine déjà a fait perdre 7 % de leurs exportations aux pays sous-développés entre juillet 1957 et juillet 1958 ; ces 7 % de pertes représentent le montant de la totalité des prêts accordés par la B.I.R.D. (Banque internationale des Nations Unies pour la reconstruction et le développement) en l'espace de six années.

L'O.N.U. a bien créé, au lendemain de la guerre de Corée, une commission chargée de régulariser les cours des produits de base, les travaux de la commission restèrent sans effet ; car les deux plus grands importateurs de matières premières du monde, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, refusèrent d'en faire partie, en affirmant que vouloir *« établir un rapport équitable entre les prix des matières premières et ceux des produits manufacturés est une tâche impossible »*.

L'ECOSOC s'est plié à ce verdict en décidant d'abandonner la « tâche impossible ». C'est au prix de cet abandon seulement qu'il a obtenu l'adhésion à la commission du commerce international des deux Etats principalement responsables de la fluctuation des cours internationaux.

U.R.S.S.

● La presse russe : « Nous avons gagné à Philadelphie. »

L'ATHLETISME passionne les Russes qui attachent plus d'importance aux victoires sportives que leurs rivaux d'outre-Atlantique. La presse soviétique (malgré le nombre limité de ses pages) a consacré plus de place à la rencontre U.S.A.-U.R.S.S. à Philadelphie que les journaux américains.

(*) A l'extrême-gauche, souriant au moment où on lui retire les menottes.

ÉTATS-UNIS

NEW YORK. — *De notre correspondant particulier.*

● La grève des aciéries, épreuve de force sur l'automation

LA semaine dernière, pour la sixième fois depuis la guerre, les 500.000 ouvriers des aciéries américaines, aux prises avec un patronat traditionnellement « dur », ont cessé le travail pour une durée indéterminée.

Tout comme les précédentes fois, cette grève de l'acier semble obéir au schéma classique de la lutte des classes : chaque fois qu'une convention collective arrive à expiration, les maîtres de forges s'efforcent de remettre en question les gains arrachés par le syndicat lors de l'épreuve précédente. Il en alla ainsi en 1952 (58 jours de grève) et en 1956 (35 jours de grève).

Sauf intervention gouvernementale, la grève, cette année, durera deux mois au moins. Les aciéries, en effet, ont pris leurs précautions. Dès le début de l'année, elles présentèrent au syndicat des conditions notoirement inacceptables et se déclarèrent résolues à engager l'épreuve de force. En prévision de la grève, elles engagèrent leurs clients à constituer des stocks. Cette politique permit aux aciéries de tourner, depuis le début de l'année, à près de 93 % de leur capacité (contre 60 % l'année dernière), à faire en trois mois plus de 400 millions de dollars (200 milliards de francs) de bénéfices, et à accumuler des stocks pour 90 jours.

Autant dire que les employeurs se trouvent dans une position de force : ils peuvent attendre.

L'enjeu

A plusieurs égards, l'enjeu de la lutte dépasse celui d'un conflit social ordinaire. Car les employeurs ne se battent pas seulement, comme ils l'affirment, contre l'échelle mobile (acquise dans le passé), contre le « cycle infernal » des salaires et des prix et pour la compétitivité de leur industrie. Ils se battent avant tout contre les pouvoirs de contrôle que le syndicat avait conquis dans les ateliers.

Si ces pouvoirs de contrôle gênent le patronat, ce n'est point d'abord parce que les ouvriers syndiqués, en organisant eux-mêmes certains détails du processus productif (les relèves et les pauses, notamment), « font baisser la productivité ».

La véritable pierre d'achoppement, durant la négociation, fut la suivante : le « management » revendique le droit, tout en bloquant les salaires (mais non les prix), de réorganiser les équipes et d'opérer des licenciements en fonction d'une automatisation plus poussée de la production. Demande inacceptable pour le syndicat à un moment où dix-huit mois d'efforts dans le domaine de l'automation ont suffi pour supprimer un million d'emplois dans l'industrie américaine.

Le syndicat demande donc une réduction de la semaine de travail et un arbitrage triparti (patronat-syndicat-gouvernement) sur les problèmes soulevés par l'automation. Les maîtres de forges, jaloux de leur indépendance, refusent et passent à la contre-attaque : ils accusent le syndicat d'être, par ses revendications de salaire « exorbitantes », le principal fauteur d'inflation et de vie chère.

(A. P.)

M. DAVID J. MCDONALD (*à droite*).
Après deux multiplications.

Le rapport Kefauver

Cette contre-attaque, si elle trouve des sympathies chez les classes moyennes, ne convainc pas les experts. L'un de ceux-ci, en effet, l'économiste Gardiner Means, a récemment démontré que l'industrie sidérurgique était, plus encore que les autres oligopoles, responsable de l'inflation américaine. Reprenant les théories de Means, le sénateur Kefauver (président de la commission anti-trust) a présenté à ce sujet un rapport faisant ressortir ce qui suit :

— Les salaires, dans la sidérurgie, ont été multipliés par 2,7 depuis la guerre. Grâce à la mécanisation, les frais de main-d'œuvre par tonne d'acier n'ont toutefois augmenté que de 30 %.

— L'augmentation de 30 % des frais de main-d'œuvre a toutefois été prise pour prétexte d'une multiplication par trois du prix de l'acier. Celui-ci a augmenté quatre fois plus vite que l'indice du coût de la vie.

— En moins de cinq ans (soit depuis 1954), le bénéfice par tonne d'acier est passé de 9,14 à 19,31 dollars. La valeur des actions a augmenté de 1.000 % en dix ans.

C'est donc tout le problème des « prix administrés », soustraits par les oligopoles aux lois du marché et de la concurrence, qui se profile derrière la grève actuelle. En période d'expansion, les aciéries justifient leurs augmentations de prix par la nécessité d'investir davantage ; en période de récession, elles augmentent leurs prix pour préserver leurs bénéfices : « Même en tournant à 60 % de notre capacité, il nous faut être bénéficiaires », affirme M. Blough, président de l'U. S. Steel. Il y réussit pleinement : l'année dernière, en tournant à 60 %, les aciéries américaines firent 877 millions de dollars de bénéfices (430 milliards de francs), dont 301 millions pour la seule U. S. Steel.

L'ironie, dans l'épreuve de force actuelle, est que M. McDonald, président du Syndicat des ouvriers de l'acier, n'a rien d'un militant de combat : il aime à visiter les ateliers au côté d'un président de société, et à louer, à cette occasion, les avantages de la coopération entre syndicat et patronat.

La grève actuelle a peu de chances de résoudre les problèmes de fond. Elle se terminera sans doute par l'augmentation des salaires (10 *cents* de l'heure) et des prix (4 dollars par tonne), augmentation dont le reste des consommateurs fera les frais.

Et les Moscovites n'ont pas compris que le stade de Philadelphie soit resté à moitié vide pendant cette « rencontre de géants ».

Vu de Moscou, le duel des meilleurs athlètes des deux pays a été un événement éclipsant tous les autres. La « Komsomolskaïa Pravda », qui se contente d'habitude des dépêches d'agence, n'a pas reculé, cette fois-ci, devant la difficulté d'établir la liaison téléphonique directe avec Philadelphie. Ses lecteurs étaient ainsi au courant du temps qu'il faisait et de la particularité des pistes du Franklin Field. Ils savaient également que le Président Fisenhower a envoyé un message spécial pour saluer les athlètes soviétiques avant le match.

Les comptes rendus de la rencontre étaient évidemment objectifs, mais les journaux russes se sont arrangés pour donner les résultats de telle façon que les victoires de chaque équipe alternaient. Cela supprimait l'impression que dans certains domaines (les courses de moins de 3.000 mètres par exemple), les Américains ont eu une série ininterrompue de succès.

Mais c'est surtout le score final qui suscitera des controverses. Déjà, après la première journée, la « Pravda » prétendait que les athlètes soviétiques menaient par 81 points contre 77. Or, les statistiques américaines indiquaient au contraire une nette supériorité des leurs dans la catégorie masculine (auxquels ils attachaient plus d'importance), tout en concédant aux femmes soviétiques la victoire sur les Américaines. Les Américains prétendent que les dirigeants des deux équipes étaient d'accord pour considérer séparément les catégories masculine et féminine. N'empêche que les Russes ont cette fois encore totalisé les deux et aux yeux de leurs compatriotes gagné le match de Philadelphie.

K. S. K.

ANGLETERRE

● Toute l'Angleterre s'interroge : le meurtrier de l'agent Purdy a-t-il été passé à tabac ?

LONDRES (*de notre correspondant particulier*)

LUNDI dernier comparaissait devant un tribunal londonien un homme qui avait tout pour déplaire au public britannique :

— son casier judiciaire était chargé;

— il avait été pris en flagrant délit de chantage ;

— il avait, selon toute vraisemblance, abattu un policier en civil, le sergent Raymond Purdy, qui le poursuivait ;

— pour comble de malchance, il était d'origine allemande, ce que nul ne pouvait ignorer en lisant son nom: Gunther Fritz Podola.

Depuis vendredi dernier, cependant, toute la presse britannique, secondée par trois députés aux Communes, proteste contre le traitement dont Podola semble avoir été l'objet.

Voici les faits : Arrêté le 16 juillet, après une dramatique chasse à l'homme, Fritz Podola a été interrogé sept heures d'affilée par la police. A la suite de cet interrogatoire, couché sur un brancard, une couverture jetée sur la tête, il fut emmené à l'hôpital où il passa quatre jours, « au secret ». Son avocat ne fut pas admis à le voir parce que, dit la police, « Podola n'était pas en état de voir quiconque ».

(Agip.)

GUNTHER FRITZ PODOLA
Le plus impopulaire

La presse et une partie du Parlement accusent les policiers de s'être vengés sur l'assassin (présumé) d'un des leurs. Les journaux britanniques consacrent jusqu'à sept colonnes de leur première page à l'effet des sévices que Podola semble avoir subis :

> « *Son œil gauche était bleui et fermé. On distinguait une coupure sous son œil droit. Sa mâchoire pendait. Il tenait la tête penchée vers l'avant. Son regard était vitreux et vague. Ses jambes étaient molles et il boitait. Deux policiers le soutenaient sous chaque bras pour le faire avancer.* »

Coups de téléphone de protestation à la rédaction des journaux, grêle de questions aux Communes :

> « *Qu'est-il arrivé à Gunther Podola durant sa détention au commissariat de police ? L'inculpation qui pèse sur lui m'importe peu,* dit le député Reginald Paget. *Seul m'intéresse de savoir si ceux qui l'ont passé à tabac ont été inculpés.* »

Et le député Gordon Walker :

> « *A moins que le prévenu le plus impopulaire du pays ne jouisse de tous ses droits, notre justice est en danger. Notre inquiétude est profonde et générale.* »

COMMUNISTES

« Qu'il vive cent ans ! »

M. Kroutchev est un grand homme de théâtre. Il aime le « suspense ». Il joue admirablement. Les Polonais viennent d'assister à une brillante représentation.

« *JE ne suis pas un homme qui peut rester dans son bureau ; j'aime toujours voyager dans des pays étrangers ou en U.R.S.S. qui est un très vaste territoire.* » Au moment où M. Kroutchev prononçait ces paroles dans la ville de Rzeszow, en Pologne du Sud, ses ambassadeurs à Stockholm, à Copenhague, à Oslo et à Helsinski informaient les gouvernements scandinaves de l'annulation de sa visite au mois d'août.

La raison officielle (« la campagne de presse hostile à M. Kroutchev ») n'est pas convaincante. Le leader soviétique n'a tenu aucun compte des protestations publiques au moment de son voyage en Angleterre en 1955 et il s'était déclaré maintes fois prêt à aller aux U.S.A., parfaitement conscient d'y rencontrer des manifestations d'hostilité.

Cette odeur de charbon

Si la note soviétique avait été envoyée au moment de l'arrivée de M. Kroutchev à Varsovie, le 14 juillet, l'explication eût été facile. Le président du Conseil soviétique paraissait pâle et fatigué et ses premières interventions dans la capitale polonaise n'avaient pas leur brio habituel. Visiblement, les rumeurs concernant son mauvais état de santé avaient quelque fondement.

Mais dès le lendemain, en descendant du train à Katowice, l'hôte de la Pologne s'exclama : « *Je sens ici cette odeur de charbon qui me rappelle mon enfance et mes jeunes années de travail à la mine. Cette odeur m'est plus précieuse que le meilleur parfum du monde.* » Et dès lors commença une série de discours improvisés en l'honneur des mineurs polonais, discours qui ont amplement justifié sa réputation d'homme « *qui a le cœur sur la langue* ». Infatigable, imprévisible, alternant les explications « théoriques » et les bons mots dans un curieux mélange linguistique russo-polonais, M. Kroutchev a pleinement satisfait la curiosité des foules silésiennes venues l'entendre malgré la chaleur inhabituelle.

« *J'envie le camarade Gomulka parce qu'il peut vous parler dans votre langue natale. Moi, je ne sais parler que le russe, mais un jour viendra où tous les Russes apprendront le polonais, et vous tous apprendrez le russe et nous pourrons alors nous parler à notre aise.* »

En attendant cet avenir hypothétique, M. Kroutchev a expliqué, sans concours de l'interprète, comment il voit les perspectives mondiales : « *Après la deuxième guerre mondiale, 900 millions d'hommes sont passés au camp socialiste. La troisième guerre mondiale signifierait la fin complète du capitalisme. Mais c'est un prix trop cher à payer pour la victoire du communisme et inutile en plus. De toute façon, le jour est proche déjà du moment où les conditions de vie chez nous seront supérieures à celles des pays les plus avancés de l'Occident. Les mineurs travailleront chez nous cinq heures par jour et ils auront, comme tous les travailleurs, tout en abondance. Notre exemple deviendra alors irrésistible. La lutte des classes, qui n'a jamais cessé, reprendra avec une vigueur nouvelle, car les travailleurs de l'Occident ne voudront plus consacrer leur vie à l'enrichissement d'une poignée de capitalistes. Nous ne refuserons le visa à personne et tout le monde pourra venir et constater la supériorité de notre société.* »

Les « oranges » américaines

Après avoir réaffirmé que l'U.R.S.S. ne fera jamais la guerre, qu'elle n'utilisera jamais les armes nucléaires, M. Kroutchev a voulu expliquer pourquoi les capitalistes ne pourront pas, eux non plus, se lancer dans une aventure :

« *Je l'ai dit déjà récemment à quelques visiteurs distingués d'Amérique : Regardez, vous avez des fusées qui ne sont capables de lancer dans l'espace que des oranges. Nous, nous avons des fusées qui portent le poids de plusieurs tonnes. Calculez maintenant combien de bombes peut-on mettre dans une orange et combien peut-on en mettre dans nos fusées. Nous sommes plus forts que vous et vous ne pourrez jamais nous rattraper.* »

(U. F. P.)

M. NIKITA KROUTCHEV EN POLOGNE (*).
« *Quand j'ai fini par exiger un peu d'eau...* ».

A cet optimisme idyllique sur l'avenir du camp socialiste, les dirigeants polonais ne pouvaient que souscrire. Eux aussi croient que l'avenir de la République populaire polonaise dépend de sa capacité d'améliorer le niveau de vie de ses citoyens. Ils savent également que les préjugés antirusses, fruit de conflits séculaires et de drames très récents, diminuent proportionnellement à l'enrichissement et à la démocratisation de l'U.R.S.S. Le fait qu'on peut y acheter des biens de consommation comparables à ceux de l'Occident joue plus pour la « compréhension » de la Russie en Pologne que les milliers de conférences de tous les propagandistes de l'époque stalinienne.

Le borchtch et les œufs brouillés

Pourtant, les flots d'éloquence de M. Kroutchev inquiétèrent plus d'une fois ses hôtes polonais. La verve du président du Conseil de l'U.R.S.S. le pousse, en effet, à aborder les sujets les plus épineux, comme le pacte germano-soviétique de 1939, la religion et les anciens malentendus historiques entre la Pologne et la Russie. Mais M. Kroutchev a passé le test de grand narrateur populaire. Il est capable de maîtriser les audiences les plus difficiles. Son accent de sincérité, sa bonhomie, ses anecdotes imprévues lui ont valu les acclamations de ceux-là mêmes qui n'acceptent pas la thèse de propagande soviétique selon laquelle Staline n'avait pas le choix et était obligé de s'allier à Hitler pour gagner du temps.

Immédiatement après cette excursion dans le passé, l'orateur a mis de côté ses notes et a déclaré : « *Je sais que quelques-uns d'entre vous se font des clins d'œil et qu'ils ne croient pas que je suis un mineur. C'est* « *lipa* » (du bidon), *disent-ils. Et ils ont raison. Ai-je l'âge, camarades, d'être un mineur ? Mais vous conviendrez que je suis toujours bon pour être mineur honoraire !* »

La présentation du plan économique de l'U.R.S.S. fut non moins imagée. Quel est, selon M. Kroutchev, le but du plan de sept ans ? Il doit permettre à chaque citoyen soviétique, dit-il, de manger non seulement le « borchtch » mais encore un bon morceau de viande. Qu'arrivera-t-il si le plan était dépassé ? Chaque citoyen aura son « borchtch », son morceau de viande et des œufs brouillés par-dessus le marché.

Pour faire rire ses auditeurs, M. Kroutchev s'en est pris à son principal hôte silésien, M. Gierek, membre du bureau politique du parti communiste polonais. Il l'a accusé d'être un « exploiteur » parce qu'il le fait voyager des centaines de kilomètres, lui fait faire des dizaines de discours sous une chaleur accablante et ne lui donne rien à boire. « *Quand j'ai fini par exiger un peu d'eau, on m'en a apporté un verre, mais elle n'était même pas fraîche.* »

Un tel intermezzo imprévu, dans un pays où la vague de chaleur a pris les autorités complètement au dépourvu et où la population manque sévèrement de boissons et de glace, a évidemment suscité un enthousiasme que même le sceptique correspondant du « Times » de Londres a décrit comme « spontané et véritable ».

(*) Coiffé du casque à plumet vert accompagnant le titre de « mineur honoraire » qui lui a décerné.

Un peu d'histoire

Un autre succès que M. Kroutchev s'était taillé — à Stettin cette fois-ci — était dû au règlement du vieux litige sur lequel les Polonais sont toujours très sensibles. En 1410, à Grunwald, le roi polonais, Jagellon, a écrasé les chevaliers de l'ordre Teuton et a barré ainsi, pour la première fois, le chemin au « Drang nach Osten » allemand. C'était une des plus grandes victoires et un des plus remarquables faits d'armes polonais, célébré des siècles durant. Or les historiens staliniens, à l'époque où la Russie revendiquait toutes les inventions scientifiques et tous les exploits militaires, se sont ingéniés à démontrer que la victoire de Grunwald était principalement due aux troupes russes venues de Smolensk et de Vitebsk. C'est cette version, blessante pour l'amour-propre polonais, qu'on a imposée aux écoles de ce pays avant octobre 1956.

A Stettin, après avoir déclaré que la frontière polonaise sur l'Oder-Neisse serait défendue par l'U.R.S.S., après avoir juré que Stettin, Gdynia et Gdansk seront, pour toujours, des ports polonais, M. Kroutchev a décrit la bataille de Grunwald « *victoire commune de tous les Slaves contre les Allemands* ». Il a ajouté que les Polonais s'y sont distingués *plus que les autres* et la foule lui a répondu aussitôt par un chant enthousiaste : « *Qu'il vive cent ans !* », réservé habituellement au seul Gomulka.

Mais sa déclaration la plus neuve, M. Kroutchev l'aurait faite en privé. La presse étrangère (communistes y compris) était exclue, en effet, de la visite du leader soviétique chez les paysans polonais. On craignait sans doute des discussions désagréables, car la Pologne est le seul pays du bloc soviétique où l'agriculture reste presque entièrement entre les mains des paysans individuels, tandis que M. K. passe pour être le champion de la super-collectivisation.

Or, à la surprise générale, M. Kroutchev aurait déclaré : « *Vous avez raison de ne pas faire la collectivisation forcée. Il ne faut pas que vous fassiez les mêmes erreurs que nous avons faites jadis.* » Si cette version était exacte, ce serait non seulement un ralliement spectaculaire au gomulkisme, mais encore une condamnation sans précédent de la révolution stalinienne dans les campagnes russes pendant les années 1929-1931.

La visite de Nixon

Enfin, pour achever la conquête des Polonais, M. Kroutchev a aplaudi chaleureusement son hôte, M. Gomulka, quand celui-ci s'exclamait au cours du meeting à Rzeszow : « *Même nos ennemis n'osent plus affirmer que nous sommes dépendants de l'U.R.S.S. et que Moscou nous dicte sa volonté. Nous sommes maîtres chez nous, nous sommes les seuls responsables de tout ce qui se passe dans notre pays, mais nous sommes les amis de l'U.R.S.S., nous sommes solidaires d'elle et c'est une politique qui est de mieux en mieux comprise par toute la nation polonaise.* »

Il y a à peine trois ans, les deux hommes discutaient dramatiquement cette conception de la solidarité dans l'indépendance. Aujourd'hui, les Polonais croient que Kroutchev est le meilleur dirigeant que l'U.R.S.S. puisse avoir en ce moment

Seule la nouvelle de l'annulation de son voyage scandinave a provoqué à Varsovie, non seulement de la surprise, mais une réelle inquiétude. La santé de M. Kroutchev est-elle vraiment en danger ? Que se passerait-il s'il devait abandonner les rênes du pouvoir ?

Mais M. Kroutchev aime passionner l'opinion mondiale comme il aime distraire ses auditoires plus limités. Ce n'est pas la première fois qu'il crée une sorte de « suspense » pour donner plus d'éclat encore aux initiatives qu'il se propose de prendre. La conférence à Genève étant dans l'impasse, il veut probablement avoir les mains libres pour pouvoir se préparer à la conférence au sommet qu'il prévoit très proche.

Cette semaine même, à l'occasion de l'arrivée à Moscou de M. Nixon, il improvisera peut-être un de ses discours-surprises dont il a le secret. En tout cas, le leitmotiv de la tournée du Premier soviétique en Pologne a été partout : « *La situation mondiale n'est pas mauvaise si les Grands sont à la veille d'une entente qui assurera la paix pour longtemps.* »

K.-S. KAROL.

(Charpentier)

Mme WALTER ET JEAN CAU.
« *Si je vous propose quelques millions pour abattre quelqu'un, que faites-vous ?* ».

REPORTAGE

Un après-midi avec Mme Walter

● ***Mme Domenica Walter, l'héroïne mystérieuse de « l'affaire », a tenu à exposer à notre collaborateur Jean Cau comment elle voit les choses. Voici.***

– *COMMENT s'appelait ce saint qui partageait son manteau ?*

— Saint Martin, madame.

— Oui, c'est cela. Eh bien ! le docteur Lacour, c'est un saint Martin, cher monsieur Cau, un véritable saint Martin...

Le docteur Lacour et Jean Walter, le commandant Rayon et « Paulo », « Domenica », les millions de Zellidja et les plus beaux tableaux modernes du monde, les palaces d'Alger et de Marrakech, les dollars de Mrs Biddle et les coups de téléphone de Maïté la call-girl, le père (M. Magescas) qui déclare que son fils l'eût vendu pour un paquet de cigarettes, le fils (Philippe Magescas) qui déclare que son père l'engagea à être un peu tueur, etc., c'est « l'affaire Lacaze ». Une chatte n'y reconnaîtrait plus ses petits et un romancier ses personnages.

— C'est un roman, cher monsieur Cau, un très mauvais roman !...

Le cher monsieur Cau est assez interdit. Pourtant, l'irréel, ça le connaît : il est grand lecteur de romans. Mais, cette fois — ce lundi 20 juillet, à 18 heures — il éprouve des difficultés d'adaptation au milieu qui l'entoure, tant est forte l'impression d'irréalité qui l'assaille.

Un saint !

— J'ai horreur des journalistes, mais vous, vous avez plutôt l'air d'un explorateur...

— Heu... Madame...

Le whisky est vrai, vrais les tableaux accrochés au mur ; et Mme Walter — assise en face de moi — est la vraie Mme Walter. Elle a les yeux bleus et une boucle de diamants retient ses cheveux blonds. Elle porte un corsage saumon et ses pieds sont chaussés d'escarpins de la même couleur. Elle a cet âge où les héroïnes de Balzac commencent à se pencher sur leur fabuleux passé. Elle parle beaucoup, avec passion.

— J'ai horreur des journalistes. Ils ont raconté tant de choses, tant de mensonges. Que j'étais la maîtresse du docteur Lacour... Eh bien ! non, il se trouve que ça ne s'est pas fait ! Que j'ai 60 milliards... Qu'en ferais-je, cher monsieur Cau ?

— Heu... Madame !

— Prenez un whisky !

— Merci, madame !

— Si vous connaissiez le docteur Lacour ! Un saint ! Il est la bonté, la générosité mêmes ! Toujours à s'occuper des pauvres et des nécessiteux, toujours à abriter chez lui des étudiants musulmans dans le besoin, dans son petit trois-pièces de la rue de l'Université ! Regardez !

Mme Walter se lève. Elle me donne à lire un volumineux dossier. Elle s'agenouille tout contre le bras de mon fauteuil, pendant que je compulse les lettres reçues par le docteur Lacour en remerciements pour ses bonnes œuvres.

— Et tous les dons ont été effectués par chèque, les talons existent.

Elle se relève, emporte le dossier comme un trésor, s'assied en face de moi.

— Et vous savez qui est Rayon ?

— Je sais de lui ce qui en a été dit !

Elle sourit de mon ignorance.

Une « biographie »

— Je vais vous en dire d'autres, moi. Ceci est un dossier de renseignements le concernant. Il est entre les mains de la justice. Ecoutez ça (elle lit... et j'en passe) : « ... Patron de bar en 34... Aurait été licencié des P.T.T. pour détournement de fonds et de colis... Sa femme étant au Portugal en 41 ou 42, il alla la rejoindre et prit contact avec la France libre... Participa à plusieurs attentats au plastic contre des personnes fortunées de la région du cap d'Antibes, auxquelles grief était fait d'avoir plus ou moins soutenu la politique de Vichy. Plusieurs de ces victimes, appréhendant en 44-45 une justice expéditive, ont préféré ne pas porter plainte... En juin 50, associé avec Foatta-Helle, affréta un caboteur de 300 tonneaux, le « Claire-Joëlle », que les services douaniers de la Côte d'Azur ont bien connu pour s'être livré, entre Tanger-Marseille-Gênes-Nice, à la contrebande. Un débarquement clandestin effectué près de Gênes aurait été à l'origine d'une fusillade entre douaniers italiens et l'équipage du « Claire-Joëlle »... Le « Claire-Joëlle », suivant les informations reçues du Cros-de-Cagnes (Alpes-Maritimes), a été acheté par Rayon et Petitjean, lui aussi contrebandier, afin de pouvoir se rendre sous couvert de fret quelconque en Extrême-Orient, pour s'y livrer à des opérations de contrebande. Cette affaire ayant mal tourné, le bateau a été vendu en 1951. Il porte le nom de « Lildyz ». En 52, Rayon, toujours avec Foatta-Helle et autres, a organisé... » (*Stop ! J'en passe... J'en passe...*) Vous voyez qui est le personnage ? Un pirate, un marchand de tapis ! Lorsque le docteur Lacour lui dit : « *Pourquoi ne m'avez-vous pas fait prendre en flagrant délit au moment des versements ? C'était si simple !* », il répond : « *Parce qu'on ne m'aurait pas cru en raison de mes antécédents !* » *D'ailleurs, cher monsieur Cau, si je vous propose quelques millions pour abattre quelqu'un, que faites-vous ?*

— Je vous dénonce à la police, madame !

— Immédiatement ! Bravo ! C'est cela ! Or, qu'a fait Rayon ?

[Le commandant Rayon déclara avoir dit à un ami, M. O' Badia, qui, le 18 novembre 57, lui conseillait d'avertir la police : « La police n'y pourra rien. Il ne s'agit que d'une conversation. D'autre part, si je me récuse, ils pourront s'adresser à d'autres gens vraiment décidés. Et puis, je veux savoir... ».]

L'eczéma de Magescas

Mme Walter se lève, se dirige droit vers un tableau qu'elle redresse légèrement, replonge ensuite dans son fauteuil. Un feu artificiel rougeoie — en ce juillet caniculaire ! — dans la cheminée. L'impression de chaleur *réelle* de ce feu de théâtre est telle que je demande l'autorisation de tomber la veste. Ce qui m'est accordé avec beaucoup de grâce.

— Mais, madame, le docteur a tout de même en affaire avec le commandant Rayon...

— Avec ce pirate qui apporte les millions un an et demi après ! Après qu'il les a empruntés ! A qui ? Espérons que la justice va se soucier de savoir d'où vient cet argent...

— Du docteur Lacour, déclare Rayon, qui les lui aurait versés en trois fois, les 29 et 30 janvier 1958, au rond-point des Champs-Elysées.

[Le docteur Lacour reconnaît au moins l'un de ces trois rendez-vous. Pour remise de pièces notariales concernant l'achat éventuel de la « Maison du Pêcheur », dit-il. « Assez inhabituel, répond l'accusation, qu'un médecin traite des affaires immobilières sur un trottoir ! »]

— Prenez un whisky, cher monsieur Cau.

— Merci, merci madame. Oui, nous disions que le docteur Lacour...

— Eh bien ! c'est très simple. Lacour allait à « Jours de France » soigner M. Magescas qui avait un eczéma aux mains. M. Magescas a été « camelot du roi » et Lacour est royaliste. Il y a là aussi un certain Bénouville que je crois avoir rencontré une fois dans un dîner, royaliste aussi. Enfin... royalistes... ça veut dire qu'ils ont dû lancer des boules puantes sur le Boul' Mich' avant guerre...

Lacour dit à son ami Magescas : « Je pars avec Mme Walter qui cherche à acheter une maison sur la Côte d'Azur. » « Tiens, dit Magescas, je connais justement un type qui en a une à vendre. Voici l'adresse. » Et c'est comme ça — dit Mme Walter à ce moment du récit où apparaît le « méchant » — *que le nom de Rayon a été prononcé pour la première fois ! Nous sommes partis, Lacour et moi, et nous avons visité des tas de maisons.*

Un jour, de guerre lasse, nous sommes allés voir, aussi, celle de Rayon. Prix de demande de celui-ci : 130 millions ! Le docteur s'est renseigné et s'est aperçu que l'hypothèque était truquée, que l'affaire était douteuse, etc. Rayon, marchand de tapis... Avez-vous déjà eu affaire à des marchands de tapis ou à des antiquaires ?

— Non, madame.

→

→

— Ah ! Ça flaire l'argent ! Vous jetez un coup d'œil dans la boutique et s'ils apprennent qui vous êtes, le lendemain, vous trouvez dix tapis roulés dans votre antichambre ! Et le siège commence ! Le bon docteur a commis une grosse faute. Il a dit à Rayon : « De toute façon, la maison serait achetée au nom des boursiers de Zellidja, car il y a un fils adoptif qui ne donne pas satisfaction à sa famille. » *Et il a prononcé mon nom. A ce moment-là, le Rayon — les marchands, c'est comme les tiques sous la peau ! — lorsqu'il a senti l'affaire lui échapper, a commencé à baisser les prix jusqu'à 40 millions, puis l'affaire ayant raté, a cherché à emprunter cette somme au docteur qui n'a pas un sou, puis est allé trouver ce fameux fils adoptif...*

[« Lorsque le docteur Lacour est venu à Antibes, au mois de décembre, déclare Camille Rayon, nous avons décidé ensemble de prétexter d'un prétendu projet de transaction sur « La Maison du Pêcheur » pour couvrir nos conversations concernant Jean-Paul Guillaume. »]

— Jean-Paul Guillaume ?

— Oui, vous le connaissez ? me dit sa mère adoptive.

— Oui.

— Vous avez vu, n'est-ce pas ? C'est un mécano... Un âne... Rayon lui a proposé un énorme chantage. Et lui a dit — c'est Jean-Paul Guillaume qui l'a déclaré à l'un de vos confrères qui n'en a pas fait état, je crois, mais me l'a répété : « Il y a 300 millions à gagner. Part à deux. » *Il en faut moins pour attraper un âne : une carotte suffit ! D'où l'histoire d'assassinat qu'on nous jette sur les reins ! Et moi qui aurais payé 300 millions pour m'en débarrasser ? Ils sont fous !*

« Posez-moi des colles »

Elle saute sur son fauteuil. Elle répète : « Ils sont fous ! » Elle me regarde fixement comme si, habituée à ressasser solitairement cette histoire, elle doutait de ma présence. Comme si, enfoncée depuis des mois dans ses monologues, elle n'en revenait pas d'avoir en face d'elle un auditeur valable. Ma présence ayant été établie, elle repart :

— Le Rayon a commencé à investir. Il a versé 1.500.000 à Jean-Paul, lui a payé dix-sept jours au Claridge, deux voyages dans le Midi, lui a donné six mois plus tard un chèque de 52.000 francs. Ah ! et maintenant (elle joint les mains entre ses genoux serrés), *posez-moi des colles ! Ah ! mais laissez-moi vous dire qu'un policier nous a dit :* « Si Rayon n'avait pas montré sa brique, nous l'aurions immédiatement coffré pour injure à magistrat tant l'histoire qu'il nous racontait était insensée ! Mais il y avait la brique. » *Brique, il paraît que ça veut dire « million », c'est la première fois que j'entendais ce mot. Ah ! mais posez-moi des colles. Allez-y !*

J'y vais. Situation en or. Whisky en main, cigarette aux lèvres, être assis dans un moelleux fauteuil sous l'œil rond des personnages du douanier Rousseau et poser des « colles » à l'héroïne balzacienne de « l'affaire Lacaze » est une situation en or. Ces millions, ces milliards, ces assassinés qui trottent, ces « pirates » qui circonviennent des « mécanos » fils adoptifs... tout ça est énorme. Botté de caoutchouc, enveloppé dans mon suroît, je patauge dans ce cloaque et cette femme bleue et blonde qui saute sur son fauteuil m'invite à m'amuser plus encore :

— Allons... m'encourage-t-elle.

— Eh bien ! le docteur avait tout de même rencontré, le 19 novembre 57, MM. Rayon et Magescas à l'hôtel Lancaster. Il y a des preuves.

— Oui, au sujet de la maison.

[Le docteur aurait répété au cours de cet entretien à trois la proposition formulée la veille par M. Magescas en lui donnant un caractère patriotique : abattre un « salopard » qui déshonorait l'Armée et était la honte de sa famille.]

— M. Rayon prétend que la proposition d'abattre J.-P. Guillaume lui fut renouvelée — cette fois par le docteur Lacour — ce jour-là.

— Cher monsieur Cau...

La voix de Mme Walter se navre d'indulgence.

— Voyons... Depuis trois ans, j'ai décidé de léguer tous mes biens aux musées nationaux. Mais je pose mille exigences. J'exige que mes collections n'aillent pas au Louvre, mais au Musée du Jeu de Paume, devant lequel passait mon cher mari, Jean Walter, lorsqu'il vivait... C'était son chemin lorsqu'il allait à son bureau... J'exige que le Jeu de Paume soit transformé, réaménagé... Cheminées, persiennes bleues, thé gratuit servi aux peintres qui viendront y travailler... Faux feux comme celui-ci... Quelque chose de chaud et d'intime qui s'appellera : « Fondation Jean Walter, Collection Paul Guillaume. » Alors? Nous aurions voulu assassiner Jean-Paul Guillaume — dont la part réservataire disparaissait ainsi — au profit des musées nationaux ?

— Autre colle, dis-je, *M. Jean Lacaze, votre frère, s'est rendu à Alger fin novembre 57. M. Rayon s'y trouvait aussi.*

[M. Rayon dit : « Le docteur Lacour me pria de me rendre à Alger pour que je puisse repérer ma victime qui était alors parachutiste. Je devais me rendre au bar de l'hôtel Aletti où le docteur Lacour rencontrerait J.-P. Guillaume. C'est ce qui se produisit. Je me trouvais avec ma femme lorsque le médecin vint s'installer à une table accompagné du jeune homme. Puis, aux toilettes, je vis le docteur Lacour qui me glissa un papier sur lequel était inscrite l'adresse où devait se rendre « Paulo » chez M. Philippe Lamour, en Provence. »]

(Charpentier)

DOMENICA WALTER CHEZ ELLE.
« Le docteur Lacour, c'est un véritable saint Martin... ».

Le voyage à Alger

— Ce voyage, dit Mme Walter, *avait été organisé dix ou douze jours avant que le docteur Lacour ne fît la connaissance de Rayon. L'intention de Jean Lacaze était d'étendre les bourses Zellidja aux étudiants musulmans et le docteur Lacour était parti à Alger pour régler cela, ainsi que pour s'informer du sort de jeunes musulmans dont nous étions sans nouvelles.*

— Il rencontra J.-P. Guillaume.

— Oui, pour lui demander un plan de remboursement des dettes qu'il avait contractées en Algérie et leur montant.

— Mais que faisait Rayon à Alger ?

— Mystère ! Est-ce qu'il filait le docteur ? Je n'en sais rien... Mais sa version est incroyable ! Voyons !... Le docteur et lui qui se passent l'adresse de Paulo dans les lavabos comme de petits trafiquants de cocaïne... Alors qu'ils habitaient le même hôtel ! Et les millions pour tuer Jean-Paul Guillaume ! Savez-vous combien ça coûte à Alger pour supprimer quelqu'un ? 15.000 francs ! Et le docteur qui va à Alger pour désigner Jean-Paul, alors qu'il eût suffi d'indiquer la caserne, le numéro matricule, etc., pour que Rayon le repérât très facilement. Tout cela ne tient pas debout.

Un grand geste. Mme Walter ôte ses lunettes, fauche d'un grand geste le jeu de construction monté par Rayon, hausse les épaules. Des tics : cent fois, devant la police, devant des amis — aujourd'hui devant moi — elle a dû ainsi faucher à grands gestes et hausser les épaules. Elle s'appelle Mme Walter après s'être appelée Mme Guillaume. Elle connaît rois, présidents, banquiers et ministres. Lorsque naguère elle haussait les épaules, personne ne la contredisait et il y a de ça... une manière d'autorité qui n'avait pas l'habitude d'être contrebattue... dans ce haussement d'épaules, dans ce geste qui balaie tout.

— Il y a eu le déjeuner d'Orly, fin janvier 58, entre le docteur et M. Rayon, afin, déclare celui-ci, que le docteur lui précisât l'heure de sortie des stewards dont l'un, démobilisé, était J.-P. Guillaume.

— Cher monsieur Cau ! Vous voulez savoir à quelle heure sortent les demoiselles des Galeries Lafayette ? Téléphonons immédiatement ! Irons-nous déjeuner dans ce but aux Galeries ?

— Oui, certes, évidemment, mais...

— La vérité, c'est que le marchand de tapis a relancé au sujet de la maison le docteur qui partait justement pour Orly où il est médecin de la Pan American. Celui-ci, bon comme il est et qui ne sait pas se débarrasser des gêneurs, lui a dit : « Montez avec moi. Je vais déjeuner à Orly. Venez donc... »

[« Paulo, déclare M. Rayon, sortit à l'heure prévue. Un ami, M. Truchi et moi-même le primes en filature. Jean-Pierre Guillaume quitta ses amies — trois hôtesses de l'air — place d'Italie. Nous l'abordâmes et l'entraînâmes dans un café pour le mettre au courant des projets criminels qui le visaient. » Le 28 janvier 58, M. Rayon déclare au docteur Lacour avoir abattu J.-P. Guillaume (qu'il a en réalité installé à l'hôtel Claridge) selon les accords passés à Antibes fin décembre. Les 29 et 30, c'est la remise, au Rond-Point, des 10 millions. On en reste là. Rayon a « roulé » Lacour. Mais il a également prévenu un avocat. « L'affaire » — faute de preuves suffisantes pour inculper le docteur Lacour — va « dormir » pendant des mois. Jusqu'à ce qu'apparaisse, en décembre 58, Mlle Maïté Goyenetche...]

L'affaire Maïté

— Elle arrive chez mon frère, le 8 décembre, hurle : « J'entretiens J.-P. Guillaume... Je lui donne 15.000 francs par jour... Je paie ses notes à la « Belle Ferronnière »... Vous me devez deux millions ! Je porte plainte ! » *Les employés se demandaient ce qu'avait cette pouffiasse à hurler ainsi dans le bureau de mon frère. Il lui dit :* « Portez plainte, je m'en balance ! Prouvez-moi vos dires et je vous rembourserai les deux millions ! » « J'ai un amant avocat qui me conseille ! », *hurle la Maïté.* « Portez plainte ! », *dit mon frère.* « Je le ferai dès que j'aurai un avocat ! », *répond Maïté.* « Mais puisque vous en avez déjà un sous la main !... », *répond ironiquement mon frère.* « Je ne peux pas prendre celui-là », *répond cette folle. La malheureuse avait donné 48 coups de téléphone en deux jours pour essayer de me faire chanter, moi personnellement. Elle a téléphoné à tous les Walter de l'annuaire, à la Galerie Charpentier, à l'Ecole du Louvre... Vous connaissez la suite : dégonflage de Maïté qui — au fait, pourquoi n'est-elle pas en prison pour faux témoignage et injures à magistrat ? Entre temps, mon frère avait été arrêté six jours sur la foi des monstruosités de cette « fille » ! Il a fallu le relâcher. Quelques semaines après, le juge Batigne arrêtait le docteur Lacour. Que voulez-vous savoir encore ?*

Mrs Biddle et Zellidja

Qu'est-ce que je veux savoir ? Je consulte le jeu de l'oie qu'est dans ma tête « l'affaire Lacaze » et je pose le doigt sur :

— Il y a aussi le témoignage de Philippe Magescas.

— Pourri ! Même Batigne ne le retiendra pas. Un déséquilibré, un alcoolique qui a voulu faire parler de lui. C'est zéro.

— La mort de Mrs Biddle...

— Pauvre chère Margaret. Morte en revenant de l'Opéra. Comme je me suis ennuyée à cette soirée ! « Voyons, si tu t'ennuies, me disait Jean Walter, la reine de Grèce qui est là doit s'ennuyer plus encore et pourtant elle reste... » Bien sûr que j'étais à l'Opéra avec Lacour et Jean Walter. Et que Mrs Biddle y était aussi. Pas avec nous. Il y avait aussi Mme Coty, Brigitte Bardot... Ai-je tué Mme Coty ? Cette chère Margaret est morte dans la nuit. C'est Pinay qui, en pleine nuit, s'est rendu le premier à son chevet. Elle lui était une amie très chère.

— On a dit que la Newmont Company — dont Mrs Biddle était la principale actionnaire — possédait de grosses actions Zellidja et que l'appartement de Mrs Biddle aurait été cambriolé après sa mort...

— C'est le petit Magescas qui a répandu cette fable du cambriolage. Zéro. Rien de vrai. Quant à la Newmont, c'est un holding de mines dont Margaret ne possédait que 6 % d'actions. Et cette Newmont ne possède que 4 % chez nous. Donc, Margaret ne possédait absolument rien chez nous. Rien.

Après tout, Mme Walter a l'air d'une « dure ». Après tout, jamais l'émotion n'a altéré sa voix au cours de cet entretien. Pour elle, l' « affaire » est vraiment un puzzle qu'elle ordonne selon son gré entre ses belles mains manucurées. Après tout, pourquoi ne pas poser cette question ?

— Jean-Paul Guillaume, vous l'aimiez ?

— Non. Pourquoi serais-je hypocrite ? Pourquoi jouerais-je les mères éplorées ? Je l'ai choisi dans une œuvre. Au hasard. Comme on décide de choisir tel chiot dans une portée. En 43, il avait 8 ans, je l'ai fait psychanalyser : il mentait déjà pathologiquement, volait... Je l'ai adopté quand j'ai eu l'âge légal. Je me suis ensuite mariée avec Jean Walter et pendant des années, il a fallu que je camoufle les vols, les renvois de collège, tout... Il a même cambriolé l'appartement. Le commissaire de police nous a dit bientôt : « Ne cherchez pas très loin... » *Jean Walter a compris. Quant à sa conduite en Algérie... Inimaginable !... Voilà... Au revoir, chez monsieur Cau... Ah ! encore une chose : un tenancier de bar d'Oujda est venu me proposer une rétractation partielle de Rayon. J'avais mis un policier derrière la porte : il a tout entendu. Tenez, voici son rapport, lisez.*

Elle se lève. Je me lève. Le maître d'hôtel suisse apparaît mystérieusement pour m'ouvrir toutes grandes les portes comme si j'étais quelque grand de ce monde.

— Maintenant, parlons : je vous parie ce tableau, les « Jeunes filles au piano », de Renoir, contre 100.000 francs, que toute cette histoire finira dans un vaste éclat de rire au détriment de la magistrature. Tenu ?

— Tenu !

— Moi, je lis « L'Express »... Très intéressant... Oh ! on pousse de hauts cris dans mon milieu quand je dis que je lis ce journal... Je ne lis rien que « L'Express » et une revue américaine qui s'appelle « Harper's Bazaar ». Absolument rien d'autre. Vous connaissez « Harper's Bazaar » ?

JEAN CAU.

ENTRE 6 ET 8, AUX BALÉARES, DES ÉCRIVAINS DU MONDE ENTIER.
Ecrire est un acte moral.

ENTRETIEN

Le rôle de l'écrivain

● *Michel Butor et Alain Robbe-Grillet ne sont pas d'accord.*

DANS le cadre fleuri de l'île Majorque, aux Baléares, un jeune éditeur espagnol d'avant-garde, Carlos Barral, a eu l'idée d'organiser un colloque entre romanciers français, espagnols, italiens, anglais, etc.

Pendant trois jours, de 6 heures à 8 heures, Michel Butor, Alain Robbe-Grillet, le critique Coindreau (France) ont rencontré, entre autres, Henry Green (Angleterre), Juan Goytisolo, Lopez Pacheco, Delibes (Espagne), Italo Calvino (Italie). « L'Express » était présent et a enregistré leurs conversations.

Il faudrait cent pages pour les rapporter entièrement.

Nous avons donc choisi quelques fragments de ces échanges, qui intéresseront, croyons-nous, tous ceux qui ont du goût pour la vie littéraire.

Première journée

QUESTION A DEBATTRE : **Croyez-vous que le rôle du romancier est de porter un témoignage sur son époque, d'aider à la transformation de la société ou de créer un monde romanesque indépendant ?**

MAURICE COINDREAU : Le roman pourrait avoir une influence sur la transformation de la société ? Je ne le crois pas du tout. Je ne vois pas d'exemple... Pas plus que les grammairiens ou l'Académie française ne transforment la langue française. Elle a continué d'évoluer naturellement et si Proust avait jamais décrit la société française, elle serait aujourd'hui exactement la même.

JUAN GOYTISOLO : Pendant longtemps, la plupart de nos écrivains n'ont pas décrit la société telle qu'elle est vraiment, mais telle qu'elle s'imaginait être. C'est dans les périodes difficiles que l'écrivain doit dévoiler le vrai visage de la société et refléter ses contradictions.

LOPEZ PACHECO : Pour certains pays, la transformation de la société n'est pas une chose abstraite, elle se pose en termes d'urgence. Alors, il est naturel que le romancier choisisse dans la réalité ce qui peut aider à modifier, à corriger.

CAMILO JOSÉ CELA : Je suis d'accord. Mais au moment où il va décrire la réalité, le romancier doit faire attention. La réalité est trop littéraire, pas assez réelle et c'est à l'écrivain de la rendre vraisemblable. Le romancier doit décrire ce qui se passe, tout naturellement, même malgré lui. Un roman vient au monde du romancier sans qu'il sache comment, de la même façon que, pour être mère, une femme n'a pas besoin de connaître la gynécologie.

LOPEZ PACHECO : Mais une femme choisit l'homme qui l'intéresse et c'est ce que fait le romancier par rapport à son sujet.

CAMILO JOSÉ CELA : Je voudrais ajouter ceci : il y a incontestablement des gens qui ont une expérience personnelle de chasses en Afrique, d'expéditions polaires, de maladies et qui sont capables d'écrire sur ce sujet précis un roman, même un bon roman, mais ils restent des fruits secs parce qu'ils n'avaient rien d'autre à transmettre que cette expérience.

ITALO CALVINO : L'état d'esprit des romanciers espagnols rappelle celui qui régnait en Italie au moment de l'armistice, Leur besoin de réalisme me paraît dû aux circonstances, mais je crois qu'il caractérise le roman de notre époque.

ALAIN ROBBE-GRILLET : Pour moi, il est dangereux pour la littérature de parler de sa fonction révolutionnaire dans le domaine social. Si vous pensez, Goytisolo, que la littérature peut ou doit servir à la transformation de la société, je me demande si vous n'allez pas être amené automatiquement à juger de l'importance d'un livre non plus en fonction de sa valeur littéraire, mais en fonction de son pouvoir révolutionnaire.

JUAN GOYTISOLO : Je n'ai jamais parlé de pamphlet politique mais de roman...

ALAIN ROBBE-GRILLET : Mais vous croyez que le roman doit avoir un rôle dans la transformation de la société ?

JUAN GOYTISOLO : Il a un rôle.

ALAIN ROBBE-GRILLET : Penser qu'il a un rôle va vous mener à un problème moral vis-à-vis de la littérature. Comme la transformation de la société est une chose qui vous intéresse, qui nous intéresse, nous allons avoir à nous demander : « Est-ce que ma littérature va dans le sens de l'évolution de la société que je souhaite » et rien que cela me paraît très dangereux.

JUAN GOYTISOLO : Mais écrire est un acte moral !

ALAIN ROBBE-GRILLET : Nous avons très peu d'exemples de l'influence directe de la littérature. Quelqu'un a dit : Rousseau... André Breton se vante aussi d'avoir fait un jour une conférence littéraire et poétique en Haïti et le lendemain il y avait la révolution. Cela me paraît chimérique. Mais, en revanche, nous avons tous les jours des exemples d'écrivains qui, dans une certaine mesure, abandonnent la fonction littéraire pour une fonction de caractère social. Si vous voulez, un écrivain comme Sartre... Quoi qu'on puisse penser de l'œuvre de J.-P. Sartre, il est certain que « La Nausée » est un livre plus important dans le domaine romanesque que « Les Chemins de la Liberté ». Entre les deux, il y a eu la décision prise par Sartre de servir une idéologie. C'est quand même un exemple qui doit être pour nous une mise en garde, vous ne croyez pas ? Je crois même qu'on pourrait aller plus loin. Pourquoi parle-t-on de ces problèmes beaucoup plus volontiers pour le roman que pour les autres arts ? Insister sur l'importance sociale de la littérature n'est-il pas déjà un certain mépris de l'art ?

JUAN GOYTISOLO : Le domaine littéraire est tout à fait différent des autres arts. Le roman est forcément en contact avec la réalité.

A. ROBBE-GRILLET : Est-ce que vous ne croyez pas, par exemple, que la meilleure façon pour le romancier de s'intégrer dans la marche de l'histoire est de ne pas s'en occuper, de s'occuper seulement de la marche du roman ? Cette progression du roman, c'est elle qui, après, s'intégrerait dans la progression de l'histoire. En France, nous avons trop d'exemples de l'introduction... disons de « l'échelle sociale » pour juger la littérature. Je me rappelle cet événement étonnant : « Les Temps Modernes » étaient en train de publier « Les Palmiers sauvages » et, brusquement, il y a eu une discussion à la rédaction. On venait de se dire : « Ah ! mais attention, Faulkner est un écrivain réactionnaire. » Rien ne semblait plus dangereux. On ne s'inquié-

→

Vient de paraître...
JULLIARD

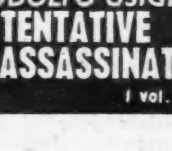
Silvia MONFORT

Les mains pleines de doigts

SI LES MAINS PLEINES DE DOIGTS est d'abord une interrogation sur l'amour, les accents si passionnés, les éclats si intenses mais également si tendres de cette voix nous apprennent que chez Silvia Monfort la romancière reste fidèle à la tragédienne. Un jeune parisien plus avide de tout posséder qu'apte à rien retenir rencontre à Nice Lucia, la Piémontaise aux yeux pâles, belle comme l'amour : le visage même de la grande passion romantique. Jacques réussira-t-il à vaincre le troisième protagoniste de cette bataille amoureuse ? Le bonheur appartient-il à celui qui aime le plus ou à celui qui aime le mieux ? Quelques semaines avant de nous quitter, M. Robert Kemp saluait le roman de Silvia Monfort comme « un livre chaleureux et intelligent, le portrait même de celle qui l'a écrit ».

JULLIARD

crime-club
RODOLFO USIGLI
TENTATIVE D'ASSASSINAT
denoël — 1 vol. 250 frs

HISTOIRE DE ROME
racontée par
INDRO MONTANELLI

désinvolte
démystifiée
mais plus vraie
et plus vivante
qu'on ne l'enseigne

LA DÉCADENCE — LES ROIS — LA RÉPUBLIQUE
Jamais ville au monde ne connut plus merveilleuse aventure, histoire tellement grande qu'elle fait sembler tout petits jusqu'aux énormes crimes dont elle est semée
LES CÉSARS

Beau volume avec cartes reliure luxe — del DUCA PARIS — sous jaquette plastique 1800 Francs

crime-club
LOUIS C. THOMAS
Prix du Quai des Orfèvres 1957
LE MORT QUI MARCHE
denoël — 1 vol. 250 frs

CAMILO JOSÉ CELA, ROMANCIER ESPAGNOL, ENTRE UN ÉCRIVAIN HOLLANDAIS ET UN ANGLAIS.
Tu parles comme un député.

→

tait pas de savoir si Faulkner était ou non quelqu'un d'intégré dans la marche de l'histoire du roman, mais de savoir s'il était dans la marche de l'histoire de la société. Je crois qu'on ne peut juger le roman que dans le roman. Vous dites que le romancier a une influence.. Peut-être... Mais je voudrais poser une question : «-Est-ce que le romancier doit se demander si son influence est bonne ou mauvaise ? »

LES ESPAGNOLS : Oui.

ITALO CALVINO : Il doit dire la vérité.

ALAIN ROBBE-GRILLET : Mais il dit toujours la vérité ; la vérité, c'est l'art. Il dit toujours sa vérité.

MICHEL BUTOR : En ce qui me concerne, je tiens à déclarer que je me sens beaucoup plus proche des écrivains espagnols qui sont ici que de mon compatriote Alain Robbe-Grillet. Dans ce qu'il nous a dit, Alain Robbe-Grillet me semble être un des seuls survivants d'une école morale et littéraire du XIX[e] siècle fort connue en France, l'école de l'art pour l'art, qui est une école de personnes très, très inquiètes, qui ont une peur affreuse à l'idée que si elles s'occupaient un peu d'autre chose que de leur art, eh bien ! leur œuvre s'écroulerait.

J'ai été très, très amusé de voir Robbe-Grillet employer dans chacune de ses phrases le mot « danger », le mot « péril ». Soyons un peu courageux et osons avoir des opinions. Le roman évidemment n'est pas quelque chose qui arrive du ciel comme ça, c'est quelque chose qui se produit dans une certaine réalité dont nous faisons partie. C'est même un objet qui a une propriété fort curieuse : c'est qu'il est fait par un écrivain, que cet écrivain est un homme et que cet homme a certains problèmes.. Mais il me semble tout à fait bizarre que cet homme puisse faire de la littérature et que cette activité soit sans aucun rapport avec ce qu'il pense par ailleurs.

On a parlé jusqu'ici de la transformation de la société comme si on pouvait parler d'un état A de la société, puis intervention du roman, de tel roman, et ensuite état B. Il vaut mieux parler de la fonction du roman parce que c'est un terme plus général. La fonction du roman peut être aussi, nous le savons très bien, d'empêcher la société de se transformer. Il peut y avoir un roman qui se contente de reproduire des formes anciennes, un roman de pure stabilisation. S'il n'y avait pas de roman, les choses se passeraient autrement, de même que s'il n'y avait pas de grammaire française, la langue française serait différente de ce qu'elle est parce que la grammaire introduit dans la conscience de l'écrivain des éléments complètement différents.

Cette fonction du roman, cette action qu'a le roman, l'écrivain ne peut pas ne pas s'interroger sur elle s'il est honnête. Lorsque vous lancez une pierre dans la rue, vous vous demandez s'il y a quelqu'un dans cette rue et si cette pierre ne risque pas de tomber sur lui. Lorsque vous lancez un roman dans la rue, vous êtes bien obligé de vous poser quelques questions à son sujet, à moins d'en être resté à un niveau de conscience, disons extrêmement fruste. L'ensemble des romans qui existent dans un pays forme un contrepoids de certains aspects de la réalité. Il est évident que si ce contrepoids se transforme, la réalité devra elle-même se transformer. Cette action et cette fiction que nous écrivons, elle peut être, soit d'empêcher la transformation de la société, soit d'y collaborer par son renouvellement.

L'aspect de ce travail est selon les époques, selon les situations, tout à fait différent. Il y a des pays où le roman n'aura pas de conséquence politique, mais des conséquences, disons mentales. Eh bien ! le romancier qui lance ainsi une œuvre dans la société doit se demander si cette œuvre contribue à l'abêtissement de cette société, à son propre abrutissement ou à son éclaircissement.

Deuxième journée

QUESTION A DEBATTRE : L'écrivain et la technique. Quel sens donner à l'expression « nouveau roman » ?

ALAIN ROBBE-GRILLET : Vieux roman, nouveau roman, cela ne veut pas dire grand-chose. On peut affirmer en tout cas que le nouveau roman n'est pas né d'hier : ses caractéristiques existaient déjà chez les grands romanciers de la première partie du XX[e] siècle : Kafka, Proust, Hemingway, Faulkner, ont fait du « nouveau roman ». Ce sont certains critiques, dont les idées sur le roman se sont arrêtées une fois pour toutes aux environ de 1850, qui vous posent chaque fois la question : « Quel est le caractère de votre héros ? Qu'est-ce qui va lui arriver ? »

Ce sont eux qui, lorsqu'ils ne retrouvent pas leurs catégories habituelles, crient faussement au nouveau roman.

CAMILO JOSÉ CELA : La première règle que doit se fixer un auteur, c'est d'être compris.

ALAIN ROBBE-GRILLET : L'idéal, pour une technique, c'est de passer inaperçue. Aussi compliquée, aussi volontaire soit-elle.

HENRY GREEN : Je m'excuse de parler de moi. Mais j'ai écrit dix romans et j'affirme que la technique, ça n'existe pas. Il n'y a que soi. Et les dialogues. Il faut faire plus de dialogues parce que nous n'existons que par ce que nous disons, et ce qui nous est dit. Votre mère vous parle d'abord, puis votre femme, et surtout vos enfants... Je l'ai déjà dit en Angleterre : moins de descriptions et plus de dialogues.

CAMILO JOSÉ CELA : Je crois que Henry Green confond technique et plan. La technique est absolument indispensable, alors que le plan ne l'est pas. D'ailleurs, l'emploi exclusif du dialogue qu'on trouve dans les livres de Henry Green, c'est de la technique.

DELIBES : Je crains, avec le développement de la technique auquel nous assistons, que le roman ne devienne tout à fait incompréhensible et ne s'éloigne du peuple. Personne, sauf les romanciers, ne les lira plus.

CAMILO JOSÉ CELA : Je préfère être lu par l'aristocratie de mes pairs que par des bourgeois qui exigent une prostitution du style et de la forme. J'applaudis sans réserve l'école de Robbe-Grillet et Butor. J'ai écrit moi-même sept ou huit romans et, dans chacun, j'ai employé une technique différente.

DELIBES : Je suis surpris par les arguments de Cela. Je ne partage absolument pas son mépris du public. Le lecteur peut être intelligent.

CAMILO JOSÉ CELA : Tu parles comme un député.

ALAIN ROBBE-GRILLET : Je ne suis pas d'accord avec Delibes. Je ne crois pas qu'il y ait d'une part une chose à dire, et de l'autre des moyens plus ou moins simples pour la dire. Si je vois que la mer est bleue, je peux écrire pour le dire « je vois la mer bleue », « il était devant la mer bleue », ou « bleue était la mer ». Eh bien ! chacune de ces phrases exprime une réalité différente. On ne le répétera jamais assez : il n'y a pas d'identité de sens entre deux façons de dire une chose.

JUAN GOYTISOLO : Je trouve étrange qu'étant spectateur de cinéma, on puisse penser que la technique n'est pas une chose importante : nous savons tous qu'un film dépend principalement de son montage.

MICHEL BUTOR : J'entends défendre vigoureusement la technique et l'innovation de la technique. Lorsque Stendhal, en 1837, écrivait : « Je serai compris en 1937 », il était considéré comme un romancier inintelligible. Aujourd'hui, il est l'exemple classique du romancier. A toute époque, il y a ce moment d'attente entre la création et la compréhension.

De plus, en réfléchissant sur la technique, en se demandant au cours de son travail : « Est-ce bien de cette façon-là qu'il faut s'y prendre pour dire ce que j'ai à dire ? » le romancier fait des découvertes. La technique est un puissant moyen d'intervention, qui permet de cultiver l'originalité. Je crois qu'il vaut mieux être intelligent qu'être simplement instinctif. Et la technique c'est l'intelligence en action.

Troisième journée

QUESTION A DEBATTRE : Croyez-vous qu'en tant que genre littéraire, le roman soit dans une pé-

crime-club
BOILEAU-NARCEJAC
LES LOUVES
denoël — 1 vol. 250 frs

crime-club
BOILEAU-NARCEJAC
LES MAGICIENNES
denoël — 1 vol. 250 frs

riode de crise ou, au contraire, de progrès ?

LOPEZ PACHECO : Je ne crois pas que le roman traverse une crise, du moins en Espagne. Je dirais plutôt le contraire. Mais le risque, c'est que l'excès de virtuosité technique n'éloigne le public du roman. Il y a depuis peu de temps des lecteurs qui entrent dans une librairie pour demander un vrai roman, un roman-roman, comme aux époques de restrictions on demandait un café-café pour ne pas avoir un café-orge ou un café-chicorée.

JUAN GOYTISOLO : On ne peut pas parler de hausse ou de baisse du roman comme s'il s'agissait de la Bourse. En 1925, Ortego y Gasset nous avait annoncé la mort du roman parce que la psychologie romanesque était en train de mourir. Nous savons maintenant que l'analyse des sentiments est peu de chose. La psychologie des personnages ressort de la façon dont ils se conduisent. Je ne vois pas d'échéance, mais un renouvellement.

MAURICE COINDREAU : Lorsque la télévision aura envahi le monde entier, les lecteurs de livres faciles ne feront plus l'effort de lire. Mais il y aura toujours des gens qui mettront toute leur activité à protéger le roman, peut-être en lui donnant une forme plus hermétique, une forme qui ne sera plus au niveau du grand public. On ne laisse pas mourir le roman actuellement, c'est, au contraire, une période très stimulante pour les romanciers et les critiques.

ALAIN ROBBE-GRILLET : Le roman est aussi une œuvre d'art. Nous l'oublions.

Qu'est-ce que cela voudrait dire, pour l'art, sortir de la crise ? Le roman est toujours en crise, comme l'art. Si le roman s'installait, n'avait plus à être remis en question par l'écrivain, pourquoi continuer à écrire ?

ITALO CALVINO : Peu importe que les romans ne soient plus des romans, pourvu qu'ils soient de beaux livres.

HENRY GREEN : Vous parliez de la télévision. Je veux dire qu'elle est épouvantable. Les gens regardent cette horrible chose, ce petit carreau, et ne lisent plus.

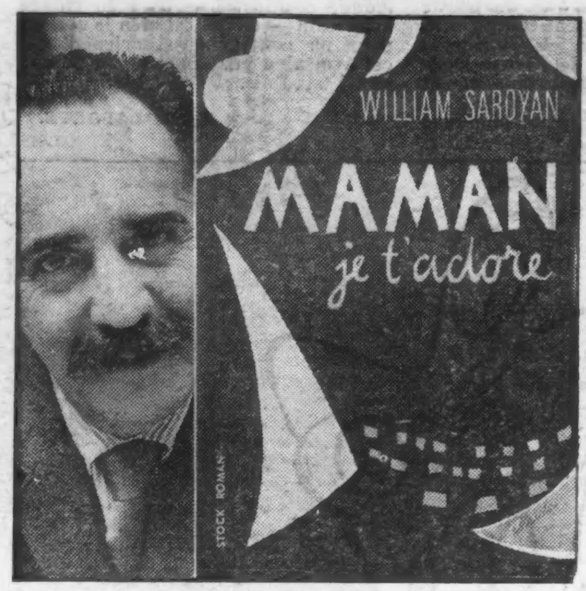
ITALO CALVINO : La crise d'un genre littéraire est une chose qui ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'homme.

MICHEL BUTOR : Jamais comme à présent, on n'a écrit, publié et lu autant de romans...

HENRY GREEN : Pas en Angleterre !

MICHEL BUTOR : Alors, sauf en Angleterre. En France, le chiffre des tirages des romans est très supérieur à ce qu'il était avant la guerre. Je crois qu'une nouvelle situation du roman est créée par l'apparition de nouveaux moyens de diversion : la télévision, la radio, tous ces moyens de se changer les idées. Parce que, à la base, quand on parle d'œuvre d'art, on parle de choses qui nous changent les idées, il est certain qu'un jour ou l'autre, nous aurons tous la télévision et qu'une partie de la journée réservée à la lecture lui sera enlevée. Tout ce qui est passif, contemplation pure, aura tendance à passer du côté de la télévision. Les difficultés du roman deviendront de plus en plus élevées. Les nouveaux moyens d'expression auront des conséquences extrêmement heureuses pour le roman. Son évolution va se précipiter. Les œuvres seront plus riches, plus intéressantes, donc, au premier abord, plus difficiles.

Une question a été posée : « Est-ce qu'on ne va pas alors chercher le contenu intellectuel du roman plus directement dans des œuvres philosophiques ou dans des essais ? ». J'espère qu'on lira de plus en plus de livres de philosophie, mais je crois aussi que le roman peut exprimer ce que l'essai ne peut pas dire. C'est sa justification. Si nous voulons décrire notre société, il est impossible de la décrire directement, parce que nous ne pouvons pas mettre en cause des gens que nous connaissons. Nous sommes obligés de prendre des précautions, d'introduire des éléments imaginaires. Le roman tient une place qui ne peut être remplacée que très progressivement par un autre genre littéraire. Je suis, comme nous tous ici, je crois, très optimiste en ce qui concerne l'avenir du roman.



WILLIAM SAROYAN
Un trouvère...

ALFRED HAYES
Un casseur d'assiettes.

TRADUCTIONS

● *Deux romans sur l'échec, cette obsession américaine*

Mon visage pour le monde

par Alfred Hayes. Stock, 192 pages, 750 francs.

Maman, je t'adore

par William Saroyan. Stock, 216 pages, 780 francs.

ALFRED HAYES fait partie de la fournée de jeunes auteurs qui commencèrent à faire parler d'eux à l'issue de la deuxième guerre mondiale. Il y avait parmi eux des écrivains de talents très différents, très inégaux, comme Norman Mailer, Herman Wouk ou Alfred Hayes lui-même, mais, dans l'ensemble, leur production était alors fortement influencée par la guerre et les expériences que les uns et les autres avaient faites de la vie militaire, ce qui permettait de les ranger dans une même catégorie et facilitait le travail de classification des critiques : il s'agissait, de toute évidence, de casseurs d'assiettes.

Aujourd'hui, chacun a derrière lui quelque quinze ans de vie professionnelle et il apparaît de plus en plus nettement que, s'il existe un lien entre eux, c'est seulement leur soumission aux canons de la littérature américaine... après avoir si violemment pris parti contre les canons (plus meurtriers, il est vrai) que leur avait imposés leur affectation respective sur un quelconque théâtre d'opérations.

Suicide d'une starlette

Alfred Hayes, dont le dernier ouvrage « Mon visage pour le monde » vient de paraître en traduction française, est peut-être l'un des créateurs d'après guerre qui perpétue le mieux la grande tradition de la littérature américaine des « années vingt ». Mais bien que cet attardé de « l'âge du roman américain » n'ait pas, jusqu'à présent, pris place parmi les quelques grands de la littérature américaine, il n'en est pas moins l'un de leurs descendants les plus doués.

Déjà, il y a quelques années, un roman remarquable — fortement desservi en France par son titre « Le prix de l'amour », qui faisait penser à un roman pour midinettes — avait attiré l'attention d'un certain nombre de spécialistes du roman américain. L'amertume du ton et la poésie du style faisaient un violent contraste et révélaient les qualités à la fois de psychologue et de conteur de l'auteur.

« Mon visage pour le monde » confirme ces qualités. L'intrigue, les personnages, le cadre en sont typiquement californiens ; mais, au-delà d'un exotisme facile qui ne séduira que le lecteur inattentif, il reste toujours, dans les œuvres de Hayes, un désespoir foncier et un sentiment tragique de la vie que n'aurait pas désavoués Unamuno.

→

→

Le sujet touche à deux obsessions de la vie américaine contemporaine : l'échec inévitable de presque toute vie conjugale et l'échec probable — statistiquement tout au moins — des rêves de gloire et de fortune communs à tous les jeunes gens.

Une starlette, au cours d'une réception hollywoodienne, s'avance dans le Pacifique, son verre de cocktail à la main, jusqu'à être submergée par les vagues. Suicide avorté d'ailleurs grâce à la présence d'un spectateur, un jeune scénariste en rupture de lien conjugal, qui sauve la jeune fille et — presque malgré lui — se trouve amené à s'occuper d'elle. L'amour qui naît entre eux, se développe et se trouve brutalement interrompu par l'arrivée de l'épouse légitime repentante, est décrit avec une tendresse et un art d'une extrême subtilité. Les sentiments du héros qui quitte cette fille névrosée et pathétique, qu'il aime pourtant, malgré qu'il en ait, pour reprendre auprès de sa femme une vie sans illusion, sont évoqués avec une délicatesse cruelle. Hayes se garde de condamner la lâcheté de son personnage. Il le comprend. Et le plus triste, c'est qu'il oblige le lecteur à comprendre lui aussi.

Ce livre ne fera peut-être pas les délices des jeunes gens. Les lecteurs un peu plus mûrs y trouveront sans doute un charme poignant, allié à une technique que Hemingway a rendue célèbre, un refus de s'attendrir qui est l'une des caractéristiques du roman américain classique. La scène finale, dont Michel Déon dit dans sa préface qu'elle est digne de figurer dans les anthologies, atteint en effet à l'un des sommets du genre.

Balzac au petit pied

Il n'est pas inutile de mettre en parallèle le dernier ouvrage de Saroyan, paru chez Stock : « Maman, je t'adore », qui traite, dans le registre exactement opposé (celui de l'attendrissement et de la complaisance) le même sujet. Une actrice, qui a raté à la fois son mariage et sa vie professionnelle, aura une dernière chance de sauver sa mise : un producteur de Broadway, enthousiasmé par la fille (neuf ans) de la jeune artiste, proposera des rôles à la mère et à l'enfant dans la même pièce. Et pour que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes (le petit monde de Saroyan, bien entendu), le père sera invité à écrire la musique de scène.

Ce résumé hâtif d'un sujet conventionnel pourrait trahir l'auteur. Il y a chez Saroyan des qualités de poésie et d'humour qui semblent être en définitive les traits essentiels du roman californien et dont il joue assez habilement pour émouvoir profondément son lecteur.

Ce diable d'homme, dont la plume est toujours aussi intarissable qu'au temps où il écrivait une nouvelle par jour pendant un mois pour convaincre un rédacteur en chef à la suite d'un pari, demeure l'un des grands romanciers mineurs de notre époque, sur le plan international. Ce qu'il écrit passe la rampe dans toutes les langues et dans tous les pays. Sa foi en l'humanité — qu'il a toujours obstinément trouvée magnifique, « *Wonderful People* » — sa vision enfantine et émerveillée du monde (la plupart des narrateurs, dans ses livres, sont des enfants), sa prolixité enfin (il se veut une sorte de Balzac au petit pied au point d'avoir écrit une « Human Comedy ») font de lui une sorte de trouvère, de baladin, au sens propre, du monde occidental — lisez du monde américain — ce qui est bien le comble pour un conteur aussi oriental que cet Arménien pur sang, né par hasard aux Etats-Unis.

MARC LAPORTE.

(A.L.I.)

ROMANS

● *L'enfer des amours enfantines.*

Le Grand Mal

par Jean Forton. Ed. Gallimard. 297 pages. 950 francs.

SI le propos de presque tous les ouvrages qui décrivent l'univers de l'enfant ou celui de l'adolescent, est de faire le procès des pères, Jean Forton, avec son sixième roman, « Le Grand Mal », s'écarte de cette voie : dans son livre, un homme meurt, Gustave, un vieillard déjà, et c'est un enfant qui cause sa mort. Arthur, le criminel de treize ans, fait montre, en cette occasion, mais aussi bien tout au long du roman, d'une veulerie et d'une imbécillité qu'on imagine, d'ordinaire, le lot de l'adulte, davantage que celui de l'enfant. Coupable naïveté : nous croyons tous, peu ou prou, au « vert paradis des amours enfantines », que chantait Baudelaire.

Or, le monde de l'enfant, celui de l'adolescent, sont bien souvent l'enfer. Il est entendu que les pères ne peuvent comprendre les fils et que les problèmes de ces derniers leur échappent, dont ils se débarrassent par les coups ou de vagues réponses. Pour Jean Forton, la raison de cette lâcheté des adultes, c'est que l'enfance leur fait honte, justement parce qu'elle est l'enfer. Dès lors, ils n'ont d'autre désir que de l'oublier, sitôt qu'ils sont devenus des hommes ; quand elle s'impose à eux, ils la déforment dans leur souvenir.

Un miroir déformant

Cette répulsion à l'égard de son enfance, l'adulte l'éprouve aussi quand il s'agit de celle de ses fils : il ne veut pas retrouver chez eux le visage réel d'une enfance qu'il ne peut supporter qu'en l'enjolivant; c'est-à-dire en faisant de l'enfer un paradis. Or, si l'enfant, qui a besoin de l'adulte, ne peut être compris de lui, quoi de plus justifié que ses colères, qu'il s'indigne et se révolte ? Pourtant, le mal est là, le grand mal : « Ce qui pour nous séduire emprunte l'apparence des plus justes causes... »

Il arrive ainsi que l'attitude de l'enfant soit préjudiciable à la vie des adultes, plus que cette dernière ne porte tort à l'enfant. Ce thème, Jean Forton l'illustre parfaitement : autant que celle du monde des très jeunes adolescents, son histoire est celle, tragique, d'un homme qui, par extraordinaire, comprend les enfants et les aime dans leur « réalité », non pas à travers le miroir déformant et mythique du « vert paradis ». Gustave, le vieux et misérable dessinateur ambulant, paiera de sa vie cet amour et ces dons exceptionnels. Par besoin de s'affirmer, par avidité, par esprit de conquête, Arthur est responsable de cette mort dont il ne souffrira pas trop longtemps, puisque l'adulte oublie toujours l'enfant qu'il fut véritablement.

Comme on le voit, le roman de Jean Forton n'est pas optimiste ; sur un autre plan, il justifie le *bienheureux* aveuglement des pères, qui les sauve de la tragédie. Et prouve que l'enfance, telle qu'on la voit à l'âge d'homme, n'appartient pas aux enfants, mais aux adultes, qui la créent de toutes pièces : l'enfance ou le conte de fées des grandes personnes.

« Le Grand Mal » fait souvent songer au beau livre de Georges Magnane sur l'enfance : « Gagné perdu ». Avec beaucoup de finesse et, souvent, une nécessaire brutalité, Jean Forton montre l'importance des problèmes sexuels pour l'enfant.

YVES BERGER.

JEUX

NOUS avons reçu quelque cinquante réponses au petit jeu où nous proposions à nos lecteurs de rédiger une « bande » dans le style du spécialiste, pour douze grands ouvrages classiques.

Voici celles qui nous ont semblé les mieux venues :

NANA : « Les Mémoires d'une jeune fille rangée » (M. Gratvol, Bruxelles).

ADOLPHE : « Le Tricheur » (Mme Chatillon, Paris (16e).

LES LIAISONS DANGEREUSES : « Des souris et des hommes » (M. Monfront, Saint-Ouen).

LA PRINCESSE DE CLÈVES : « N'avouez jamais » (Mme Choutard, Dijon).

LA CHARTREUSE DE PARME : « Ces princes qui gouvernent l'Italie » (M. Joseph, Paris (16e).

GUERRE ET PAIX : « La Russie avant Staline » (Mme Colombier, Lodève).

LE PÈRE GORIOT : « Le Martyre d'un « croulant » (M. Cl. Muller-Duvernay, Neuchâtel).

LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE : « Un ambassadeur extraordinaire » (M. A. Bloch, Royan).

LES MISÉRABLES : « Comment s'en débarrasser ? » (M. Montel, Belfort).

DU COTÉ DE CHEZ SWANN : « Pile ou face ? » (J.-C. Dreyfus, Belfort).

Les dix auteurs recevront chacun, directement, le livre de leur choix dans la collection de La Pléiade.

Les réponses de : M. G. Aubry (Lille), Mlle Baume (Bordeaux), M. Bertrand (Mazamet), R. B. (Strasbourg), Dr Casaubon (Neuilly), M. J. Denieau (Sevran), M. Falardeau (Québec), M. Ferri (Paris), M. Gatineaux (Bordeaux), M. Gautier (Rennes), M. Gerschel (Paris), M. Giboudeau (Pantin), M. Gratvoc (Bruxelles), M. Hammel (Paris), M. Jacquemond (Saint-Etienne), M. Le Flohic (Rennes), Mlle Lemaire (Haubourdin), M. Leprettre (Rouen), M. Lewik (Boulogne), Mme Maisani (Paris), M. Mounier (Neuilly), Mlle Petit (Neuilly), Mme Petit (Saint-Cyr-les-Colons), Dr Rahuel (Saint-Brieuc), M. Rousseau (Paris), M. Solano (Bourg-les-Valence), M. Sirletti (Paris-20e), M. J. Taylor (Paris-6e), M. Viasnoff (Vanves), étaient également savoureuses, mais il fallait choisir.

le 5e roman des
ROIS MAUDITS
LA LOUVE DE FRANCE
par
DRUON
est paru
del DUCA PARIS

Vient de paraître
RENCONTRES
NENNI
BEVAN
MENDES FRANCE
introduction de J. J. Servan-Schreiber
le sens nouveau et les perspectives de la Gauche européenne définis librement par les trois leaders
1 vol. 780 fr.
JULLIARD

Paris en parle...

PIERRE BRASSEUR ET JULIETTE MAYNIEL DANS « LES YEUX SANS VISAGE ».
Donner à l'horrible...

CINÉMA

Ciné-clubs

● ***55.000 « militants » seront nécessaires pour imposer le nouveau film de Franju, « Les yeux sans visage ».***

CERTAINS spectateurs se sont évanouis en assistant à la projection du nouveau film de Georges Franju, « Les Yeux sans visage », qui vient d'être présenté au cours du 16e stage national de formation organisé par la Fédération française des ciné-clubs.

Véritable film d'épouvante, il s'agit d'un ouvrage unique dans le cinéma français et dans le cinéma tout court, parce que, si tout y est angoisse, la beauté des images parvient à donner à l'horrible une expression constamment poétique.

Quelques mots du thème : la fille d'un grand chirurgien a été défigurée dans un accident d'auto et vit sous un masque. Pour tenter de restaurer la beauté de la jeune fille, le chirurgien, qui croit au succès de l'hétéro-greffe, prélève à coups de scalpel la peau de quelques ravissants visages (celui de Juliette Mayniel entre autres) appartenant à de jeunes étudiantes que son assistante « rabat » pour lui au Quartier Latin.

La jeune fille, horrifiée, finira par tuer l'assistante, par livrer son père aux chiens féroces qu'il tient enfermés dans des cages. Puis elle s'enfonce dans la nuit, tragique et lumineuse, entourée de colombes qui se posent sur ses bras, sur ses cheveux... Image prodigieuse.

Pourquoi, dans tous les films de Georges Franju, y a-t-il des oiseaux ? « *Les oiseaux*, dit-il, *représentent pour moi LA FOLIE.* »

Et c'est bien un film fou, digne des quatre grands classiques de l'épouvante (« La Chute de la Maison Usher », « Caligari », « Le Docteur Mabuse » et « Les Chasses du comte Zaroff »), que Georges Franju vient de réaliser.

Pour vaincre préjugés, effroi, censure, il faudra sans doute que « Les Yeux sans visage » bénéficient de tout l'appui que les ciné-clubs peuvent aujourd'hui apporter aux œuvres difficiles.

Devenir un lien

Le rôle de ces associations est devenu, en effet, considérable depuis ce jour de juin 1920 où, organisée par Louis Delluc, la première séance eut lieu au cinéma de la Pépinière, à Paris. Pour Delluc, le ciné-club devait « *devenir le lien qui unit le public et les maîtres de l'écran* ».

Pendant dix ans, les ciné-clubs furent exclusivement parisiens et leur activité, véhémente, resta sporadique. Il y eut cependant de grandes soirées : par exemple, la projection, par le ciné-club Spartacus, que dirigeait Georges Altmann, du « Cuirassé Potemkine ».

Mais en 1930, le 19 septembre très précisément, la province s'éveillait, grâce à Jean Vigo, qui fondait le « Ciné-Club » de Nice.

Il n'en existait encore qu'une vingtaine lorsque Jean Painlevé, alors directeur du cinéma, les ressuscita à la Libération.

Aujourd'hui, 180 ciné-clubs existent en France qui groupent 55.000 adhérents d'âge très variable. Les moins de 16 ans, cependant, en sont toujours exclus. Les adhérents se recrutent partout, sauf en milieu rural et en milieu minier où les ciné-clubs n'ont pas encore d'audience.

« Préparer la voie »

Il en coûte la somme modique de 1.000 francs par an pour être titulaire de la carte fédérale, plus un droit mensuel de 200 francs pour avoir le droit d'assister à toutes les séances qui sont, selon les clubs, bimensuelles ou hebdomadaires.

Non seulement les films projetés sont toujours de qualité, mais les plus grands réalisateurs acceptent de venir en discuter avec les membres du ciné-club qui les en prie.

En formant en quelque sorte le goût et la conscience cinématographiques des jeunes gens attirés par cet art, les ciné-clubs ont pris une importance que les exploitants « réguliers » sont le mieux en situation d'apprécier.

M. Louis Rolland, par exemple, exploitant expérimenté de quatre salles de Montpellier, a fait appel au ciné-club local pour le lancement de films comme « Baby Doll » et « Les Amants ». A La Rochelle, même opération pour « préparer la voie » à « La Tête contre les murs »...

Partout où il existe des ciné-clubs actifs, le goût du public s'affine, les films « difficiles » peuvent s'infiltrer, les bons critiques se forment.

Au cours du dernier stage de formation qui vient de se dérouler à Marly, tous ont été d'accord pour en convenir et pour décider d'apporter au film de Franju, lorsque celui-ci sera mis en exploitation, l'appui de leur enthousiasme.

ALAIN SAUNDERS.

JAZZ

Billie Holiday

● ***Une longue et tragique entreprise d'autodestruction.***

QUELQUES mois après la mort de Lester Young, l'alcool et la drogue conjugués sont une nouvelle fois venus à bout d'un grand artiste de jazz : Billie Holiday est morte, âgée de quarante-quatre ans, dans un hôpital de New York, dont elle ne serait sortie vivante que pour être une fois de plus traduite en justice, un sachet d'héroïne ayant été découvert dans sa chambre. Ainsi s'achève une vie qui ne fut qu'une longue et tragique entreprise d'autodestruction.

La ségrégation raciale, dont elle fut plus d'une fois la victime, son enfance malheureuse, qu'elle a racontée sans fard dans « Lady sings the Blues » (non traduit, Doubleday, New York, 1956), la mort de sa mère, qui fut un terrible déchirement, suffisent ou ne suffisent pas à expliquer que celle qu'on surnommait « Lady », la grande dame du jazz, se soit sentie si seule dans un monde où elle comptait tant d'admirateurs, et qu'en dépit de ses triomphes, elle ait toujours redouté maladivement son public, comme un ennemi sournois n'attendant qu'une occasion pour l'humilier et la détruire.

Depuis de longues années, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses plus récents disques (Barclay 3572 et 3576), sa dernière apparition, cet hiver, sur la scène de l'Olympia, ne nous ont présenté que la triste caricature d'une chanteuse dont on ne pouvait plus guère espérer.

Durant les années où elle surnagea, elle fut, sans contredit, la plus grande.

EDITH SCOB DANS « LES YEUX SANS VISAGE ».
...une expression constamment poétique.

Ni Bessie Smith, ni Ella Fitzgerald, ni Sarah Vaughan n'ont eu d'accents plus authentiques. Billie, quand une étincelle animait son désarroi, retrouvait, dans la plus banale des ballades, la douloureuse profondeur du blues, se hissait à la pureté déchirante de son modèle, Louis Armstrong, au côté duquel on la vit dans le film « New Orleans ».

Son art, par un mélange de canaillerie et de préciosité, de raffinement et de souffrance, de perversité et d'amertume, était le comble de ce qu'on nomme outre-Atlantique la « sophistication », sans attacher à ce mot, comme chez nous, de nuance péjorative. (Fontana 662007, Guilde du Jazz, J 1010.)

Le timbre rauque et un peu voilé de sa voix fut alors l'expression d'une révolution de la sensibilité, au même titre que la sonorité de Lester Young. Mais aujourd'hui, « Lady Day », tout comme Lester Young qui fut son grand ami, est morte victime d'elle-même alors qu'elle n'était déjà plus qu'un souvenir.

FRANÇOIS MALLET.

CHANSONS

Vive l'armée !

● ***La chanson française à l'heure du renouveau***

OFFENSIVE nationaliste dans la chanson. Sur les antennes de la R.T.F. Rien d'officiel, aucune circulaire n'a été envoyée, mais les directeurs de chaîne, les animateurs, les producteurs d'émissions ont reçu une consigne officieuse : « Passez le plus possible de disques français ; fi des cha-cha, black-out sur le rock, haro sur le mambo ! »

● Pierre Delanoë, directeur artistique d'Europe n° 1, mène lui aussi campagne pour le « renouveau de la chanson française » ; il fait la preuve d'abnégation et de désintéressement ; en effet, s'il est l'un des auteurs préférés de Gilbert Bécaud, il est aussi l'adaptateur (à succès) de plusieurs chansons étrangères (« Patricia », « L'Homme en habit », « Johny Guitare », « Le Torrent »).

● MM. Kötscher, François et Amel viennent de livrer à la postérité un petit chef-d'œuvre : « Tango militaire ». En voici quelques extraits :

« Les petits soldats
qui marchent au pas
ont la sensation
d'être en permission.
Le calot sur l'œil,
ils vont pleins d'orgueil
rêvant d'épater
les jolies pépées.

« Les petits soldats
ne se trompent pas
car il y a toujours
au son du tambour
un p'tit cœur qui bat
et qui plein d'amour
leur tend les bras.

« O toi qui passes
ô deuxième classe
d'un fol émoi
chaque fois
j'ai le cœur qui bat.

« Allez les filles de vingt ans
Trala lalala...
Admirez en rêvant
les regards conquérants
des gars du contingent
et vous, clairons joyeux, sonnez,
Trala lalala...
Sonnez pour célébrer
les succès mérités
de ces vaillants troupiers. »

Le disque a déjà été enregistré par Annie Cordy (Columbia), Lucette Raillat (Polydor), etc.

● Gilbert Bécaud, de son côté, a composé pour le film « Babette s'en va-t-en guerre » « La Marche de Babette » (La Voix de son Maître) avec la complicité de M. le sous-préfet Louis Amade :

« Les filles du dimanche
qui te disent bonjour

→

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS

ont le cœur qui se branche
sur les roulades du tambour.
Salut, les têtes blondes,
soleil du point du jour.
Tous les soldats du monde
ont pour copain l'amour. »

Si l'on en croit un de nos confrères, Gilbert Bécaud ne s'en tiendrait pas là. Très ému par les cérémonies du 14 juillet, il aurait l'intention d'écrire avec Francis Lopez un « Hymne de la Communauté » qu'il offrirait au général de Gaulle...

DANIELE HEYMANN.

THÉATRE

Le T.N.P. au travail

Robert Kanters : Jean Vilar, prince du monde du théâtre, va retrouver l'aventure.

DANS la chaude nuit d'Avignon, Jean Vilar a voulu, cette année, nous faire rêver la pièce de Shakespeare. Devant la haute muraille du Palais des Papes, les personnages du « Songe d'une nuit d'été » semblent surgir de l'ombre pour venir nous parler dans la lumière de quelque théâtre intérieur, puis redescendre au néant. Pour ne pas rompre l'enchantement, la pièce se déroule d'une seule traite, et, par une adroite synchronisation, à la voix du magicien qui parle de minuit, répondent douze coups égrenés d'un clocher dont nous ne savons plus s'il est d'Athènes ou d'Avignon (1).

Le songe d'une nuit d'été

« Le Songe », on le sait, est une pièce à la fois simple et difficile. A la cour du roi Thésée qui va épouser la belle Hippolyte, Héléna aime Démétrius, qui aime Hermia, qui aime Lysandre et en est aimée. En même temps, tout ne va pas pour le mieux entre Obéron, roi des Fées, et sa reine Titania, dont il est jaloux. Et, en même temps encore, quelques artisans d'Athènes ont fondé une jeune compagnie pour jouer l'histoire des amours de Pyrame et de Thisbé, amours malheureuses dont leur maladresse fait des amours grotesques. Mais dès qu'Obéron essaie d'arranger les choses par magie, elles empirent : Titania tombe amoureuse du plus grossier des artisans, affublé au surplus d'une tête d'âne, et une erreur de Puck, le serviteur d'Obéron, ruine le seul couple uni puisque Lysandre abandonne Hermia pour Héléna qui ne veut pas de lui. Il faudra une contre-magie pour arranger enfin les choses.

Intrigue compliquée, mais somme toute très mince. Le grand mérite de Jean Vilar a été de séparer et d'articuler nettement les trois plans : celui de la réalité athénienne, celui de la féerie et celui du burlesque. Obéron, Titania, Puck, les Elfes sont de la matière dont on fait les songes ; au contraire, solides, épais, rustauds, rougeauds, les artisans ressemblent aux nains paysans de « Blanche-Neige ». Et on passe d'un plan à l'autre dans un mouvement un peu appuyé, en tout cas volontairement grave : cela peut se défendre contre ceux qui ne veulent voir dans cette pièce qu'un aimable divertissement. Les intermittences du cœur sont provoquées par magie, Obéron tente sur Titania et sur Lysandre des expériences amoureuses à cœur ouvert, et il est bien près de la catastrophe, sanglante pour Lysandre, grotesque pour Titania. La morale du « Songe », c'est qu'il n'y a pas d'alchimie artificielle du cœur et que même le roi des Fées ne peut se permettre de badiner avec l'amour.

Parce que le théâtre, malgré tout, est réalité en même temps qu'illusion, la représentation d'une telle pièce laisse toujours à désirer, ou à rêver de quelque chose d'encore plus parfait. La traduction de Jules et Jean-Louis Supervielle est excellente, mais elle n'a pas toujours la valeur d'incantation spontanée de l'original. Les costumes de Gischia exorcisent le démon de l'opéra-comique, mais de justesse. Les jeunes amants sont charmants (Christiane Minazolli, Roger Mollien), les artisans sont drôles (Noiret, Arnaud, Topart, Moulinot). Mme Maria Casarès est une belle Titania, et ce qu'elle a d'un peu tendu convient bien au mouvement grave imprimé par Vilar à tout son spectacle. Peut-être Vilar lui-même pourrait-il varier un peu plus son Obéron ; et M. Claude Nicot donner plus d'aisance à son Puck : je sais bien que le personnage s'appelle aussi Robin Goodfellow, mais ce n'est pas une raison pour souligner le bongarçonnisme et effacer toute différence entre valet de féerie et valet de comédie. Enfin, si l'idée d'un spectacle ininterrompu est belle, il est peut-être téméraire d'espérer nous maintenir sans fatigue pendant beaucoup plus de deux heures dans la même hypnose.

(Agnès Varda.)
MARIA CASARÈS ET JEAN VILAR DANS « LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ ».
La magie des elfes du T.N.P.

Mère Courage

Passer avec bonheur de la féerie du « Songe » au réalisme de « Mère Courage », c'est la grande magie des elfes du T. N. P. Est-il bien brechtien de jouer en plein air cette pièce de plein air qui se déroule dans les camps et sur les routes ? Est-ce que cela ne nuit pas à l'effet de distanciation ? On a parfois l'impression que, pour les fervents de Brecht, si Brecht avait pu commettre une erreur (mais cela ne se peut pas), ce serait « Mère Courage » où il y a malgré tout quelqu'un qui ressemble un peu trop à une héroïne... Mais ce sont là querelles d'école et d'écoliers. Tandis qu'une exposition Brecht se tient au Palais des Papes (dans la salle de théologie), la carriole de mère Courage roule sur l'immense plateau, roule pendant trois heures, pendant trente ans, et Germaine Montero gagne une fois de plus la partie, par tous ses moyens qui sont grands, par l'intelligence et par le pathétique, et par ce don mystérieux de présence qui lui permet, chaque fois qu'elle le veut, de faire en sorte que nous ne voyions plus qu'elle.

L'habit d'Obéron dépouillé, Jean Vilar prend celui d'un Thésée, prince d'Avignon capitale d'été du théâtre français. Mlle Jeanne Laurent qui, à la Libération, fut pendant des années notre mère Courage, inventant de toutes ses forces une politique nationale du théâtre, créant les centres dramatiques provinciaux à partir de rien, appelant Vilar lui-même au service de la République, Mlle Laurent explique dans le verger du pape Urbain V les tâches immenses de demain, et les espérances que nous pouvons placer dans un grand Ministère de la Culture. De sa place, Roger Planchon, le dauphin de Villeurbanne, écoute, approuve, dit ses craintes et ses espoirs.

Quant à Vilar, s'il est le prince de ce petit monde, il en est aussi le sage. Il se retrouve comme à l'époque de la création de « Meurtre dans la cathédrale », alors qu'il allait faire sa mue et passer des plus petites salles de Paris à la plus grande. Et, en un sens, le prisonnier volontaire de Chaillot va s'évader pour recommencer l'aventure au théâtre Récamier. Avec la même ardeur, la même impatience, et, en plus, une maturité acquise au contact des œuvres beaucoup plus que par la réflexion sur les théories. Il m'a dit tout son plaisir à l'idée de disposer d'un nouvel instrument, de n'être plus condamné par les dimensions de la salle et de la scène à une politique de la grandeur, ou du moins du chef-d'œuvre à tout prix. Nous verrons à Chaillot, l'hiver prochain, le « Songe » d'Avignon, nous reverrons Gérard Philipe dans les pièces déjà inscrites au répertoire du T. N. P., nous reverrons aussi sans doute « La Mort de Danton ». Les autres créations ne semblent pas encore définitivement fixées.

Elles ne le sont pas encore, mais elles vont l'être pour le théâtre Récamier. Comme je ne crois pas beaucoup à la magie, même quand je déjeune avec Obéron, je montrai quelque scepticisme quant à l'existence d'excellents manuscrits français inconnus, alors qu'à Avignon, cette année, le T. N. P. joue trois pièces étrangères (le « Songe », « Mère Courage » et « Meurtre dans la cathédrale »).

Mais Vilar a des manuscrits d'auteurs nouveaux, jeunes ou vieux. Des manuscrits très longs, denses, surchargés d'indications scéniques, d'ébauches de mise en scène, comme chez Bernard Shaw, dit-il, et il s'en inquiète un peu parce qu'il sent qu'il y a encore un immense travail à faire avec les auteurs. Œuvres d'aujourd'hui, marquées jusque dans la sensibilité des dramaturges par l'ère atomique, traitant les problèmes d'après « la bombe », même lorsque l'auteur, comme Racine dans « Bajazet », essaie de remplacer l'éloignement dans le temps par l'éloignement dans l'espace.

En tout cas, Jean Vilar veut exploiter le théâtre Récamier comme un théâtre normal, en laissant chaque pièce courir sa chance aussi longtemps que possible. Il espère cependant monter trois spectacles au cours de la saison, avec des comédiens étrangers à la troupe de Chaillot. Il essaiera d'amener son public au Récamier et, pour cela, il a l'intention de commencer le spectacle de bonne heure, de fixer un prix unique des places (750 fr.), sans faire appel au début aux groupes de spectateurs organisés.

Il faut donc attendre Vilar au rendez-vous d'octobre des jeunes auteurs, qui peut être la chance d'un nouveau théâtre français comme Chaillot a été la chance d'un nouveau théâtre national. En attendant, voici l'été : ces manuscrits ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre, mais ils sont bons, dit Vilar, et puis il faut trente, quarante répétitions... Bonnes vacances !

R. K.

(1) Le programme du Festival d'Avignon : « Mère Courage » : 23, 26, 29 juillet, 1er août ; « Le Songe d'une nuit d'été » : 24, 27, 31 juillet, 2 août ; « Meurtre dans la Cathédrale » : 25, 28, 30 juillet.

BALLETS

Un Américain à Paris

« Les Américains ne dansent pas comme les autres », Jerome Robbins nous en donne la démonstration.

LES ballets de Jérôme Robbins, jeune chorégraphe américain, ont constitué le « clou » de la saison chorégraphique du Théâtre des Nations.

Sur la scène et aussi dans la salle où tous les grands chorégraphes français étaient venus voir le travail de l'Américain, les plus vieux manifestèrent autant de fureur critique que les plus jeunes montrèrent d'enthousiasme. (Voir ci-contre ce qu'en dit Roland Petit.)

« Moves », ballet silencieux, est une des rares chorégraphies réglées sans le soutien d'une partition musicale, car Robbins, *à aucun moment de son travail*, n'a songé à une quelconque musique ; seuls les jeux des mouvements, avec leurs accidents, leur trajet insolite, ont dirigé son inspiration. Le résultat est une sorte de puzzle où chaque geste « s'emboîte » dans un

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE
Tous les soirs 20 h. 45
Sam. Dim. 14 h. 15, 17 h. 40, 21 h.

DRÔLE DE DRAME
URSULINES
10, r. Ursulines (5e)
de Marcel CARNÉ

STUDIO 43 - 43, faubourg Montmartre
« LE COUPLE INVISIBLE »
(Topper)
américain V.O. avec Gary GRANT

(Pic.)

JAY NORMAN ET WILMA CURLEY DANS « L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE ».
La révélation d'un art spécifiquement américain.

vaste mécanisme et qui fait songer aux lignes d'une toile abstraite.

Des recherches audacieuses

« N. Y. Export Op. Jazz », c'est le jaillissement des rythmes noirs, avec une habile partition musicale de Robert Prince, très influencée par les formes modernes du jazz. A l'image de la musique, la chorégraphie est violemment expressive, baignée soit dans un climat de poésie nostalgique, soit dans une atmosphère de sauvagerie primitive.

Les audacieuses recherches de Robbins éclatent librement dans un sujet classique, « L'Après-midi d'un faune », sur la partition de Debussy. Robbins situe les ébats du faune dans un studio de danse, dont le seul accessoire est un miroir (invisible) qui est censé séparer la scène et la salle. La chorégraphie, que nous avons déjà vue à Paris avec le New York City Ballet, est sobre, mais d'une grande intensité expressive.

Le cas du « Concert » (en sous-titre « Les périls de tout un chacun »), malgré son apparenc de pochade, est peut-être plus complexe.

Le « Concert », c'est d'abord une irrésistible parodie des ballets classiques écrits sur une musique de Chopin, mais les « Périls de tout un chacun » cherchent à traduire l'angoisse et la tragédie de chacun des spectateurs qui se retrouvent dans la salle d'un récital Chopin. Un drame qui fait rire, avec un soupçon de ce que nous nommons, en France, l'esprit « branquignol », et que les Américains nous ont offert sous le titre de « Hellzapoppin », voilà le « Concert ».

Une troupe sans étoiles

— *Ma troupe est limitée,* m'a dit Robbins. *Seize danseurs seulement que j'ai réunis l'année dernière pour le Festival de Spolète et qui vont maintenant se séparer, seize danseurs et pas de vedettes, ou plutôt... tous vedettes ! Mais ce n'est pas un principe ; si l'occasion se présente, je réglerai un ballet pour une grande étoile.*

Une troupe sans étoiles, tels sont ces « ballets U. S. A. » formés aux Etats-Unis pour représenter au Festival de Spolète (Italie) et à Paris, une des tendances du ballet américain, et qui constituent un ensemble extraordinairement homogène et discipliné.

Jerome Robbins (quarante et un ans) est un « cas ». Sa carrière débuta à la fois sous le signe de la chimie — Université de New York — du piano, du violon, de l'art dramatique — avec Elia Kazan — et de la danse, grâce aux leçons du célèbre chorégraphe anglais Anthony Tudor. Attiré par les folklores exotiques et l'expression chorégraphique moderne, il travailla au Dance Center, au Théâtre juif et dans quelques spectacles de Broadway avant d'être admis, à vingt-deux ans, à l'American Ballet Theatre.

Dès ses premières armes en qualité de chorégraphe, Robbins créa un art spécifiquement américain.

— Pourquoi « spécifiquement américain » ?

— *Difficile à expliquer,* me répond Robbins. *Les Américains ne se nourrissent pas, ne s'habillent pas comme les autres peuples. Ils ne dansent pas non plus de la même façon.*

— Une musique différente ?

— *Peut-être.*

— Influence du cinéma ?

— *Non. Mais la télévision, où la danse occupe une place énorme, a beaucoup contribué à sa grande popularité aux Etats-Unis.*

Pour sa part, Robbins a conquis la « grande popularité » grâce à George Balanchine qui, après les succès du Ballet Theatre, le nomma directeur artistique du New York City Ballet.

Le public parisien a réservé un succès — « inattendu », dit-il — aux traits d'esprit de son « Concert ». Probablement eût-il préféré convaincre davantage les chorégraphes français avec les recherches de « Moves » ou de « L'après-midi d'un faune ».

CLAUDE SAMUEL.

ROBBINS

par ROLAND PETIT

EN 1947, je ne connaissais le ballet que par l'Opéra de Paris. J'avais 23 ans et je suis parti pour les Etats-Unis. Ce fut pour moi une double révélation : d'abord les danses des Noirs à Harlem, puis la découverte de Robbins.

Robbins est un des seuls chorégraphes qui appartiennent vraiment à notre époque, marquée, en particulier, par le cinéma. Comment un jeune chorégraphe pourrait-il échapper à l'influence d'un nouveau rythme introduit par le cinéma ? De mon côté, je viens de voir « Hiroshima, mon amour » et, en composant mon prochain ballet, qui ne sera évidemment pas une sorte d'« Hiroshima », je ne pourrai cependant me soustraire à certaines superpositions rythmiques de ce film.

Le meilleur ballet du spectacle Robbins à Paris fut certainement « L'Après-midi d'un Faune ». La chorégraphie... il n'y a rien... et pourtant... quelle chorégraphie !

Des idées formidables... Que je regrettais tout le temps de ne pas avoir eues avant lui. Enfin, le miracle Robbins, c'est de savoir parfaitement utiliser ses danseurs, même s'ils ne sont pas de « grands » danseurs ; mais il les connaît à fond et sait les mettre à leur juste place. Oui, Robbins, un type formidable...

R. P.

LU, VU, SU

● **Les dix** films qui ont réalisé à Paris, pendant la saison 1958-1959, les meilleures recettes en première exclusivité (1) :

« Les Tricheurs » ..	556.203	entrées
« Les Grandes Familles »	499.877	—
« Les Amants »	451.473	—
« Archimède le clochard »	286.520	—
« Les Vikings »	285.930	—
« En cas de malheur »	282.994	—
« Sueurs froides » ..	259.610	—
« Le Miroir à deux faces »	250.405	—
« Le Gorille vous salue bien »	[illegible]	—
« Les Motards »	[illegible]	—

Ainsi, les films qui ont eu le plus de succès cette année sont deux films sans vedettes (« Les Tricheurs », « Les Amants ») et deux films interprétés par Jean Gabin (« Les Grandes Familles », « Archimède le clochard »).

— Les meilleures entrées hebdomadaires enregistrées à Paris du 1er au 9 juillet 1959 (1) :

« L'Homme au colt d'or » (1re sem.) ..	38.612	entrées
« J'irai cracher sur vos tombes » (2e sem.)	34.794	—
« Messieurs les ronds-de-cuir » (1re sem.)	32.177	—
« Orfeu Negro » (4e sem.)	30.318	—
« La Gloire et la Peur » (2e sem.) ..	22.062	—
« Les Quatre cents coups » (5e sem.)..	18.250	—
« Le Fric » (re sem.)	17.060	—
« L'Aventurier du Texas (1re sem.) ..	15.768	—
« Filles de nuit » (1re sem.)	14.504	—
« Hiroshima, mon amour » (4e sem.)..	12.180	—

● **Projets** des théâtres lyriques :

— La Callas reviendra pour cinq représentations de « Médée ».

— Au mois de novembre, Roberto Benzi dirigera une reprise de « Carmen », mise en scène par Raymond Rouleau.

— En décembre, à la salle Favart, une soirée consacrée au « Chevalier de Neige », permettra de rendre un hommage à Boris Vian.

(1) D'après « Le Film français ».

CAUMARTIN, 17, rue Caumartin - 9e
En VERSION INTEGRALE - v. o. st. fr.
ALEXANDRE NEWSKI
de S. M. EISENSTEIN... Musique Serge PROKOFIEV

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX DE SOUTINE
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE MAEGHT
BRAQUE
œuvres récentes

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

VEMARS, 18 JUILLET.

JE relis « Tête d'Or » que Jean-Louis Barrault le téméraire va créer en octobre sur la scène du nouvel Odéon : la deuxième version, j'imagine ? Ce qui donne du prix à la première, c'est qu'elle date de 1889 : Dieu avait foudroyé Claudel, trois ans plus tôt, à Notre-Dame ; mais le jeune homme n'était pas encore réconcilié, il ne s'était pas soumis encore.

Le premier « Tête d'Or » nous laisse entrevoir, plus directement que l'autre, ce combat de Jacob et de l'Ange chez un adolescent plein de désirs. Et moi, je me souviens de Bordeaux et de ma jeunesse éblouie qui découvrait ce langage neuf où les mots de tous les jours devenaient pareils à des pièces d'or qui n'auraient pas encore servi. Que d'images insolites pour nous qui étions accoutumés à celles dont on se servait depuis Homère ! Je vois mieux aujourd'hui que tout cela n'était pas si nouveau : la source est Shakespeare et le symbolisme de l'époque a tout pénétré.

Le Claudel de ce moment-là... Quelle souffrance chez ce petit mâle plein de sang, qui a été pris au piège et qui s'y débat furieusement, car il y a la terre à conquérir, et cette femme au visage d'enfant à posséder, et ce Dieu qui veut être préféré à tout !...

19 JUILLET.

A propos du dernier « Bloc-Notes », quelqu'un m'écrit : « Ni ce Nadeau ni ce Blanchot ne sont connus de moi. Leur jugement sur de Gaulle, je m'en moque. Mais je sais que rien n'est moins chrétien que la moquerie. L'injure même se défend mieux : il y a de justes colères, non de justes moqueries. Jamais la moquerie n'est sainte. Le Seigneur s'est indigné et s'est irrité ; il n'a jamais ri de personne. »

Voilà un beau sujet de méditation en ce dimanche d'été vide et triste, au retour de la messe. L'église de ce village de la grande banlieue n'abritait que quelques enfants, que quelques femmes. Mais nous, les derniers témoins, comment témoignons-nous ?

Pour le journaliste moqueur qui vit dans la mêlée politique, s'il est chrétien et souhaite d'avancer, ne serait-ce que d'un pas, vers la perfection, peut-être le premier devoir serait-il de se taire enfin. Cela est vrai aussi du romancier, des gens de théâtre, de tous ceux qui, par leur activité même, troublent les autres et eux-mêmes. La première condition de la charité et de la pureté tient dans ce renoncement à leur vocation humaine.

Ce qu'il y a là d'excessif, je le vois bien, et que cette rigueur janséniste ne serait sans doute approuvée de personne aujourd'hui. Je veux seulement mettre l'accent sur cette contradiction essentielle de la vie chrétienne dont souffre chaque chrétien en particulier et l'Eglise elle-même : leur royaume n'est pas de ce monde, et ils sont dans le monde. Ils doivent composer. Ils doivent s'adapter. Nous sommes l'Eglise de la fin des temps. Mais que les temps sont longs à finir ! A la source de toute vocation religieuse, il y a ce désir, chez un jeune croyant, d'échapper à cette contradiction en sortant du monde ; or, il y demeure, puisqu'il ne sort pas de l'Eglise, et puisque l'Eglise ne peut pas ne pas avoir affaire à César, qu'elle s'entende avec lui ou qu'elle lui tienne tête.

Un protestant me dirait : « Parlez pour votre Eglise. Cela n'est vrai que de l'Eglise romaine. » Là-dessus, le dernier livre de Jean Guitton, « L'Evangile et l'Eglise », fait la lumière. Il répond à une question que je me suis souvent posée : pour un protestant, à partir de quel moment l'Eglise primitive s'est-elle égarée ? En fait, très tôt et dès qu'elle s'est constituée en Eglise. Il s'agit, pour le protestant, de retrouver ce moment pur d'avant toute contamination. Et nous, catholiques, nous avons cru à ce grain de sénevé, à cette semence, la plus petite de toutes les semences et qui est devenue un grand arbre.

MAIS de quoi vais-je parler ? Et qui s'intéresse encore à ces choses ? Qu'attendez-vous de moi ? Que je réponde à la réponse de Claude Bourdet ? Elle va d'inexactitudes en contre-vérités, comme ces versions latines de notre enfance, de faux-sens en contre-sens. Et il est vrai qu'une vie se traduit moins aisément qu'un texte mort et qu'il faudrait pour y réussir beaucoup d'amour, et non cette volonté de gauchissement qui rend si vaines toutes ces polémiques. Et certes, je vois l'endroit de cette réponse qui me permettrait de passer à l'attaque, de foncer avec une verve joyeuse. Mais à quoi bon ? Et de même toutes ces lettres que je reçois, pleines d'éloquence, qui tendent à me démontrer que c'est bien vilain, la torture ! Qui se souvient que la première enquête parlementaire a été décidée à la suite d'un « Bloc-Notes » ? Rien de ce que nous avons fait ne compte que dans la mesure où c'est utilisable contre nous...

A ce propos, je prie mes correspondants de me croire si je les assure que mon silence à leur égard ne signifie pas indifférence ou dédain. Mais je suis, durant ces mois d'été, sans secrétaire. Répondre à toutes les lettres ? Mes journées n'y suffiraient pas. Comme ces lettres se ramènent toutes aux mêmes considérations et qu'il n'y a que le ton qui change, c'est ici, dans ce « Bloc-Notes », que je répondrai à tous et que je demande à chacun de découvrir ce qui lui revient.

VOICI l'heure, qui sonne souvent pour moi, et j'y devrais être accoutumé, où je ne suis plus d'accord avec personne — et certaines approbations me deviennent plus pénibles que les plus amères critiques.

Presque tous les autres avancent sur les rails d'un parti, ou d'un système ; mais moi je n'ai de voie tracée que « sub specie æterni ». Pour tout le reste, je note ce que je crois être vrai, au moment où j'écris, sans tenir compte d'aucun mot d'ordre ni d'aucune opportunité. C'est déranger beaucoup de gens. Cela fait de moi, à droite comme à gauche, un compagnon peu sûr. Je ne suis pas « à la voie », comme on disait chez nous des carrioles dont les roues épousaient exactement les ornières creusées par les charrois...

F. M.

(*Copyright « L'Express » : Mondial Press.*)

▼ PRIX RIVAROL
de l'Universalité de
la langue française

▼ Sélection du
COMITÉ DES ANNALES

▼ Sélection du
CLUB DES ÉDITEURS

L'HOMME DE SANG

L'Espagne, terre des Amants tragiques

" A lire tout de suite "
E. HENRIOT (Le Monde)

roman SEUIL 600 fr.

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.81

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.88
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :
7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

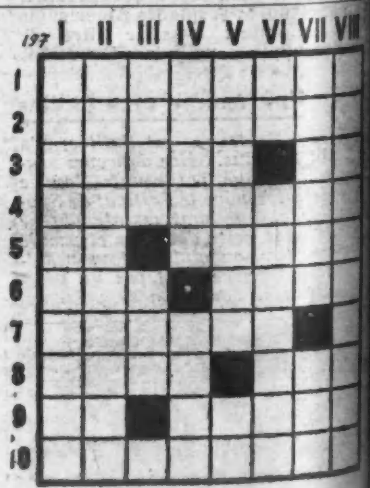
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(*L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.*)

Mots croisés n° 197

Horizontalement. — 1. Fort simple, dans la salle de bains. — 2. Ce chemin n'est pas celui des écoliers. — 3. Toupie qui permet de jouer de deux façons. En épelant, homme qui continua Larousse. — 4. Qui manque un peu de plomb. — 5. Souvent suivi d'un rien. Donner de façon à satisfaire certains coureurs. — 6. Les fabricants de fil lui doivent, en dépit des apparences, certains débouchés. Désinence de noms de métier féminin. — 7. Mettre à l'abri de certains courants. — 8. Le charançon ne doit pas y avoir accès. N'entre pas dans la voie qui faciliterait l'instruction. — 9. Demi-compagnon peu recherché. Saint-Ouen y est fort apprécié. — 10 (Se) perdent dans les sables.

Verticalement. — I. Ne se compromet pas et s'apprête à voler au secours de la victoire. — II. Son pas ne risque pas de briser le mur du son. — III. Diminue la note de Toto. Qui se fie à la femme, fut-il dit. — IV. Berrichonne connue surtout pour son camp. Oiseau grimpeur baptisé par son cri. — V. Ne garde pas. Le plus gros a un col. — VI. Ile à l'envers. Expulse de l'air avec plus ou moins de discrétion. — VII. Produire à l'état pur. Désinence de noms d'habitant. — VIII. Sans appuyer.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	A	P	A	C	E
2	A	G	E	S	I	L	A	S
3	N	E	S	T	E	■	Q	C
4	N	E	P	E	■	H	U	A
5	E	■	I	R	R	E	E	L
6	B	E	R	■	A	T	R	A
7	I	C	E	L	L	E	■	D
8	E	R	■	A	E	R	E	E
9	R	A	C	I	N	I	E	N
10	E	N	T	E	T	E	N	T

Solution du n° 196